This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

E libris Johannis Douglas.
Episcopi Sarisburiensis.

Vet. Fr. II A. 53

TAYLOR INSTITUTION

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

Mr. Bayle says that this Book was
[w]ritten by Bonaventure d'Argonne, who disguised
[h]imself under the Name of Vigneul-Marville.
[D]. Argonne was a Chartreux, son of a Jeweller
[o]f Paris, & at last, became Prior of the Chartreux
[o]f Gaillon, near Rouen. J. D.

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

RECUEILLIS PAR

M. DE VIGNEUL-MARVILLE.

Seconde & nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée.

PREMIER VOLUME.

A ROTTERDAM,
Chez ELIE YVANS, Marchand Libraire

M. DCCII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LES Mêlanges d'Histoire & de Littérature qui parurent l'année derniére sous le nom de M. de Marville, & dont je suis redevable à M. l'Abé de Garence, homme savant & poli, ayant été bien reçûs du Public, je suis obligé d'en donner une seconde Edition plus correcte & plus ample que la premiére. M. L. T. qui est fort intelligent en ces matiéres, a pris le soin de la revision de cet Ouvrage, & y a joint un second Volume qui ne manquera pas de plaire, puisque ce n'est qu'une suite des Lettres & des Mémoires que j'ai eus entre les mains. On y trouvera par tout l'utile joint à l'agreable : ce qui est le plus haut point de la perfection d'un Livre. La plûpart des Piéces qui composent ce Recueil n'ont jamais été imprimées, & celles qui ont déja paru, revien-

nent ici avec un nouvel éclat. Si pour les rendre encore plus recommandables il faloit nommer M. le Duc de Montausier, M. le Commandeur de Grimmonville, M. le Chevalier de Bressey, M. de S. Evremont, Messieurs Dupuy Gardes de la Bibliothéque du Roy, M. du Til ancien Conseiller d'Etat, & plusieurs autres Illustres dans la République des Lettres, qui en sont originairement les Auteurs, ce seroit un grand surcroît de gloire pour l'Ouvrage. Mais je ne veux point prévenir le Lecteur. Il faut, sans avoir égard ni au nom ni à la qualité des personnes, qu'il soit content; & c'est en vérité tout ce que je souhaite.

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LUDOVICUS NONNIUS, savant Médecin d'Anvers, a composé un excellent Traité, intitulé *Dieteticon, sive de Re Cibaria.* On ne peut rien lire en ce genre ni de plus utile ni de plus agréable. Il y a cent choses remarquables qui peuvent servir à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'Horace, de Juvenal & de Martial, qui en corrigeant les moeurs des Romains, ont parlé des viandes qui servent aux plaisirs de la Table. Je ne sai si je dois hasarder ici une conjecture à l'égard de Martial. On lui donne quelquefois

le surnom de *Cocus* ou *Cuisinier*, soit que son Pere, ou lui-même en sa jeunesse, eût cet emploi, soit pour quelque raison inconnuë; je me suis imaginé que c'étoit peut-être parce que Martial dans ses Epigrammes, semble affecter de parler de ce qui regarde les sauces & la bonne chére.

Nonnius réveille l'opinion des anciens Médecins qui ont écrit *de salubri Piscium alimento.* Il fait voir que selon eux, le Poisson est un aliment trés-salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades & aux gens de foible complexion; parce qu'il fait un sang de moïenne consistance, qui est propre à leur tempérament.

Le Médecin Simon Sethi, entre les Grecs modernes, est de ce sentiment aprés Galien parmi les Latins. On m'a mandé de Paris, qu'un Médecin célébre tient cette opinion comme un dogme, dont il se promet de faire voir un jour l'importance.

Nonnius se plaint extrêmement des Arabes, qui en traduisant les Auteurs Grecs, ont passé sous silence ce qu'ils ont dit du Poisson; parce qu'on n'usoit guéres de Poisson dans les quartiers de l'Arabie où ils demeuroient, le Païs étant trop chaud & peu aquatique.

Les Orientaux, excepté quelques habitans des côtes maritimes, ne mangeoient

guéres

guéres de Poisson. Les Juifs & les Siriens n'en mangeoient presque point ; & les Egyptiens s'en abstenoient par superstition, s'imaginant que Venus, à qui ils rendoient un culte particulier, s'étoit métamorphosée en Poisson. Sous le Septentrion l'on mange plus de Poisson que par tout ailleurs. En Hollande & en Angleterre, le peuple mange plus de Poisson que de viande. Généralement dans l'Occident, sur tout en France, le Poisson est assez d'usage. Les Romains en faisoient leurs délices. Les Espagnols en mangent peu, & l'accommodent trés-mal.

Il ne se voit personne qui naisse avec aversion pour la viande ; mais il y a bien des gens qui sont nez avec un extrême dégoût pour le Poisson ; & qui ne peuvent le digérer. Philippes II. Roi d'Espagne ne le pouvoit souffrir, & n'en mangeoit jamais : Il disoit que ce n'étoit que de l'eau gelée, ou de la gelée d'eau. Il est vrai aussi qu'il y a des gens qui sont trés-friands de Poisson : La Reine Atergatis l'aimoit avec tant d'excés, qu'elle défendit à ses sujets d'en manger, de crainte qu'il n'y en eût pas assez pour elle.

¶ C'est une lecture bien séche & bien triste que celle des Rabins. Néanmoins si l'on vouloit recueillir toutes leurs pensées & leurs expressions grotesques, il y auroit

dequoi rire. Quand on interroge ces Docteurs ſur la Loi *Zelotipia*, qui eſt en grande vénération parmi eux, & qu'on leur demande combien il faut qu'une femme demeure de tems avec un homme ſuſpect, afin que ſon mari la puiſſe légitimement ſoupçonner d'infidélité? Ils répondent gravement, qu'il ſuffit qu'elle y demeure autant de tems qu'il en faut pour faire cuire un œuf frais, & l'avaler.

¶ On ſait que le Cardinal Bracantio a fait un Traité du *Chocolat*: Mais on ne ſait peut-être pas que le Cardinal de Lion Alphonſe de Richelieu, eſt le premier en France qui a uſé de cette drogue. J'ai oüi dire à l'un de ſes Domeſtiques, qu'il s'en ſervoit pour modérer les vapeurs de ſa rate; & qu'il tenoit ce ſecret de quelques Religieux Eſpagnols qui l'aportérent en France.

¶ C'eſt une choſe qu'on a ſouvent expérimentée dans les montagnes de Dauphiné & de Savoïe, que les liévres qui ſont blancs, parce qu'ils ont toûjours la nége devant les yeux, deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils ne voïent point de nége; & que quand on les remet dans les néges, ils reprennent leur prémiere blancheur.

¶ Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne connoiſſoit au monde que trois hommes

ſouve-

souverainement savans, qui étoient Messieurs de Saumaise, Grotius & Bignon. Feu M. de Peïresc disoit que Grotius valoit deux Saumaises. M. Basnage le nie, & dit que Grotius égale seulement Saumaise & Scaliger. Je parirois bien pour M. de Peïresc contre M. Basnage ; & il y auroit bien des gens, entr'autres M. Colomiez, qui seroient de moitié avec moi. M. de Saumaise avoit l'esprit trés-vif, & la mémoire prodigieuse. Autant de Livres de sa façon, autant d'*Impromptu*: Mais il ne digéroit pas assez les matiéres qu'il traitoit: Ce qu'il donnoit au public, il le donnoit tout crû, avec dédain, & comme tout en colére. Il sembloit jetter son Grec, son Latin & toute sa science à la tête des gens. Grotius au contraire, considére tout, digére tout, l'ordonne & le range sagement: Il respecte & ménage son Lecteur: Son érudition est comme un grand fleuve, qui se répand largement, & fait du bien à tout le monde. Autant d'Ouvrages de Grotius, autant de chef-d'œuvres en tout genre; ce qui est sans exemple chez les Anciens & chez les Modernes. Jamais Auteur n'a mieux choisi ses sujets d'écrire: Il s'agrandit avec eux, & ils s'agrandissent avec lui: *Crescit cum amplitudine rerum vis ingenii.*

¶ Etant à Leyde, M. le M. me dit:

Je ne sai pourquoi ceux qui ont pris soin de la nouvelle Edition du Breviare de C... au lieu de la magnifique Oraison : *Deus qui ad majorem tui nominis gloriam*, &c. que les N. N. ont fabriquée pour leur S. N. N. ont ajusté à ce Saint, l'Oraison des B. *Viti*, *Modesti & Crescentia*, qui se trouve dans le Breviaire Romain le 15. de Juin : *Da Ecclesia tua quæsumus Domine, sanctis Martyribus tuis Vito, Modesto atque Crescentia intercedentibus, superbè non sapere, sed tibi placitâ humilitate proficere ; ut prava despiciens, quæcumque recta sunt liberâ exerceat charitate. Per Dominum nostrum*, &c.

¶ Ceux qui disent que le Bocalini n'est pas le véritable Auteur de la *Pietra di Parrangone*, & qu'il n'a fait que prêter son nom aux Cardinaux Borghese & Caëtan, qui cherchoient à se venger des Espagnols à coups de plume, en disent trop. Le stile de ce Livre est constamment le même que celui des autres Ouvrages de Bocalin : C'est par tout le même génie & le même tour d'esprit qui régnent. Ses *Regnali di Parnasso*, sont écrits sur le modéle de Lucien ; & l'on peut dire que cet Auteur est le Lucien d'Italie. Il a eu depuis sa mort des imitateurs ; mais il n'a point eu d'égal que le malheureux Ferrante Palavicin, Auteur du *Diversia Celeste*, & du *Corriero Svaligiato*.

Trop

Trop d'esprit & trop d'emportement, firent périr ces deux rares Ecrivains. On eut beau les avertir: *Ma gli animi vivaci non possono sempre reprimere si grandi pruriti, onde é bisogna che sfoghino, o vero che restino suffocati.* Il faut que ces gens-là si vifs s'échapent, ou qu'ils crévent. Il en coûta la tête à Palavicin; & le Bocalin *fu sacchettato*; c'est-à-dire si bien battu par les Espagnols, qu'il en mourut peu d'heures aprés. C'est une invention des Italiens pour tuer un homme sans répandre de sang, de le fraper rudement sur le dos avec des sachets remplis de sable. Les meurtrissеures en sont incurables: la gangréne s'y met; & la mort achéve le meurtre.

Je dirai deux mots de l'histoire de Ferrante Palavicin pour l'instruction de plusieurs.

Ferrante Palavicin Chanoine de Latran, illustre par sa naissance & par son mérite, se broüilla, malheureusement pour lui, avec les Barberins, durant leur plus grande élevation, & les déchira par ses cruelles satires. Elles parurent d'abord écrites à la main, & peu aprés imprimées avec une planche, sur laquelle étoit gravé un Crucifix planté dans des épines ardentes, & environné d'un gros essein d'abeilles, avec ce verset des Pseaumes: *Circumdederunt me sicut apes; & exarserunt*

ferunt ſicut ignis in ſpinis; & in nomine Domini, quia ultus ſum in eos: faiſant alluſion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écuſſon de leurs armes. Palavicin marcha quelque tems à couvert; mais à la fin étant reconnu auteur de ces ſatires, il ſe retira à Veniſe, où ſes ennemis lui dreſſérent un piége, dont il ne s'aperçût que lorſqu'il fut tombé dedans. Le fils d'un Libraire de Paris qui demeuroit chez un Libraire de Veniſe, où Palavicin venoit d'ordinaire converſer avec les Savans qui s'y rencontroient, gagné par les Barberins, lui fit entendre que s'il vouloit paſſer en France, il feroit parfaitement bien reçû du Cardinal de Richelieu, qui cherchoit un homme comme lui pour écrire ſon hiſtoire. La choſe lui fut répétée tant de fois, qu'à la fin il y prêta l'oreille; & quand il eut mordu à l'hameçon, il vint des lettres ſupoſées, par leſquelles on lui promettoit une groſſe penſion, avec ordre au Libraire de l'amener en France, & de fournir largement aux frais du voïage. Ils partirent enſemble, & arrivérent joïeuſement à Vaiſon, petite Ville de la dépendance du Pape dans le Combat d'Avignon, où le Libraire feignoit avoir des affaires importantes. A l'entrée de cette Ville, Palavicin voïant les armes du Pape, s'écria, ah! je ſuis perdu: mais le traître qui l'accompagnoit,

gnoit, l'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, l'engagea dans une Auberge, où des Gardes, sous prétexte de visiter les valises, se saisirent de lui, & le jettérent dans une Prison, d'où il fut conduit à Avignon. Il cria bien haut, mais on ne l'écouta point; & quand il vit qu'on laissoit évader le Libraire, il reconnût trop tard qu'il étoit vendu & trahi.

Le bel esprit & la belle humeur de Palavicin, gagnérent le cœur du Géolier, qui prenant compassion de sa mauvaise fortune, adoucit autant qu'il pût les amertumes de sa prison, qui dura plus d'une année. Il permettoit aux honnêtes gens de la Ville & d'alentour, de le voir, & de charmer ses ennuis par des entretiens agréables. Mais Palavicin enfin, trop impatient dans son malheur, chercha les moyens de se sauver. Il n'en voyoit qu'un qui lui paroissoit immanquable; c'étoit de percer une porte condamnée dans la muraille de la Prison. Une nuit lorsque chacun reposoit, il mit le feu avec une bougie à la porte de son cachot, & ayant fait sauter la serrure; il s'attacha à la porte qu'il avoit en vûë, & la perça aisément; mais il trouva derriere une porte de fer qui le jetta dans le desespoir. Le Geolier s'étant éveillé au bruit, & le trouvant dans l'action, le maltraita fort. Les plaintes en furent por-

tées au Magistrat, qui reçût ordre de la Cour de Rome de faire le procés à Palavicin; quelques jours aprés on lui coupa le cou. Ses amis le firent enterrer *celeriter*, & *parvo sumptu*: mais ils le pleurerent amérement, regretant qu'un si bel esprit se fût attiré par sa faute une fin si honteuse.

¶ Il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle assez remarquable d'Urbain VIII. par laquelle ce Pape, pour satisfaire aux justes plaintes du Doyen & du Chapitre de la Cathédrale de Seville, excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Eglises. Les Prêtres en Espagne en prenoient jusques sur l'Autel; & c'est peut-être ce qui a fait dire à l'Abbé Nisseno, que c'est le diable qui a aporté cette herbe abominable des Indes en Espagne, & dans tout le reste du monde. Quand elle parut la premiere fois en France, elle fut apellée *Nicotiana* de M. Nicot qui l'aporta de Portugal, ou herbe à la Reine, à cause que ce Magistrat la presenta à la Reine Catherine de Medicis. On pouroit l'apeler aujourd'hui plus justement *Planta Regalis*, ou l'Herbe des Partisans, d'autant qu'elle attire dans les coffres du Roi plus d'or & d'argent qu'il n'en pouroit tirer des Mines les plus riches.

¶ Saint Thomas d'Aquin étoit Normand, & Bas-Normand du côté de sa Me-

re,

re, qui étoit sortie des Seigneurs Tancrede de Hauteville, &c. La preuve s'en trouve dans de vieux Manuscrits à Coûtances, & dans l'*Année Dominicaine* composée par un Jacobin, qui en fait mention le septiéme de Mars Fête de saint Thomas.

Ce point d'Histoire a donné lieu à une rencontre qui poura réjoüir le Lecteur. Un Prédicateur Bas-Normand, & d'un Ordre Régulier, prêchant avec réputation dans une Ville célébre de Bretagne, fut prié par certains Religieux de cette Ville, de leur donner un Sermon de sa façon le jour de saint Thomas. Le Prédicateur reçût avec plaisir l'honneur que ces Religieux lui faisoient, les assurant qu'il cherchoit depuis long-temps l'occasion de faire connoître au Public que saint Thomas d'Aquin étoit Normand & Bas-Normand. Ces Peres éfrayez de ce discours, priérent trés-humblement le Prédicateur de ne rien dire de semblable, vû que les Bretons haïssant les Normans à mort, ce seroit les détourner de leur dévotion envers le Saint, & leur rendre les Thomistes abominables. Le Prédicateur leur repartit, qu'il ne vouloit offenser personne, ni rien dire en chaire que de bien à propos. Mais le jour de la Fête, sur le milieu du Sermon, venant à parler de la profonde sagesse de saint Thomas, il éleva

tout

tout d'un coup une voix de tonnerre, s'écriant à pleine tête: *Aussi étoit-il du Païs de Sapience le grand Saint, Normand & Bas-Normand du côté de sa Mere.* Ce mot lâché, il se fit un éfroyable murmure par toute l'Eglise, & un siflement comme de serpens irritez. Le Prieur outré jusqu'au fonds du cœur, sortit de l'Auditoire, & s'en alla préparer toutes choses à la vengeance. Quand le Prédicateur aprés son action, fut retourné à la chambre destinée au repos des Orateurs sacrez, le Frere qui devoit l'assister, mit le feu à un fagot moüillé; & se retirant, ferma la porte à double tour. La fumée étoufoit le Prédicateur, & il avoit beau vouloir exciter la flâme du coin de son manteau, plus il faisoit de mouvement, & plus il étoufoit. Il bût toute sa sueur dans cet exercice; & ne trouvant ni pain ni vin pour se soûlager, il se jetta sur la paillasse d'un lit dégarni pour prendre un peu de repos: Mais il ne lui fut pas possible, ne pouvant deviner à quoi se termineroit un jeu si desagréable. Il étoit dans ces inquiétudes, quand sur le soir il entendit ouvrir sa porte, & une voix qui lui crioit: *Si vous voulez souper, entrez dans la chambre voisine.* Pressé de la faim, car de la journée il n'avoit pris qu'un boüillon, il passa brusquement de sa chambre dans celle qu'on lui marquoit. D'un pre-

premier coup d'œil il aperçût une table bien couverte : Un grand turbot étaloit ses franges sur les bords d'un vaste bassin ; des soles, des vives, un ragoût & une tourte de poisson, tenoient les quatre coins de la table; & dans les entre-deux, il y avoit des capres, des olives, une salade avec des enchois, & des huîtres marinées. Le vin brilloit sur le bufet dans des caraphes de cristal; & les verrez étoient proprement rinsez. Le Pere Prieur avec son Soûprieur & quatre autres de ses Religieux, prenoit l'air d'un grand feu. Le Prédicateur les salua tous : mais pas un ne fit semblant de le voir ni de l'écouter. On presenta à laver; le Prieur y invita les siens, sans faire nulle civilité au Prédicateur. On se mit à table ; le Prieur mit son Soûprieur à côté de lui, les autres se rangérent de suite deux de chaque côté, personne ne disant au Prédicateur : mettez-vous là. Cependant comme il s'aperçût qu'il y avoit un septiéme couvert, & une septiéme place, il prit sans façon le lieu qu'on lui laissoit. Le Prieur servit ses Religieux, & ne mit rien sur l'assiéte du Prédicateur. Mais le Prédicateur, homme bien avisé, se servit luimême, & du tranchant de son coûteau fit une bréche irréparable à la tourte qu'il avoit sous les yeux. Le Prieur à plusieurs retours bût la santé de ses Religieux ; & ils lui en

firent

firent raison, ne faisant nulle mention du Prédicateur, non plus que s'il n'y avoit point été. Il bûvoit pourtant à la fourchine, & on le laissoit boire. Au dessert, le Prieur le verre à la main dit, en s'adressant à ses Religieux : c'est la santé du Prédicateur *Asinus, Asinior, Asinissimus*, qui a osé prêcher contre la vérité de l'Histoire, que saint Thomas est Normand & Bas-Normand; vous m'en ferez raison. Le Prédicateur se voyant attaqué personnellement, prit son sérieux, & dit d'un ton grave : C'est à tort mes Peres, que vous me traitez si mal : J'ai préché la vérité dans la chaire de vérité; & c'est à la plus grande gloire de saint Thomas, que j'ai déclaré qu'il étoit Normand & Bas-Normand; en voici la preuve. Alors tirant de dessous son manteau l'*Année Dominicaine*, composée par un savant Jacobin, leur fit voir qu'il n'avoit point parlé témérairement & sans autorité. Le Prieur prit ses lunettes pour examiner la chose; le Souprieur l'acoloit pour voir de plus prés; & les autres regardoient par dessus l'épaule de ceux-ci. Enfin convaincus par leurs propres yeux, & craignant que le Prédicateur ne se vengeât de l'insulte qu'on lui avoit faite, s'accusérent eux-mêmes d'inconsidération, comblérent le Prédicateur de louanges, admirérent sa profonde érudition,

tion, & la grande connoissance qu'il avoit des anciennes Généalogies; & aprés mille acclamations, le conjurérent d'oublier ce qui s'étoit passé. Le Prieur fit signe qu'on aportât d'une certaine liqueur toute céleste qui sert à apaiser les émotions qui s'élévent quelquefois entre les Fréres. Chacun en bût la mesure necessaire pour avoir son effet; & le sommeil étant survenu, on ne se souvint plus de cette histoire de part ni d'autre, que pour s'en divertir, & en rire de tout son cœur.

¶ Un Espagnol a dit que les bêtes n'ont point d'ame. Un François l'a dit aussi: Mais un Italien plus outré, s'est avisé de soûtenir que les femmes n'ont point d'ame, & ne sont pas de l'espéce des hommes: *Che le donne non habbino anima, & che non siino della spetie de gli huomini, e vienne comprobato da molti, luoghi della Scrittura santa:* ce que l'Auteur tâche de prouver par plusieurs passages de l'Ecriture Sainte qu'il ajuste à sa fantaisie. Tant que ce Livre ne parut qu'en Latin, l'*Inquisition* ne dit rien; mais dés qu'il fut traduit en Italien, elle le censura, & le défendit. Les Dames d'Italie prirent ce sistême bien diversement: Les unes étoient fâchées de n'avoir point d'ames, & de se voir si fort ravalées au dessous des hommes, qui les traiteroient doresnavant comme des

gue-

guenons: Les autres aſſez indiférentes, ne ſe regardant plus que comme des machines, ſe promettoient de faire ſi bien joüer leurs reſſorts, qu'elles feroient enrager les hommes.

Il étoit bien juſte d'arrêter le cours de cette héréſie qui eſt ancienne, & ſi ancienne, que l'Eccléſiaſtique paroît l'avoir combatuë, lorſqu'il a dit que *Dieu avoit crée à Adam une Compagne ſemblable à lui; & qu'il leur avoit donné a tous deux une langue, des yeux, des oreilles; & par deſſus tout cela, une ame pour penſer & ſe conduire.*

L'Auteur du Commentaire ſur les Epîtres de S. Paul, fauſſement attribué à ſaint Ambroiſe, dit ſur le chapitre onziéme de la premiere aux Corinthiens, que les femmes ne ſont pas faites à l'image & reſſemblance de Dieu: *Fœminas ad imaginem Deï factas non eſſe.*

Les Turcs ſemblent tenir quelque choſe de cette opinion; & s'ils ne croyent pas que les femmes n'ont point d'ames, ils croyent au moins que leur ame eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne ſert de rien pour leur ſalut. Ils ſe perſuadent que les femmes ne ſe peuvent ſauver que par leurs maris, & les filles que par leurs peres, comme ſi elles n'avoient point d'autres ames, que celles de leurs peres & de leurs maris.

¶. M.

teurs sacrez, le Frere qui devoit l'assister, mit le feu à un fagot moüillé; & se retirant, ferma la porte à double tour. La fumée étoufoit le Prédicateur, & il avoit beau vouloir exciter la flâme du coin de son manteau, plus il faisoit de mouvement, & plus il étoufoit. Il bût toute sa sueur dans cet exercice; & ne trouvant ni pain ni vin pour se soûlager, il se jetta sur la paillasse d'un lit dégarni pour prendre un peu de repos. Mais il ne lui fut pas possible, ne pouvant deviner à quoi se termineroit un jeu si desagreable. Il étoit dans ces inquietudes, quand sur le soir il entendit ouvrir sa porte, & une voix qui lui crioit: *Si vous voulez souper, entrez dans la chambre voisine.* Pressé de la faim, car de la journée il n'avoit pris qu'un boüillon, il passa brusquement de sa chambre dans celle, qu'on lui marquoit. D'un premier coup d'œil il aperçût une table bien couverte: Un grand turbot étaloit ses franges sur les bords d'un vaste bassin; des soles, des vives, un ragoût, & une tourte de poisson, tenoient les quatre coins de la table; & dans les entre-deux, il y avoit des capres, des olives, une salade avec des enchois, & des huîtres marinées. Le vin brilloit sur le bufet dans des cara-

phes de criſtal; & les verres étoient proprement rinſez. Le Pere Prieur avec ſon Soûprieur, & quatre autres de ſes Religieux, prenoit l'air d'un grand feu Le Prédicateur les ſalua tous : mais pas un ne fit ſemblant de le voir, ni de l'écouter. On preſenta à laver; le Prieur y invita les ſiens, ſans faire nulle civilité au Prédicateur. On ſe mit à table; le Prieur mit ſon Soûprieur à côté de lui, les autres ſe rangerent de ſuite deux de chaque côté, perſonne ne diſant au Prédicateur: mettez-vous là. Cependant comme il s'aperçût, qu'il y avoit un ſeptiéme couvert, & une ſeptiéme place, il prit ſans façon le lieu qu'on lui laiſſoit. Le Prieur ſervit ſes Religieux, & ne mit rien ſur l'aſſiéte du Prédicateur. Mais le Prédicateur, homme bien aviſé, ſe ſervit lui-même, & du tranchant de ſon coûteau fit une bréche irreparable à la tourte, qu'il avoit ſous les yeux. Le Prieur à pluſieurs retours bût la ſanté de ſes Religieux; & ils lui en firent raiſon, ne faiſant nulle mention du Prédicateur, non plus, que s'il n'y avoit point été. Il bûvoit pourtant à la ſourdine, & on le laiſſoit boire. Au deſſert, le Prieur le verre à la main dit, en s'adreſſant à ſes Religieux: C'eſt la ſanté du Prédicateur *Aſinus*,

nus, *Asinior*, *Asinissimus*, qui a osé prêcher contre la verité de l'Histoire, que saint Thomas est Normand, & Bas-Normand, vous m'en ferez raison. Le Prédicateur se voïant ataqué personnellement, prit son serieux, & dit d'un ton grave: C'est à tort mes Peres, que vous me traitez si mal: J'ai prêché la verité dans la chaire de verité; & c'est à la plus grande gloire de saint Thomas, que j'ai declaré qu'il étoit Normand, & Bas-Normand; en voici la preuve. Alors tirant de son sac l'*Année Dominicaine*, composée par un savant Jacobin, il leur fit voir qu'il n'avoit point parlé temerairement, & sans autorité. Le Prieur prit ses lunettes pour examiner la chose; le Soûprieur l'acoloit pour voir de plus prés; & les autres regardoient par dessus l'épaule de ceux-ci. Enfin convaincus par leurs propres yeux, & craignant que le Prédicateur ne se vengeât de l'insulte, qu'on lui avoit faite, s'acuserent eux mêmes d'inconsideration, comblérent le Prédicateur de loüanges, admirerent sa profonde érudition, & la grande connoissance, qu'il avoit des anciennes Genealogies; & aprés mille aclamations, le conjurerent d'oublier ce qui s'étoit passé. Le Prieur fit signe, qu'on aportât d'une certaine liqueur toute celes-

 te

te, qui sert à apaiser les émotions qui s'élevent quelquefois entre les Freres. Chacun en bût la mesure necessaire pour avoir son effet ; & le sommeil étant survenu, on ne se souvint plus de cette histoire de part & d'autre, que pour s'en divertir, & en rire de tout son cœur.

§ Un Espagnol a dit, que les bêtes n'ont point d'ame. Un François l'a dit aussi : Mais un Italien plus outré, s'est avisé de soûtenir, que les femmes n'ont point d'ame, & ne sont pas de l'espece des hommes : *Che le donne non habbino anima, & che non siino della spetie de gli huomini, e vienne comprobato da molti luoghi della Scrittura santa :* ce que l'Auteur tâche de prouver par plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, qu'il ajuste à sa fantaisie. Tant que ce Livre ne parut qu'en Latin, l'*Inquisition* ne dit rien ; mais dés qu'il fut traduit en Italien, elle le censura, & le defendit. Les Dames d'Italie prirent ce systême bien diversement : les unes étoient fâcheés de n'avoir point d'ames, & de se voir si fort ravalées au dessous des hommes, qui les traiteroient doresnavant comme des guenons : les autres assez indiferentes, ne se regardant plus que comme des machines, se promettoient de faire si bien joüer leurs ressorts, qu'elles se-

feroient enrager les hommes.

Il étoit bien juste d'arrêter le cours de cette heresie qui est ancienne, & si ancienne, que l'Ecclesiastique paroît l'avoir combatuë, lorsqu'il a dit que *Dieu avoit créé à Adam une Compagne semblable à lui ; & qu'il leur avoit donné à tous deux une langue, des yeux, des oreilles ; & par dessus tout cela, une ame pour penser, & se conduire.*

L'Auteur du Commentaire sur les Epîtres de S. Paul, faussement atribué à saint Ambroise, dit nettement sur le chapitre onziéme de la premiere aux Corinthiens, que les femmes ne sont pas faites à l'image & ressemblance de Dieu : *Fœminas ad imaginem Dei factas non esse.*

Les Turcs semblent tenir quelque chose de cette opinion ; & s'ils ne croïent pas que les femmes n'ont point d'ames, ils croïent au moins, que leur ame est si peu de chose, qu'elle ne sert de rien pour leur salut. Ils se persuadent, que les femmes ne se peuvent sauver, que par leurs maris, & les filles par leurs peres, comme si elles n'avoient point d'autres ames, que celles de leurs peres, & de leurs maris.

§ M. le Marquis de Fontenay Mareüil Ambassadeur de France à la Cour de Rome, disoit, qu'il avoit apris à Venise, de la propre bouche de *Fra-Paolo*, qu'il n'a-

voit écrit l'Histoire du Concile de Trente, que pour venger sa République de l'injure, qui lui étoit faite par le *Scutinio della libertà Veneta.* Ce Moine estimoit, que c'étoit la seule réponse, qu'on pouvoit faire à ce Livre: sur quoi M. de Mareüil lui dit; *Mon Pere, cela s'apelle donner un coup d'épée pour un souflet.*

§ La plûpart des femmes des savans tirent tant de vanitê de la capacité, & du merite de leurs maris, qu'elles s'en rendent insuportables. La femme de Barclée, auteur de l'*Argenis*, se consideroit comme la femme d'un demi Dieu, & ne croïoit pas, que personne au monde fût comparable à son mari. Cela parut bien aprés sa mort; car son heritier lui aïant fait dresser un Sepulcre, avec son buste, dans l'Eglise de saint Laurent de Rome, à côté d'un Tombeau, que le Cardinal Barberin avoit consacré à la memoire de son Precepteur Bernard Guilielmi, Madame Barclée en fut si indignée, qu'elle fit démolir le Sepulcre, & aporter le buste chez elle, disant que les cendres d'un aussi galant homme, que Monsieur Barclée, ne reposeroient jamais bien auprés de ce vilain Pedant.

Madame de Saumaise, outre qu'elle s'imaginoit être Princesse, parce qu'elle su-

ſupoſoit, que ſon mari deſcendoit des Ducs de Bourgogne, & qu'il étoit allié à la Maiſon de nos Rois, croïoit être la Reine des ſiences, Monſieur de Saumaiſe étant regardé comme un ſouverain parmi les Critiques & les Savans. La bonne Dame ſe mêloit dans toutes les conferences, qui ſe tenoient dans le cabinet de ſon mari. Elle y parloit avec hauteur, & decidoit de tout en ſouveraine. Comme Mr. de Saumaiſe étoit auſſi doux, & auſſi honnête dans la converſation, qu'il l'étoit peu dans ſes écrits, cette orgueilleuſe Xantipe croïoit, qu'il s'oublioit quand il ne maltraitoit pas les gens, & qu'il ne leur diſoit pas des injures.

La premiere femme de Mr. Rohault, diſciple de Mr. Deſcartes, dont il expliquoit la Philoſophie dans des conferences publiques, ſe mettoit ces jours-là ſur la porte de ſa maiſon, & en refuſoit l'entrée à tous ceux, qui n'avoient pas l'air de qualité; perſuadée, qu'il faloit avoir cet air pour meriter d'écouter ſon mari. Le bon homme ſe tuoit de lui dire, que la fortune ne donne pas toûjours de riches habits aux Philoſophes: elle vouloit voir du velours, & n'en démordoit point.

La femme du moderne *Roſcius*, au deſeſpoir de ce qu'on refuſoit les honneurs

funebres à ſon époux, crioit comme une enragée: *Eh pourquoi refuſer ces petits devoirs à un homme qui a merité des Autels!*

§ L'Abé Godon Chanoine de Roüen, & ancien Precepteur de Mr l'Abé de Lionne, a traduit d'Italien en François l'Hiſtoire du Concile de Trente de Palavicin. Il ne veut point donner cette Traduction au public; parce que cette Hiſtoire, à ce qu'il prétend, n'eſt pas *di guſto Franceſe.* Il aſſure, que la ſatyre, qui parut, il y a quelques années, contre cet Hiſtorien, ſous le titre d'*Evangile de Palavicin*, & qu'on a atribuée au malheureux Mr. le Noir de Séez, eſt remplie de calomnies; que les paſſages, tirez de cet Auteur, ſont ou fauſſement alleguez, ou malicieuſement tournez en ridicule; & que l'endroit, où on lui fait dire des choſes ſi impertinentes d'Ariſtote, eſt un des plus beaux endroits de tout le livre. Cela merite bien d'être examiné ſur l'original.

§ Un Gentilhomme de la ſuite de M. le Nonce m'étant venu voir, la converſation tomba ſur les Hiſtoriens anciens, & modernes. Je lui demandai ce que l'on diſoit en Italie de l'Abé Maimbourg; On dit de lui (me répondit-il) qu'il eſt entre les Hiſtoriens ce que *Momus* eſt entre les Dieux; qu'il n'eſt là que pour faire

faire des hiſtorietes & des contes à faire rire.

§ M. de Brebeuf dans ſa jeuneſſe n'avoit d'inclination que pour Horace: un de ſes amis, nommé Gautier, qui eſt mort Lieutenant General de Clermont en Beauvoiſis, avec la réputation de bel eſprit, n'avoit au contraire d'atachement que pour Lucain, & le preferit à tous les autres Poëtes. Cette preference cauſoit ſouvent des diſputes entr'eux; mais à la fin fatiguez de toûjours diſputer, & de ne rien terminer, ils convinrent, que chacun d'eux liroit le Poëte de ſon compagnon, l'examineroit, & en jugeroit avec équité. La choſe fut faite, comme elle avoit été réſoluë; & il arriva, que M. Gautier, aïant lû Horace, en fut ſi charmé qu'il ne le quita jamais depuis; & que M. de Brebeuf aïant lû Lucain, s'y abandonna de ſorte, qu'enivré de ſon génie, il devint auſſi Lucain que Lucain même, & encore plus, *Lucano Lucanior* dans la Traduction en vers François, qu'il nous en a donnée.

§ Il eſt remarquable, qu'en ce qui regarde le progrés des Arts, & des Sciences, le haſard, & la fortune y ont toûjours quelque part. J'ai oüi dire au Pere Salmon de l'Oratoire; & cela m'a encore été confir-

mé par le Pere Lamy, que le Pere Malbranche, aïant fait ses études de Philosophie, & de Theologie à l'ordinaire, & sans autre dessein, que de s'adonner à la pieté, ce fut par hasard qu'en remuant des Livres chez un Libraire, l'*Homme de Descartes* lui tomba sous les mains, qu'il en lût quelque chose, & que ce quelque chose l'obligeant de lire le reste, il entra de lui-même dans ces profondes meditations, qui ont donné naissance à ces beaux ouvrages de Physique, de Métaphysique, & de Morale, qui le font passer pour le Platon de nos jours.

§ Il y a du bonheur, & du malheur à tirer des Etymologies, comme il y en a à tirer à la Blanque. Pour une de bonne, cent de mauvaises. La plûpart de celles des Anciens ne valent rien, & celles des Modernes ne sont gueres meilleures. Il n'en faut pourtant pas tout-à-fait mépriser l'exercice. Une méchante Etymologie, à force d'y réflêchir, donne quelquefois naissance à une bonne; & aprés avoir long tems mal deviné, à la fin on devine bien. Les Stoïciens recherchoient avec soin l'étymologie de chaque terme. Les Jurisconsultes tout de même; & c'est suivant leurs maximes, que Ciceron veut bien admettre l'étymologie de *Fidelité*, qui

qui vient (selon quelques Auteurs) de ce que la Fidelité consiste à faire ce que l'on dit, ou plûtôt ce que l'on promet : *Credamusque, quia fiat quod dictum est, appellatam Fidem.*

§ Messieurs de Thou, qui ont été si long tems chez nous, la gloire, & l'ornement des belles Lettres, n'avoient pas seulement la noble passion de remplir leur Bibliothéque d'excelens Livres, qu'ils faisoient rechercher par toute l'Europe, ils étoient encore tres-curieux, que ces Livres fussent parfaitement bien conditionnez. Quand il s'imprimoit en France, & même dans les Païs étrangers quelque bon Livre, ils en faisoient tirer deux ou trois exemplaires pour eux, sur de beau, & grand papier, qu'ils faisoient faire exprés, ou achetoient plusieurs exemplaires, dont ils choisissoient les plus belles feüilles, & en composoient un volume le plus parfait qu'il étoit possible. Mais aprés tant de soins, & tant de dépenses, cette belle, & riche Bibliothéque a été sur le point d'être dissipée ; & ce n'a été qu'en passant en d'autres mains, & changeant de nom, qu'elle s'est sauvée du naufrage. M. de Menard l'a achetée ; & ce n'est plus aujourd'hui *Bibliotheca Thuana*, si celebre par toute l'Europe, c'est par son des-

destin, *Biblivtheca Menarsiana*, comme l'apelle Santeüil dans un Poëme latin, qui nous tire les larmes des yeux.

§ Le fameux Guy Patin étoit satirique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, son colet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines; tout cela faisoit nargue à la mode, & le proces à la vanité. Il avoit dans le visage l'air de Ciceron, & dans l'esprit le caractere de Rabelais. Sa grande memoire lui fournissoit toûjours de quoi parler, & il parloit beaucoup. Comme il savoit quantité de choses singulieres, & qu'il diversifioit aisement la conversation, on l'écoutoit avec plaisir. Il étoit hardi, temeraire, inconsideré: mais simple & naïf dans ses expressions. Grand ennemi des Charlatans; plus savant, qu'habile, & heureux Medecin. Sa Bibliotéque étoit nombreuse, & assez garnie de livres d'un certain genre, qui ont fait tort à sa réputation, & à la fortune de son fils. Lorsque nous étions encore tout jeunes, nous nous excitions les uns les autres, à aller écouter son beau latin, & ses bons mots dans l'Ecole de Medecine, où il professoit. On a de son stile dans la vie du Medecin Piétre, que le bon homme Balesdans a fourée sans examen, parmi les Eloges des Hommes Illu-

Illustres de Papyre Masson. Il avoit promis plusieurs ouvrages au public, entr'autres une histoire des Medecins celebres: mais il n'a point executé ses promesses. Il ne reste de lui que ses Lettres, qui sont le portrait au naturel de son cœur, & de son esprit, C'est dommage qu'elles soient tachées d'impietez, & de médisances atroces. On pouroit mettre justement à leur tête, ou sous le portrait de l'Auteur, ce mot des Anciens: *Cavete canem*. Ce qu'il dit du Cardinal du Perron, est une horrible calomnie, qui n'a nul fondement. Ce grand homme étoit aussi sage, & aussi vertueux, qu'il étoit savant.

Un des premiers exercices de M. Patin à Paris, fut de corriger les épreuves chez les Imprimeurs, en quoi il réüssissoit parfaitement. Mr. Riolan, l'honneur des Medecins de son temps, à la seule vûë de quelques-unes de ses corrections, jugea avantageusement de son esprit, & de sa capacité, & lui donna son amitié. Au commencement qu'on eut trouvé l'art d'imprimer les livres, les plus grands hommes faisoient gloire d'être les correcteurs des habiles Libraires. Les Medecins, les Jurisconsultes, les Prêtres, & les Evêques mêmes s'en mêloient. *Joannes Andreas Præsul Aleriensis, in Coradi Suveyn-heym*

heym, & Arnoldi Pannarts Libraria Taberna ἐπανορθωτὴς esse non dedignatus est.

M. Patin faisoit profession d'une Philosophie un peu forte, & qui aprochoit de celle des Cyniques. Mais aprés tout, il ne put suporter la disgrace de son fils *Carolus:* ce qui avança ses jours. Sa famille étoit du Beauvoisis. Un de ses parens me fit remarquer par rencontre, à la porte du Charnier des Sts. Innocens du côté des hâles, l'Epitaphe de l'un de ses ancêtres, qui s'étoit habitué à Paris. Cette Epitaphe avoit pour timbre, un arbre gravé dans la pierre, & de petits oiseaux, qui s'envoloient avec cette devise, ou plûtôt ce *Rebus* de Picardie: *Ils ne s'y sont pas teints*, pour équivoquer à *Patin.*

§ Il n'y a guéres de choses, dont les Historiens doivent avoir plus de soin, que de la proprieté des noms des Familles, des Villes, & des Places. C'est une faute presque irréparable dans M. de Thou, d'avoir latinisé à sa fantaisie les noms des Personnes de remarque, dont il fait mention. M. du Cange a fort bien observé sur Ville-Hardoüin, qu'il y a plusieurs choses obscures dans cet Historien, tant pour les circonstances de l'Histoire Bizantine, que pour les noms, & les surnoms des Familles pour la plûpart éteintes, & des

des noms propres des Villes, & Places de la Grece, corrompus à l'égard de leurs anciennes apellations.

Le Venitien Paolo Ramusio, qui trouve cela à redire dans Ville-Hardoüin, a échoüé lui-même contre cet écüeil dans son Histoire Latine de Constantinople, quand il parle des Familles Françoises. On est assez embarassé à cet égard dans la lecture des Memoires de Comines: ce qui vient sans doute de la faute des Copistes, qui se sont mêlez de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'Historien d'Avila en rendant compte de nos guerres civiles, se *trompe* souvent aux noms propres des Personnes, & des Villes de France. Il y a aussi quelques fautes dans les Memoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de Familles Françoises se trouvent corrompus: Il est vray qu'il y a peut-être en cela plus de la faute de l'Imprimeur, que de l'Historien, qui savoit fort bien le François; & en effet les Imprimeurs Holandois sont sujets à ces fautes dans les Livres des étrangers, qu'ils mettent sous la presse. Mais pour n'épargner personne, il faut dire, que touchant les langues vivantes, nous n'avons guéres d'éditions bien correctes, que celles des Imprimeurs, qui parlent naturellement ces langues.

La

La cause la plus generale pourquoi l'on broüille tout quand on latinise les noms propres, c'est que jusqu'à present on n'a rien eu de réglé touchant cette maniere de faire. Il seroit souhaitable que quelqu'habile Grammairien entreprît d'en composer des régles, qui étant certaines, feroient que chacun s'entendroit : Mais comme cela n'est pas encore fait, il est plus à propos de laisser les noms propres tels qu'ils sont dans leur langue, que de les rendre intelligibles en les voulant latiniser de fantaisie.

§ Quand M. de Saumaise se mêloit de faire des vers François, il faisoit pitié. On en peut juger par ceux de sa façon, qui se trouvent dans l'une de ses Letters à M. *Staackmannus* Holandois, qui avoit bien la mine d'être aussi bon Poëte François, que M. de Saumaise.

Voici ces beaux vers. C'est un Sonnet j'en avertis le Lecteur.

Où vas-tu chére Muse ? où est toute ta bande ?
As-tu laissé tes Sœurs ? que fais-tu seule ici ?
Ton séjour est Paris ; cependant te voici.
Quelle humeur t'a portée à venir en Holande ?

Mais me trompé-je point ? dis-moi je te demande,
Ne viens-tu pas de France ? & pourquoi donc ainsi
Change-tu ces doux lieux en un air sans merci,
Où toûjours pluïe, ou vent, ou le froid nous gourmande.

Je

Je ne me trompe point, la Muse, que je voi
Au geste, & à l'habit, n'a rien, comme je croi,
Qui nous fasse juger, qu'elle soit Holandoise.

Je suis pourtant trompé. Qui ne le feroit pas;
Voïant sa parole, & son port, & son pas,
Sa face, & sa façon, & sa robe Françoise.

Il est bon d'avoir de ces exemples, qui font voir, qu'il est souvent avantageux d'écrire en une langue, qui ne soit pas trop connuë: car si ces vers étoient écrits en latin, ou en grec, ils ne manqueroient pas, venant de la veine de l'incomparable Saumaise, de passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les Anciens ont cela pardessus les Modernes, qu'on n'entend pas assez leur langue pour bien juger de leurs ouvrages. Nous ne connoissons pas toutes les beautez de leur élocution; mais nous n'en connoissons pas aussi tous les défauts.

§ Le stile des Anglois est un stile long, ennuïeux, embarassé, tres-dificile à traduire en latin, en italien, & en françois. *Orationis structura, quæ hîc apud generosiores laudatur, & usu maximè apud eos obtinuit, amplis, & pluribus sibi invicem connexis periodis constat: atquè hoc anglico sermone est familiare, ut per alias rationes, sed potissimùm per pronomina, & participia relati-*

va (qualia nulla ſuppetunt) ſententias diſtinctas, & verborum comprehenſiones, ambituſque ſimul in unam periodum ſcriptores compaginent, quas indivulſas in latinum traducere eſt perdifficile. Il faut avoir ceci devant les yeux, quand on lit les ouvrages des Anglois en leur langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois ſe traduiroit mieux en Eſpagnol, qu'en François, comme le François ſe traduit mieux en Grec, qu'en Latin. L'Italien ne trouve guéres de langue, qui lui ſoit tout à fait propre pour être traduit avec toute ſa délicateſſe, & tous ſes diminutifs. L'Allemand s'acommode aſſez de la langue Latine.

La prononciation des Anglois n'eſt pas moins dure, que leur langage : mais ils ſont inſuportables, quand ils prononcent le latin. Le ſavant Hubert Languet dans les Letres latines, qu'il adreſſe *ad Philippum Sydnaeum*, jeune Seigneur Anglois, lui recommande ſur tout d'aprendre dans les Colléges d'Allemagne, où il étudioit alors, à bien prononcer le latin, les Anglois ayant ce défaut d'affecter dans leur langue même une tres méchante prononciation. L'uſage de la langue Françoiſe, & de la langue Italienne, ſert un peu à les redreſſer, comme cela ſe remarque dans

ceux

ceux qui ont demeuré quelque temps en France, & en Italie.

§ Luther disoit, que ce qu'il savoit d'hébreu, étoit peu de chose; mais que ce peu lui étoit plus cher, que tous les biens du monde. Depuis Luther, les interêts de la Religion ont fait, qu'on a bien avancé dans la connoissance de cette langue, & des autres langues savantes. J'ai oüi dire à un fort habile homme, qu'il se trouve aujourd'hui en France plus de gens, qui savent assez bien le grec & l'hébreu, que de gens, qui savent le latin parfaitement.

§ Il y a cela de singulier, & de tres remarquable dans la conduite d'Elizabeth, Reine d'Angleterre, qu'elle faisoit servir ses plaisirs à sa politique, & qu'elle établissoit ses affaires par où d'ordinaire les Princes se dêtruisent, & se ruinent. Ses amours étoient secrétes, & si secrétes, que jusqu'à present l'on n'en a point découvert tout le mistere; mais l'utilité, qu'elle en tiroit, étoit publique, & alloit toûjours au bien de l'Etat. Ses Galans étoient ses Ministres, & ses Ministres étoient ses Galans. L'amour commandoit, & l'amour étoit obéi. Milord Digby disoit, que le régne de cette Princesse étoit heureux; parce que c'étoit un régne d'amour, dans lequel on prend en gré ses

chaînes, & son esclavage.

§ L'accent gascon est un accent aigu, qui ne se fait que trop sentir. L'accent normand au contraire, est un accent émoussé, grossier, & pesant, qui assomme les oreilles. Les Gascons aiment leur accent jusqu'à la folie; c'est à dire jusqu'à le garder à la Cour même, où il est ridicule de le garder. Le premier Duc d'Espernon en étoit si entêté, qu'il auroit plûtôt choisi de perdre sa fortune, que de perdre son accent. Il y mettoit son honneur, comme un Espagnol à conserver sa moustache. En vain le Cardinal de Richelieu lui en faisoit la guerre, il ne s'en corrigeoit point.

Les Normans plus sages n'aiment point leur accent; & il s'en voit peu, qui ne le perdent à Paris, & à la Cour. La raison qu'on en peut rendre, c'est que l'accent Normand est trop grossier pour favoriser la vanité de l'esprit; & que l'accent gascon la favorise beaucoup par je ne sai quelle élevation qui ne dêplaisant pas à ceux qui l'écoûtent, plaît encore davantage à ceux, qui cherchent à se faire distinguer, en parlant d'un certain ton.

Quand les Normans ne quittent point leur accent hors de leur païs, ce n'est point par amour propre; mais par une

mé-

méc[redacted]nte habitude, qui ne se déracine pas aisement dans toutes sortes de personnes. Témoin M. de Ségrais, qui étant de l'Academie Françoise, & on peut dire de la Cour où il a passé sa jeunesse, parle encore aujourd'hui le bas-normand tout plat ; ce qui donna autrefois lieu à Mademoiselle de Montpensier, de dire à un Gentilhomme qui alloit faire le voiage de Normandie avec M. de Ségrais : *Vous avez là un fort bon guide ; il sait parfaitement la langue du païs.*

§ Les Espagnols se défont de leur accent plus aisément que les Italiens, quand ils demeurent parmi nous, & surtout à la Cour. Les deux dernieres Reines de France ne conservoient rien en parlant François de leur langage Espagnol : Mais Marie de Médicis ne quitta jamais son accent Italien ; elle disoit toûjours *ma Mousique*, *Mousson*, & d'autres semblables. Catherine de Médicis avant elle, quoiqu'elle prononçât parfaitement bien le François, faisoit quelquefois sentir son accent Florentin, sur tout quand elle étoit en colere, & qu'elle parloit *des grosses dents*. Le Marquis d'Ancre mêloit des paroles Italiennes à nôtre François, & il y prenoit plaisir. Le Cardinal Mazarin conserva l'*on* des Italiens jusqu'à la mort ; & de

tous nos mots François, il n'y en a point qu'il prononçât plus volontiers que celui de *Bourse*. Il ne cessa jamais de dire *Souisse*, *Arquebouse*, *&c.* *Souisse* (disoit-il un jour pour congedier un importun, qui lui demandoit un gros Benefice) *prend ton Arquebouse, & va touer un Abé, pour que je doune oune Abaïe à cet houme.* De son tems on disoit à la Cour par complaisance, *chouse, houme, persoune* pour *chose, homme, persome*; & cette méchante prononciation passa de la Cour jusques aux beaux diseurs de la Ville: Grande sotise.

§ Le caractere le plus general des grands hommes, c'est de parler peu. L'ancien Maréchal de Brisac, *parloit bien, mais peu: ce qui déplaisoit fort à aucuns*, dit un Historien de ce temps-là. On les a vûs M. de Bonivet, & lui depuis le dîner jusqu'au souper, joüer aux échets, sans proferer une vintaine de paroles. François I. aimoit le Commandeur de Capouë Leon Strozze, parce qu'il étoit froid, taciturne, & de douce conversation. Le Duc d'Albe étoit bien fait, & de bonne mine, mais froid, & réservé. Le Maréchal de Toyras ne parloit presque point; & ce fut cette taciturnité qui fit juger au Duc d'Espernon, qu'il deviendroit un grand personnage. Feu M. de Turenne par-

parloit peu, aidé en cela par la nature, étant né avec quelqu'empêchement à la langue: On le comparoit à M. l'Amiral d'Annebaut, dont Brantôme a dit, *qu'il n'avoit pas la façon de Courtisan si galante comme plusieurs autres, ni la parole, mais qu'il étoit un tres homme de bien, & tres-brave aussi: Tout bégue est tel, ainsi qu'ont tenu les Anciens.*

M. le Duc de la Rochefoucault, qui pensoit, & écrivoit si bien, étoit toûjours retiré en lui-même, & ne parloit guéres. M. le Maréchal Faber qui pouvoit toûjours dire, *sum apud me*, gardoit un profond silence. Lorsqu'il étoit Gouverneur de Sedan, il laissoit faire les honneurs de sa maison à Madame la Maréchale sa femme, & ne se mettoit guéres à table, que sur la fin du repas, ou au dessert. Dans ses promenades, quoiqu'il marchât toûjours fort acompagné, il parloit aussi peu, que s'il avoit été seul. Le Comte de Guitry, qui étoit dans la faveur, & qui la meritoit bien, vivoit à la Cour renfermé dans son cœur comme un Hermite, & ne parloit qu'à demi mot: ce qui le fit surnommer *Guillot le Songeur*, ou *le Muet du Grand Seigneur*. Le dernier Duc de Longueville avoit l'air réservé, & même un peu froid, & n'étoit pas grand parleur. Les

Espagnols, qui ne veulent pas dérogerà la *gravidad*, ni à la *decendencia*, se tiennent *recadatos*; c'est à dire, particuliers, & retirez, pensent beaucoup, & parlent peu. Le dernier Roy d'Espagne Philippes IV. tenoit présque toûjours les yeux ouverts, regardant vers le Ciel, & la bouche fermée. Nous avons un Prince en Italie, qui a toûjours la bouche ouverte, & qui ne dit pas grand chose. Le Roy qui parle si bien, parle peu. Tous ces exemples confirment ce que nous avons dit, que le silence est le caractere des grands hommes: *Silent, satis loquuntur*.

Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & ceux-là sont à craindre, qui parlant assez, & affectant au dehors une conversation aisée, n'en sont pas moins apliquez à des desseins couverts, & à des pensées profondes. Le Marquis de Bedemar Ambassadeur du Roy d'Espagne à Venise, étoit de ces gens-lâ. Et les Venitiens, qui sont de grands politiques, gardent assez cette metode dans les Cours étrangéres. Brantôme remarque que les Ambassadeurs de Venise à la Cour de France, *parloient peu dans leurs Harangues; mais qu'ils se mettoient aussi-tôt à deviser familierement avec nos Rois.*

§ C'étoit la coûtume de nos premiers Im-

Imprimeurs de mettre des devises, ou des vers avec leur nom à la fin des livres, qu'ils donnoient au public. Voici deux vers assez jolis, que je trouve à la fin des Decrets de Bâle, & de Bourges, sous le titre de *Pragmatique Sanction*, avec un Commentaire de Côme Guymier licentié és Droits, de l'édition d'André Bocard à Paris 1507.

Stet Liber hîc, donec fluctus Formica marinos
Ebibat: & totum Testudo perambulet orbem.

Les Imprimeurs ne mettoient pas seulement leurs noms dans ces sortes de vers, mais aussi les noms des Correcteurs, comme cela se voit *in Commentariis Andreæ de Ysernia super Constitutionibus Siciliæ*, de l'impression de *Sextus Russingerus* à Naples 1472.

Sixtus hoc impressit: sed bis tamen ante revisit
Egregius Doctor Petrus Oliverius.
At tu quisquis emis, Lector studiose, libellum
Lætus emas: mendis nam caret istud opus.

On ne remarque point de Privilege du Prince, ni d'Aprobation de Docteurs dans les premieres éditions de nos Livres. Quand on cemmença à prendre des Privileges en France, on s'adressoit au Par-

lement, qui les donnoit pour le Roy.

§ M. Cujas étoit de ces génies heureux, qui àprennent tout d'eux-mêmes. Il se perfectionna dans les Langues gréques, & latines, & aprit tout ce qui apartient aux belles Lettres, sans l'aide de personne. C'est celui de tous les Jurisconsultes modernes, qui a penetré plus avant dans les origines, & les sources des loix, & du Droit Romain: Il se servoit pour cela de deux choses, de l'analogie des mots, & de la connoissance de l'Histoire, suivant la metode des anciens Jurisconsultes. Antonio Delcamp, de qui j'ai apris le Droit civil, donnoit chaque jour deux leçons, l'une de l'Histoire Romaine, & l'autre des Institutes. Il disoit, que les Institutes, & l'Histoire étoient les deux portes de l'ancienne Jurisprudence.

M. Cujas étoit un homme sage. Quand on lui demandoit son avis sur les questions de Théologie, qui se remuoient de son tems avec beaucoup de bruit, & de scandale, il répondoit fort prudemment: *Nihil hoc ad Edictum Pratoris.* En effet il est bon, que chacun se mêle de son métier; & si les autres Savans, principalement les Grammairiens de ce temps-là, avoient tenu la même maxime, il ne se seroit pas tant introduit de chicanes, & de

de broüilleries dans la Religion.

§ Socrate aprit à joüer des instrumens dans sa vieillesse. Caton âgé de quatre-vingt ans, s'avisa d'aprendre le Grec. Et Plutarque déja vieux aprit le Latin. Jean Gelida de Valence en Espagne, ne commença à étudier les belles Lettres qu'à quarante ans. Henry Spelman aïant négligé les Sciences durant sa jeunesse, les reprit à l'âge de cinquante ans avec un fruit merveilleux. Fairfax aprés avoir été General des Troupes du Parlement d'Angleterre, passant par Oxfort, se fit recevoir Docteur en Droit l'épée à la main. M. Colbert Ministre d'Etat, & presque sexagenaire, retourna au Latin, & au Droit, dans un poste, où il est presque pardonnable d'avoir oublié l'un & l'autre. L'Abé Galois fut son Maître, & n'y perdit pas sa peine, & son latin. Feu M. le Tellier étant Chancelier de France, se faisoit repeter sa Logique pour en disputer avec Messieurs ses petits enfans. Une personne de grand merite, & qu'il estimoit beaucoup, l'aïant trouvé dans cet exercice, cet illustre Ministre lui dit: Et bien Monsieur, qu'en pensez-vous; ne suis-je pas bon Logicien? Tres-bon Monseigneur, lui repartit celui-ci: Vous avez toûjours raisonné sur de fort bons prin-

principes, & vous en avez tiré de fort bonnes conclusions.

§ Virgile ne doit point sortir des mains des jeunes gens. Son langage est plus beau, & plus naturel, que celui de Ciceron. C'est le plus judicieux, le plus sage, & le plus pur de tous les Poëtes Latins. Il y a beaucoup à profiter dans son Eneïde: *ad formandos mores in genere totum Poëma. Est enim imago* ἀνδρὸς πολιτικοῦ, καὶ στρατηγοῦ. Les Georgiques de ce Poëte, sont un chef-d'œuvre en leur genre. M. Martin neveu de feu M. de Voiture en a fait une belle Traduction en vers françois, qu'il ne laisse voir qu'à ses amis.

§ *Ipekakuana, seu Radix Brasiliensis.* Cette plante, qui nous vient du Bresil, est un Specifique immanquable pour le flux de sang. Nos Botanistes n'en parlent point, excepté Rogerius, qui en a donné le nom, & la figure, sans rien dire de sa vertu. M. *Helvetius*, apelé communément le Medecin Holandois, est le premier, qui heureusement pour lui, & pour nous en a apris l'usage en France: l'histoire merite bien d'en être raportée.

M. *Helvetius* est fils d'un Medecin d'Holande: Il n'eut pas si-tôt achevé ses études de medecine, que son pere l'envoïa

à Pa-

à Paris pour y débiter des poudres, capables, à ce qu'il prétendoit, de l'enrichir dans un païs, où de nouveaux remedes font aisément naître de nouvelles maladies, & des malades sans nombre. Cependant le jeune Helvetius, avec toute sa vigilance, & tous ses soins, ne gagnoit pas dequoi vivre: il faloit qu'il donnât une partie de sa marchandise gratuitement, pour vendre l'autre; enfin pressé par la necessité, il retourna en Holande. Son pere, sans perdre courage, le renvoïa en France avec des poudres plus éprouvées, & plus éficaces que les premieres. Helvetius ne manqua pas, dés qu'il fut arrivé à Paris, de le faire savoir au public; mais le public peu échauffé, laissoit morfondre Helvetius: Néanmoins toûjours alerte, il fit connoissance avec un riche Droguiste de la Ville, & le voïoit conjointement avec M. Aforti, celebre Medecin de la Faculté, & Botaniste Roïal, qui le traitoit d'une maladie fort perilleuse. Le Droguiste retiré d'affaires par les soins d'Aforti, lui offrit pour récompense cinq, ou six livres de la Racine de Bresil, comme quelque chose de fort précieux: Mais cette plante, où plûtôt la vertu de cette plante, étant inconnuë à ce Medecin, il anima mieux prendre des Loüis d'or, dont il connoissoit parfaitement la vertu speci-

ſpecifique contre cette maudite peſte de pauvreté, qui deſole les familles à Paris, & ailleurs. La fortune, qui voiloit élever Helvetius, & de rien en faire quelque choſe, bien contente de voir Aforti prendre le change, & preferer un peu d'or, qui n'eſt que de la terre rouge, ſelon nous autres Philoſophes, à la belle, & riche plante *Ipekakuana*, fit tomber cette racine par l'indulgence du Droguiſte entre les mains du jeune favori.

Helvetius court auſſi-tôt à l'Hôpital faire *experimentum in animâ vili.* Il prépare ſa drogue; & haſardant le tout pour le tout, reconnoît aprés pluſieurs experiences, qu'il a le veritable Specifique contre le flux de ſang. Ravi de joïe, & pour un peu aider à la fortune, qui lui tend les bras, il fait afficher dan Paris, que *le Medecin Holandois, aprés une longue recherche, & de profondes meditations, aïant enfin trouvé le veritable ſpecifique pour la guériſon du flux de ſang, & la maniere de le préparer, ce qui eſt de la derniere importance, avertit le public, qu'il demeure en telle ruë, telle maiſon, telle enſeigne, & qu'il donnera ſon remede à prix raiſonnable.* Chacun lit l'affiche; le bruit de la nouvelle découverte ſe répand de toutes parts, & vient juſques aux oreilles du Roy. Sa Ma-

Majesté fait apeler Helvetius. On le met entre les mains de M. d'Aquin, premier Medecin, pour être examiné touchant son prétendu rémede. D'Aquin, selon la loüable coûtume de la Faculté, traite Helvetius de Charletan. Helvetius se défend, & souhaite à d'Aquin un flux de sang, pour faire sur lui une heureuse experience. Enfin Helvetius l'emporte. Le Roy lui fait donner vingtquatre mille livres pour son secret, avec le privilege, qui n'apartient qu'aux seuls Medecins de la Faculté de Paris, de travailler à l'Hôtel-Dieu. La réputation d'Helvetius s'augmente avec son bonheur: on croit qu'il a des Specifiques pour toutes sortes de maladies: Il n'est plus parlé, que du Medecin Holandois; c'est à qui l'aura. Il se perfectionne tous les jours dans son art; & se trouve à l'âge de trente-deux ans, avoir gagné cent mille écus à la barbe du bon M. Aforti, & des plus habiles Medecins de nôtre salutaire Faculté.

§ Quand je voi les Savans aujourd'hui prendre parti avec tant d'obstination, les uns pour les anciens auteurs, les autres pour le modernes; il me semble voir les deux Femmes de la Fable, l'une un peu bien meure, qui arrache les cheveux noirs de la tête de son mari; & l'autre encore ver-

verte, qui en arrache les cheveux blancs; desorte que chacune tirant de son côté pour rendre ce mari plus beau à son goût, le rendent tout chauve. Il faut garder en cela beaucoup d'équité; les anciens ont leur merite, & leurs usages, & nous avons les nôtres.

Laudamus Veteres; sed nostris utimur annis,
Mos tamen est æque dignus uterque coli.

§ On nous a mandé de Roüen que M. Galle homme de lettres, a dans son cabinet, qui est fourni de bons livres, un Recüeil manuscrit des paroles remarquables du Jurisconsulte Jean Selden, qu'il promet de traduire d'Anglois en François, & d'en faire un present au public, sous le titre de *Seldeniana*: ce qui ne poura être que tres-agreable aux Savans; cet Auteur étant sans contredit le plus docte des Anglois modernes, qui se sont mêlez d'écrire. Je viens d'aprende que le Manuscrit de Selden a été imprimé en Anglois.

§ *La Bibliomanie* (comme disoit feu M. Patin) a été une des maladies de ce siecle: Chacun par un luxe curieux, *studiosâ luxuriâ*, a voulu avoir des livres, & former de grands corps de Bibliotéques: *Innumerabiles Libros, & Bibliothe-*

tas, quarum Dominus vix totâ vitâ suâ indices perlegit. Jam enim inter Balnearia, & Thermas, Bibliotheca quoque, ut necessarium domus ornamentum expolitur. On a envoïé pour cela non seulement dans toute l'Europe; mais aussi dans l'Orient, pour découvrir des livres tres-anciens, & des manuscrits rares: ce qui a donné lieu à bien des fourberies, & des bévûës. Il y a quelques années, que des ignorans, ou des fourbes envoïérent ici du bout du monde, des manuscrits Arabes tres-bien conditionnez, & d'un parfaitement beau caractere. Ils furent reçûs avec respect par ceux, qui n'y entendoient rien; mais les connoisseurs aïant jetté les yeux dessus, on seut bientôt, que ces manuscrits, qu'on avoit pris pour des livres tres-curieux, n'étoient que des registres, & des livres de compte, mis au net par des marchands Arabes: *Risum teneatis amici.*

§ M. Regis dans ses disputes avec le Pere Malbranche, prétend avec le commun des Philosophes, que *la grandeur de la Lune à l'Orizon, dépend principalement des vapeurs, qui s'élévent perpetuellement en l'air, & qui se disposent ensorte au tour de la terre, que leur surface convexe est concentrique avec elle; d'où il s'ensuit, que ces vapeurs causent aux rayons de la Lune des refractions, qui les*

font aprocher de la perpendiculaire, & qui sont propres par conséquent à augmenter l'image de la Lune sur la retine, par la même raison, que les verres convexes sont propres à augmenter celles de tous les objets, qu'on regarde au travers de ces verres.

Nous avons une experience, qui favorise cette opinion. Un Voyageur curieux, qui avoit monté sur le sommet du *Pic de Teneriffe*, qui est la plus grande *Isle des Canaries*, raporta ces années dernieres, à un savant homme des amis de .... qu'étant sur ce sommet, dont la hauteur est de quinze lieuës, le Soleil ne lui avoit paru guéres plus grand, qu'une grosse étoile: ce qui ne peut être attribué, qu'au défaut des vapeurs, qui se formant bien au dessous du sommet de cette Montagne, ne se trouvent point interposées entre les yeux, & le Soleil, pour en augmenter l'objet.

Quelques personnes m'aïant témoigné douter de ce fait, j'ai fait écrire à cet ami, pour m'en assurer davantage: Voici la réponse qu'il a faite.

Il y a quelques années, Monsieur, qu'un Marchand, natif de Marseille, habitué, & marié à Teneriffe, aïant été ici pour affaires durant plusieurs mois, j'eus de longues, & fréquentes conferences avec lui sur les raretez

retez des Canaries. Il m'assura entr'autres choses, qu'il avoit monté plusieurs fois le Pic, ce qui ne se peut faire qu'au mois de Juillet, ou d'Aoust, à cause des néges, & des broüillards, dont il est couvert en tout autre temps, & qu'il avoit toûjours remarqué quand il étoit au dessus, que le Soleil ne lui paroissoit guéres plus gros, qu'une grosse étoille; mais que la lumiere lui en avoit toûjours semblé bien plus claire, & bien plus vive qu'à l'ordinaire. J'ai l'idée d'avoir lû des Relations, qui disent la même chose. Quant à ce que j'en croi, comment contester des faits apuïez d'aussi solides raisons que d'autres, que nous ne saurions contester? Le Soleil, & la Lune nous paroissent plus grands à l'Orizon qu'au Zénith. Les Planetes ne sintillent qu'à l'Orizon. Et les étoilles fixes nous paroissent plus grandes à la vûë simple, qu'à la lunette, à proportion que la lunette est bonne, & qu'elle grossit davantage. Galilée a trouvé qu'une étoille de la premiere grandeur, qui lui paroissoit à la vûë simple de deux minutes de diamétre, ne lui avoit paru à la lunette que de cinq secondes de diamétre. M. Auzout a reconnû, que l'étoille de deux minutes de diamétre à la vûë simple, ne lui avoit paru que de deux secondes avec sa lunette, qui étoit meilleure que celle de Galilée. Personne ne s'avise de contester ces experiences, parce que nos yeux,

le mérite. Peu d'auteurs modernes ont écrit de la Theologie avec plus de néteté, & d'érudition qu'il a fait. Ses livres ont plus de cours en Italie qu'en France, où ils ne paroissent presque point par la négligence de nos libraires.

§ Il n'y a que du Latin dans les lettres de Bongars, *præterea nihil.* Cet écrivain célébre ne nous aprend presque rien des affaires de son tems. Une si grande sécheresse dans un Politique, & un Protestant entêté, me feroit croire qu'on auroit suprimé ses autres lettres, ou mutilé celles-ci. Les lettres de Bubesque à l'Empereur Rudulphe II. sont mieux remplies, & beaucoup plus utiles. C'est un portrait au naturel des affaires de France, sous le régne de Henry III. Il raconte les choses avec une naïveté si grande, qu'elles semblent se passer à nos yeux. On ne trouve point ailleurs tant de faits historiques en si peu de discours. Les grands mouvemens, comme la conspiration d'Anvers, & les petites intrigues de la Cour, y sont également bien marquées. Les attitudes (pour ainsi dire) dans lesquelles il met Henry III. la Reine Mere, le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, la Reine Marguerite, le Duc de Guise, le Duc d'Espernon, & les autres Courtisans, ou favoris de ce tems.

tems-là, nous les montrent du côté, qui nous en découvre à coup sûr le fort, & le foible, le bon, & le mauvais. En un mot les lettres du Bubesque sont un modéle de bien écrire, pour les Ambassadeurs, qui rendent compte à leurs Maîtres de ce qui se passe dans les Cours où ils resident.

Il y a un endroit dans sa trente-neuviéme lettre, où il ne s'acorde pas avec Brantôme dans ses mémoires: car il dit que M. d'Espernon étant allé trouver le Roy de Navarre, ce Prince le reçût de fort bonne grace, & avec honneur; mais que la Reine sa femme ne voulut point le voir: *Ducem Espernonium venientem ad se Rex Navarra perquam comiter, & honorificè complexus est; quare non lætitiæ fuit isti Regi. Uxor tamen Navarra eum ad se admittere noluit.* Brantôme au contraire, dit, que la Reine de Navarre, pour complaire à son mari, vit M. d'Espernon, & lui fit bon accuëil, chacun admirant la dissimulation de cette Princesse, qui haïssoit M. d'Espernon plus qu'homme du monde. Aussi dit-elle au Roy son mari, quand il la pria de faire bon accuëil à ce Seigneur: *Monsieur, je m'habillerai pour cela d'un habillement, dont je ne m'habillerai jamais! qui est dissimulation, & hypocrisie.*

 § *Disti-*

§ *Disticha Catonis.* On a autrefois plus consideré ce petit livre, qu'on ne fait pas aujourd'hui. Mathurin Cordier, célébre Grammairien du dernier siécle, en fit une version françoise, jointe au latin, qu'il adressa à Robert Estienne, afin de l'imprimer pour l'instruction de la jeunesse. Le fameux M. Loisel Avocat au Parlement de Paris, faisoit tant de cas de ces Distiques, qu'il en fit faire une nouvelle édition en faveur de ses enfans, sur sa révision. Il les tourna en vers françois, avec quelques autres sentences morales, qu'il avoit recueïllies des Anciens.

Je ne sai sur quel fondement de certains Critiques prétendent que les Distiques de Caton ne sont point de cet ancien Romain, mais de quelque demi Chrétien qui s'est couvert de son nom. Je serois plûtôt de l'avis de ceux, qui pensent, que ce petit ouvrage est veritablement de Caton; mais qu'il a été corrompu par l'ignorance des Copistes, comme beaucoup d'autres livres de l'antiquité.

Ce fut sur les Distiques de Caton, que M. de Pibrac se forma pour composer ses admirables Quatrins, qui ont été si long-temps entre les mains, & dans la mémoire des enfans; & qui en sont aujourd'hui échapez, par le mépris que l'on fait

des

des bonnes choſes, quand elles commencent à vieillir dans la maniére, & dans les expreſſions. On a traduit ces Quatrins en Latin plus d'une fois; mais cela n'a point ſervi à les remettre en vogue.

§ Quinte-Curce eſt un Hiſtorien agréable, & poli; mais qui donne trop dans l'héroïſme affecté. Son exemple a gâté deux Hiſtoriens modernes, Strada, & d'Avila. Celui-ci met tout en œnvre pour donner le deſſus en toutes choſes à ſon héroïne Catherine de Medicis; & Strada ne fait pas moins d'effort pour élever juſqu'aux nuës ſon héros Alexandre Farneſe. Des choſes ſi outrées en fait d'Hiſtoire, diminuent, ou retardent du moins la créance, qu'on y doit prendre: *Tarda ſolet magnis rebus ineſſe fides.* Un fort honnête homme, qui penſoit à écrire l'Hiſtoire du temps, diſoit: Je ne veux point d'héros affecté; la ſeule vérité ſera mon héroïne. *Pulcré mehercle dictum, & ſapienter.* Mais; *O Jupiter, ubinam eſt veritas?* Tous les Hiſtoriens nous la promettent; & pas un ne nous la fait voir ſans être déguiſée.

§ Ce qu'il y a de mieux écrit dans Ciceron, & ce qu'on doit lire davantage, ce ſont ſes livres philoſophiques, & ſes livres didactiques. Il y a d'ordinaire plus de pompe, & d'éloquence de Barreau, que de

avoit encore quelque chose de particulier ; mais le principal étoit ce que je viens de marquer.

Willis savant Anatomiste, raporte la cause de la folie d'un insensé de naissance, dont il avoit dissequé le cadavre, à la petite quantité de la substance moëlleuse de son cerveau, & à ce que le lacis du nerf intercôtal, qui (selon lui) ne se trouve que dans l'homme seul, & sert à la communication du cerveau avec le cœur, étoit extraordinairement délié, & n'avoit pas tous les organes necessaires pour faire ses fonctions.

Mais de n'avoir pas de suture au crâne, ce n'est pas un indice de folie : cela neanmoins peut causer des étourdissemens, & des maux de tête ; parce que faute de suture, la transpiration, si necessaire pour la santé, ne se fait que tres-difficilement. Il est remarqué dans la Vie du Cardinal Ximenés, par M. Fléchier, que ce grand homme, qui étoit une des plus fortes têtes de son tems, n'avoit point de suture au crâne.

§ C'étoit anciennement la coûtume des Evêques de prêcher leur peuple. Il se trouve encore aujourd'hui des marques de cette antiquité dans quelques Eglises de France. Il est ordonné dans celle de

Roüen,

Roüen, que l'Evêque prêchera de certains jours de l'année; par exemple le premier Dimanche de Carême, &c. Un Chanoine de cette Cathedrale m'a raconté, qu'un de ses derniers Evêques aïant requis le Chapitre d'effacer ce statut, comme n'étant plus d'usage, le Chapitre avoit rejetté sa requisition; & dit, que si cela ne se faisoit plus, qu'au moins cela se devoit faire, & qu'il étoit bon, que les Evêques en fussent avertis.

Cette coûtume s'est aussi pratiquée, & se pratique encore dans les Abaïes bien réglées, où les Abez prêchent leur Moines en de certains jours. Il y avoit anciennement un statut dans l'Ordre de Citeaux, qui ordonnoit aux Abez de prêcher tous les Dimanches de l'année, excepté celui de la Trinité, *propter difficultatem materiæ.*

§ Brantôme dit, qu'on apeloit le frere de M. de la Palice (dans les vieux Romans) le petit Lion rempli d'un grand cœur; encore que les Anatomistes, & les Medecins disent, que le petit cœur est meilleur en un homme, que le grand. Aussi le Lion l'a tres-petit, & non si grand que les autres animaux.

C'est tout le contraire; car un savant Anatomiste nous a fait voir (ce qui a été de-

depuis rendu public) que le Lion, qui passe pour le plus courageux des animaux, a le cœur beaucoup plus grand à proportion qu'aucun animal.

Quant aux hommes de grand courage, on n'a point remarqué aprés plusieurs experiences, qu'ils aïent le cœur plus petit, que la plusspart des autres hommes. Un Chirurgien de l'armée, qui étoit present à l'ouverture du corps de M. de Turenne, m'a assuré, qu'il n'avoit remarqué aucune difference au cœur de ce Heros; mais qu'il avoit observé qu'il n'avoit qu'un rein, & atribuoit à ce défaut, la chaleur, qui lui paroissoit quelquefois sur le visage. Il est pourtant vrai, selon les Medecins, & je l'ai reconnû moi-même dans la dissection du cadavre d'un jeune garçon extraordinairement lâche, & timide, que les gens de ce temperament ont le cœur prodigieusement gros. Riolan raporte, qu'il avoit trouvé de ces cœurs, qui pesoient jusqu'à deux ou trois livres; entr'autres celui de la Reine Marie de Medicis, qui étoit environ de ce poids: Peut-être que les chagrins, & les afflictions de cette malheureuse Princesse, n'avoient pas peu contribué à lui grossir le cœur; au moins est-ce le proverbe, qui n'est pas fondé sur rien, que *les gens outragez ont le cœur gros.*

§ Je

§ Je ne ſaurois croire ce qu'on fait dire à M. Ménage dans le ſecond *Menagiana*, que M. le Cardinal du Perron étoit un bel eſprit ; mais qu'il n'étoit pas ſavant. Ce Prélat étoit tres-ſavant : Il ſavoit les langues, les belles lettres, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, l'Hiſtoire profane, & la Theologie, principalement la Theologie des anciens Peres Grecs, & Latins ; qu'il avoit tous lûs avec beaucoup d'aplication, & de ſoin, comme ſes livres de Controverſe en font foi, entr'autres ceux du Sacrement de l'Euchariſtie, qu'on regarde encore aujourd'hui comme les plus doctes, que nous aïons en ce genre. Feu M. Peliſſon diſoit : je conſeille toûjours la lecture du Cardinal du Perron à ceux qui veulent ſavoir au vrai ce que c'eſt que nos Controverſes.

Quand M. du Perron paſſa par Veniſe, la République lui députa deux ſavans hommes, Fra Paolo, & Luigi Lollino pour l'entretenir : mais tous deux admirérent également, & ſa ſcience, & ſon eſprit. Il eſt vrai, qu'en parlant de ſes diſputes avec les Proteſtans, il dit à ces Meſſieurs, qu'aïant remarqué, que les Huguenots de France étoient ignorans, & coleres, il avoit l'adreſſe de les échaufer ; afin que ſe broüillant eux-mêmes, il en

vint

vint plus facilement à bout. Mais l'Auteur de la Vie de Fra-Paolo, qui raporte cette circonstance, observe, que c'étoit par modestie, que M. du Perron parloit de la sorte : *Per termine di modestia disse ch'oltre l'havere trovati gli Ugonotti senza eruditione, massimè ne Padri Vecchi, Concilii, & Historici, gl'haveva anco trovati colerici, & impatienti. Onde oltre la dottrina, una delle prime cose ove egli nelle dispute con loro mirasse, era con argutezza, & moti metterglt in colera, & che ciò fatto haveva la vittoria certa.* C'est peut-être de-là, que M. Menage, qui lisoit plus les livres Italiens, que les livres de M. du Perron, a conjecturé mal à propos, que ce Cardinal avoit plus d'esprit, que d'érudition : car pour ce qu'en dit M. Patin dans ses lettres, ce sont des contes, qu'il tenoit des Huguenots. Le Cardinal Bentivoglio, dans une lettre du vingt-deuxiéme Septembre 1618. qu'il écrivoit de Paris à Rome, rendit ce témoignage glorieux à la memoire de M. du Perron, qui venoit de mourir : nous venons de faire une grande perte en la mort du Cardinal du Perron ; c'étoit l'Augustin de la France, & un des plus grands ornemens de nôtre siécle. Il n'ignoroit rien ; & quand il parloit d'une science, il en parloit si bien, qu'on

qu'on auroit crû, qu'il n'auroit jamais étudié que celle-là. *Gran perdita habbia fatta qui hora con la morte del Signor Cardinal di Perrona. Era l'Agostino di Francia: era uno de maggiori ornamenti del nostro secolo; sapeva tutte le cose, e chi l'udiva in una scienzia haverebbe stimato, che non havesse fatto mai altro studio, che en quella sola.*

La Congrégation de saint Maur, est la Societé Religieuse, qui rend aujourd'hui plus de service à l'Eglise, pour l'édition des Ouvrages des anciens Peres grecs, & latins.

Le P. Dom Hugues Ménard est le premier, qui a commencé à faire revivre les bonnes études dans cette Congrégation. Il avoit été Religieux de saint Denis avant la réforme. Sa famille étoit de Paris, & son origine de Blois. On a de lui des Scolies sur le Sacramentaire de Saint Gregoire le Grand; une Dissertation latine, *de Unico Dionysio*; des Remarques sur l'Epitre attribuée à saint Barnabé: la Concorde des Régles par saint Benoist d'Aniane, avec d'excellentes notes; & un Martyrologe Benedictin, acompagné d'observations, en 2. vol. in fol.

Dom Luc d'Achery d'Amiens, suivant les traces de Dom Ménard, a donné

de fort bonnes notes sur Lanfrac, avec une nouvelle édition de cet Auteur de l'onziéme siécle. Il a mis au jour le *Grimalaicus*, & d'autres Ouvrages ascetiques, sans parler de la part, qu'il a euë aux premiers volumes des Actes des Saints, de l'Ordre de saint Benoist : Mais celui qui lui a aquis plus de réputation, c'a été son Recueïl de divers Traitez, faits la pluspart depuis la décadence de l'Empire Romain dans l'Occident, qu'il a publié en 13. volumes in quarto, sous le titre de *Spicilegium*, avec des préfaces, & des notes savantes, qui en relevent le merite, & le prix. On prétend que les *Antiquæ Lectiones* d'Henry *Canisius*, continuées par *Steuvartius*, ont donné lieu à ces compilations du P. d'Achery. Quoiqu'il en soit, on peut assurer, que ce docte Religieux a été le plus heureux de tous ceux, qui ont entrepris en ce siécle-là de récueillir ces sortes de débris de l'antiquité Ecclesiastique.

Dom Claude Chantelou, qui avoit été Religieux de Fontevrault avant que d'entrer dans la Congrégation de saint Maur, a eu part au *Spicilegium*, & aux quatre premiers Tomes de la Bibliotéque Ascetique du P. d'Achery. On a encore de lui les Sermons de saint Bernard avec des notes,

tes, & la Vie de ſaint Malachie. Ses autres Ouvrages n'ont point vû le jour.

Dom Gabriel Gerberon a donné au public une nouvelle édition de ſaint Anſelme; & a mis au jour, ſous le nom emprunté de *Rigberius*, le Memoire contre Julien; la Traduction du Sermon de Theodore de Mopſueſte, avec ſon Prologue: les deux lettres contre Neſtorius, & le Traité d'un Hiſtorien. S'il n'a pas inſeré dans ce recueïl le premier Mémoire Hiſtorique; c'eſt parce qu'il ſe trouvoit déja dans le ſecond Tome des Conciles du Jeſuite Labbe. Son édition de *Marius Mercator*, eſt un petit in douze imprimé à Bruxelles en 1673. avec des notes courtes; mais judicieuſes, & ſavantes.

En 1671. Dom François Delfau, natif de Montet, au Diocéſe de Clermont en Auvergne, entreprit la réviſion exacte de tous les Ouvrages de ſaint Auguſtin, avec l'aide de Dom Robert Guerard, & de Dom Jean Durand. Ces doctes Religieux furent ſéparez bien-toſt aprés à l'ocaſion du livre, intitulé, *L'Abbé Commendataire*, qu'on leur atribuoit. Dom François Delfau perit malheureuſement dans une tempête au trajet de Landeveneck à Breſt, où il alloit faire le Panegyrique de ſainte Thereſe, le 13 Octobre 1676. âgé de 39 ans.

Dom Jean Durand alla à Rome, où il fut compagnon du Procureur General de sa Congrégation. A son retour il mourut dans la charge de Prieur de saint Nicaise de Reims.

Dom Robert Guerard relegué dans le Dauphiné, s'apliqua à la recherche des anciens Manuscrits dans les Bibliotheques de cette Province. Il en trouva un assez grand nombre dans la Chartreuse des Portes, entr'autres l'œuvre de saint Augustin contre Julien, intitulé *Imperfectum opus*, qu'il copia tout entier. On avoit crû jusqu'alors, qu'il n'y avoit dans l'Europe que deux exemplaires de cet Ouvrage; savoir celui de Clairvaux, & celui du College des Prémontrés de Paris.

La Chartreuse des Portes a la réputation d'avoir de fort bons Manuscrits, dont bien des gens ont profité à petit bruit. Pierre de Celles, & quelques autres anciens Auteurs, sont sortis de cette Bibliotheque: le catalogue en est considerable; & il s'y trouve des livres, qui n'ont pas encore vû le jour, & d'autres qui pouroient servir à perfectioner les nouvelles éditions de quelques Ecrivains ecclesiastiques. On m'a assuré qu'on avoit offert dix mille écus au Prieur de cette Chartreuse pour ses Manuscrits, qui ont été trans-

transferez, à ce que j'ai apris, dans la grande Chartreuse, où ils pouront demeurer long tems sans être connûs.

Aprés la mort des Religieux, qui avoient entrepris la revision des ouvrages de saint Augustin, la Congrégation de saint Maur jetta les yeux sur Dom Thomas Blampain de Noïon en Picardie, pour continuer cette entreprise, qu'il a portée à sa perfection, secouru de Dom Pierre Coutant de Compienne, sur les memoires de Dom François Delfau, & de Dom Robert Guerard. Il ne reste plus de cet ouvrage immense, que le dernier volume à mettre au jour. L'impression en est sursise par les intrigues des jaloux. Il est tout prêt; & l'on aura dans ce volume des tables exactes de saint Augustin avec sa vie, composée en latin par Dom Jean de Friche natif de Séez, mort à Paris le 15 Mai de l'année 1693. On nous promet cette vie de saint Augustin en françois.

L'Epître dédicatoire de cette nouvelle édition de saint Augustin, est de Dom Jean Mabillon. Elle fut presentée au Roi traduite en François par M. Bulteau, si connû par ses ouvrages de pieté, & d'histoire ecclesiastique, & encore plus par son humilité, & sa modestie, s'étant réduit volontairement à la simple qualité de Frere

Commiſſaire dans la Congrégation de ſaint Maur, où il a fini ſes jours en une ſainte odeur de Religion, & de pieté. Il étoit d'une bonne famille de Roüen, amie des Sciences, & des Savans.

Le Caſſiodore eſt de feu Dom Jean Garet de Roüen, aſſiſté des avis, & des lumieres de ſes Confreres. Si l'on fait jamais une ſeconde édition de cet excellent Auteur du ſixiéme ſiecle, il faudra y joindre la Vie de Caſſiodore, que le P. de Sainte-Marthe Religieux Benedictin, & Prieur de Bonne-nouvelle, a donnée depuis peu au Public, & illuſtrer tout le corps de l'Ouvrage par de bonnes obſervations. Le même Pere de Sainte-Marthe, vient de nous donner la Vie de ſaint Gregoire Pape en François. C'eſt un fort bel ouvrage. Il nous promet une nouvelle édition des œuvres de ce Pere de l'Egliſe, latine, avec des notes de ſa façon.

Le Pere Dom Jean Mabillon, qu'il ſuffit de nommer pour faire ſon éloge, a revû tous les Ouvrages de ſaint Bernard, & en a augmenté le recuëil, dont il a donné deux belles éditions avec des préfaces, & des notes dignes de lui. La derniere édition eſt la plus acomplie. Je ne parle point de ſes autres Ouvrages, ni de ceux, auſquels il a eu part, comme étant le Génie,

nie, qui gouverne les saintes études des PP. Benedictins : cela est assez connû.

La revision de saint Hilaire de Poitiers a été commencée par Dom Jacques de Friche. L'Ouvrage a été continué aprés sa mort, par Dom Pierre Coutant, aujourd'hui Prieur de Nogent au Diocese de Noïon. Il a été secouru dans ce penible travail par Dom Joseph Rosset, natif de Condece ou Condecie proche de Lion, & Prieur de Breteüil.

Cette édition de saint Hilaire avec les préfaces, & les notes, est une des plus belles, & des plus exactes, qui soit sortie des mains des PP. Benedictins. Les remarques en sont doctes, & judicieuses, ni trop longues, ni trop courtes. La critique en est fine, & on y voit reluire par tout le veritable caractere, & le bon goût de l'antiquité.

Dom Jacques de Friche, assisté de Dom Nicolas le Nourry de Dieppe, a travaillé durant huit années à la nouvelle édition de saint Ambroise.

Le même Dom Jacques de Friche, s'apliquoit à la revision de saint Gregoire de Nazianze, lorsque la mort le surprit âgé seulement de cinquante-deux ans. L'entreprise se continuë par un autre, qui m'est inconnû.

Le ſaint Baſile ſe revoit par Dom de Montfaucon. Il étoit aidé par Dom Jacques Lopin, qui mourut à la fleur de ſon âge le 22. Décembre 1693.

D. Jean Martianay, natif de S. Sever Cap de Gaſcogne, au Dioceſe d'Aire, s'attache depuis quelques années à la reviſion de tous les Ouvrages de ſaint Jerôme. Il a donné depuis peu le premier volume ſous le titre de *Divina Bibliotheca* avec des prolegomenes, & des notes ſavantes. Dom Antoine Pouchet l'aide dans cette prodigieuſe entrepriſe.

Le P. Dom Thierry Ruinart de Reims, éleve de Dom Jean Mabillon, a donné au Public des Actes d'anciens Martirs, avec des notes pleines d'érudition, auſquelles Dom Placide Percheron, decedé le 4. Février 1694. a eu bonne part.

Le P. Dom le Nourry travaille à l'Aparat de la Bibliotheque des Peres. Le premier, & le ſecond volume de ce grand deſſein ſont imprimez.

§ Platon forma ſon éloquence ſur Homere. Ciceron animoit la ſienne par la lecture des Poëtes grecs, & latins. Quelques-uns ont crû, que ſaint Chryſoſtome avoit pris l'air du Poëte Ariſtophanes dans ſes actions publiques. Il eſt conſtant, que ſaint Fulgence avoit beau-

coup

coup lû Homere ; & que saint Jerôme tenoit des Poëtes latins, qui lui étoient familiers, l'élevation de son stile.

Entre les modernes, Barclée auteur de l'*Argenis*, & de l'*Euphormion* ; & *Petrus Firmianus* auteur du *Genius sæculi*, & d'autres ouvrages, se sentent bien de la lecture des Poëtes.

On sait, que des Orateurs fameux de la Chaire, & du Bareau, ces années dernieres, lisoient les plus beaux endroits des Poëtes, pour faire germer en eux les semences d'éloquence, que la nature y avoit jettées.

J'ai autrefois écouté un Prédicateur de réputation, qui copioit hardiment Séneque le Tragique dans les passions violentes, qu'il affectoit d'exprimer ; & un autre moins vif, mais plus tendre, qui ajustoit à ses sujets des morceaux entiers d'Ovide.

Feu M. l'Anglois, celebre Avocat du Parlement de Paris, avoit toûjours son Homere au cœur, & à la bouche ; & un jour il fit un Plaidoïer tout entier, suivant le génie de ce Poëte dans son Odissée. L'Avocat Gautier ne respiroit que Juvenal ; & M. Pucelle avoit bien des tours d'expression, & de pensée, qui se sentoient d'Horace.

Les Poëtes eux-mêmes s'animent, & s'échauffent par la lecture des autres Poëtes. Messieurs de Malherbe, Corneille, &c. se disposoient au travail par la lecture des Poëtes, qui étoient à leur goût.

§ Le Medecin de la Vigne, dont l'Abé de Maroles parle avantageusement dans ses Memoires, étoit de Vernon en Normandie. Chassé de cette petite Ville par les tailles, & les subsides, il se réfugia à Paris. Il y enseigna la Rethorique au Cardinal le Moine; & reprit peu aprés l'exercice de la Medecine. Il y aquit du bien, & de la réputation, par la connoissance singuliere, qu'il avoit des fievres, & de leurs remedes. On esperoit, qu'il en écriroit quelque chose; mais il n'a laissé qu'un fort petit Traité de la Diette, qui n'a pas vû le jour.

Il étoit Pere de l'illustre Mademoiselle de la Vigne, l'une des plus savantes, & des plus spirituelles filles de nôtre temps. Dés son enfance elle faisoit si aisément des Vers, qu'il sembloit, qu'elle eût été allaitée par les Muses. M. Pelisson a fait imprimer la belle Ode, qu'elle avoit composée avec beaucoup d'art, & de genie à la gloire du Roy. On a encore des Stances de sa façon pour Monseigneur le Dauphin, & d'autres Ouvrages, qui se gardent dans

les

les cabinets de curieux. Tous ceux, qui l'ont connuë, lui ont donné des loüanges. M. Menage l'a preferée aux anciens, & aux modernes: *Madamigella della Vigna, la cui lira, emula delle trombe, da scorno à gli antichi, è invidia à noi.* Son Pere disoit plaisamment, pour marquer la difference, qu'il y avoit entr'elle, & son frere, homme d'un esprit fort borné: *Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils; & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.*

Les études de Mademoiselle de la Vigne lui causerent la pierre, qui, servant de contrepoids aux attraits, qu'elle auroit pû avoir pour le monde, l'enleva au Ciel encore assez jeune: *Munimenta saxorum sublimitas ejus.* C'est l'Epitaphe, que je lui consacre.

§ La nouvelle édition des Ouvrages de saint Leon Pape, que le Pere Quesnel de l'Oratoire a donnée au public, avec des Dissertations, est une des plus belles, & des plus acomplies éditions, que nous aïons euës des PP. de l'Eglise en ces derniers temps. Cependant le saint Leon du Pere Quesnel a été mis à Rome dans l'indice des livres défendus, à cause de quelques observations, qui ont blessé la delicatesse de cette Cour. Quand le P. Quesnel

nel aprit cette nouvelle, il en écrivit au Cardinal François Barberin, qui l'honoroit de ſon amitié, & s'en plaignit comme d'une injuſtice, qu'on lui faiſoit. Cette éminence lui répondit en deux mots pour l'apaiſer: *Ne vous fâchez pas, mon Pere, la cenſure de Rome ne gâte pas vôtre livre.*

§ Un des plus beaux morceaux des memoires de Comines, c'eſt ſans doute le dernier chapitre du cinquiéme livre, dans lequel cet Hiſtorien, par une aſſez longue diſgreſſion, traite du pouvoir des Rois, & dit des choſes bien fortes pour leur *endoctrinement.* On avoit raïé quelques lignes de ce chapitre dans les premieres éditions, qui ſe trouvent reſtituées dans l'édition de Godefroy au Louvre 1649.

Ce fut ſelon ces idées de Comines, que M. de Pibrac dans le dernier ſiecle, eut la hardieſſe de dire:

Je hay ces mots de puiſſance abſoluë,
De plein pouvoir, de propre mouvement:
Aux ſaints decrets ils ont premierement,
Puis à nos loix, la puiſſance toluë.

Ce Quatrin, qui eſt le XCIII. de ceux que ce grand homme a publiez, empêcha, qu'il ne fut Chancelier de France, comme il le meritoit.

§ M.

§ M. l'Abé de la Chambre avoit étudié pour être Medecin; mais frapé de surdité dés sa jeunesse, il se tourna du côte de l'Eglise. On lui conseilla de voïager pour dissiper son mal. Il alla en Italie; & ce fut là qu'il se lia d'amitié avec le Cavalier Bernin, dont il a fait l'éloge. C'étoit son dessein de donner au public la vie de cet illustre Sculpteur, & Architecte; mais comme la reputation, que le Bernin avoit aquise en France, où l'on change aisement de goût, tomba tout d'un coup; & que c'auroit été se perdre, que de la vouloir soûtenir contre ses envieux, M. l'Abé de la Chambre abandonna ce dessein, & n'en parla plus. D'ailleurs cet Abé étoit paresseux, & n'entreprenoit pas aisement de grands ouvrages. Il avoit promis une nouvelle édition de toutes les œuvres de M. de la Chambre son pere en deux volumes in folio; & j'étois chargé d'en faire la préface: mais ce fut une promesse d'auteur, qui tient quelque chose de la legereté des promesses des amans. Il écrivoit peu; & avec peine: nous n'avons de lui que quelques sermons, & deux ou trois discours prononcez à l'Academie Françoise, dont il étoit l'un des membres. Il disoit qu'il étoit comme Socrate, qui ne produisant rien de lui-même, aidoit aux autres à pro-

produire, & à enfanter. En effet, je n'ai point vû d'homme presser davantage les bons esprits à travailler pour l'utilité publique, & pour la belle gloire. C'a été par ses pressantes exhortations, que des personnes habiles, mais timides, ont mis au jour de fort bons Ouvrages; entr'autres celui de l'Athenes ancienne, & moderne, qu'ils auroient éternellement laissez dans la poussiere, & dans l'oubli.

Il avoit cela de commun avec le fameux Costar, qu'aimant la Poësie, il n'étoit point du tout Poëte, & n'avoit jamais fait qu'un seul vers: ce qui donna sujet à feu M. Boileau de l'Academie, à qui il recitoit ce vers, de s'écrier en l'admirant: *Ah! Monsieur, que la rime en est belle.*

Sa grande inclination étoit pour les livres Italiens, & Espagnols. Les bons mots lui plaisoient aussi: il les écoutoit volontiers, & en disoit quelquefois d'assez agreables. Parlant du Pere Rapin, qui faisoit tour à tour des livres d'érudition, & des livres de pieté, il disoit, que ce Jesuite servoit Dieu, & le monde par semestre. Il apeloit le Pere Bouhours, l'Empeseur des Muses, à cause qu'il paroît plus d'art, & de contrainte dans ce qu'il écrit, que de facilité, & de naturel. Et sur ce que le Pere Hardoüin préten-

tendoit, que le Joſephe, tel que nous l'avons aujourd'hui, eſt un ouvrage de quelques Moines du treiziéme ſiecle: Nous le croirons (me diſoit-il) quand il nous aura prouvé, que les Jeſuites ſont les auteurs des lettres Provinciales. Il diſoit des lettres du Cardinal Mazarin, qu'elles faiſoient bien de l'honneur à ce Miniſtre; & qu'à moins de les lire, on ne croiroit pas, qu'il eût été ſi honnête homme. Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup; & diſoit que les ratures des Auteurs ſont des mouches, qui ſiéent bien aux Muſes. Un jour parlant de la naïveté des Picards, il nous contoit, que ſon predeceſſeur dans la Cure de Saint Barthelemy, Pierre Roulé, Picard de nation, & Docteur de Sorbonne, avoit fait peindre ſur ſa cheminée, la Madelaine, & les autres femmes, auprés du tombeau de nôtre Seigneur, avec ces mots de l'Evangile: *Viderunt revolutum lapidem:* elles ont vû Pierre Roulé.

§ Le ſtile lapidaire, qui étoit tombé avec les vieux monumens, a été relevé au commencement de ce ſiecle par le Comte *Emmanuel Theſauro*. On l'emploïe aujourd'hui à toutes ſortes d'uſages; & même à la tête des livres, en forme d'epîtres dédicatoires: ce qui n'a point d'exemple chez les Anciens. Ce

Ce ſtile, qui tient le milieu entre les vers, & la proſe, demande un genie particulier pour être bien mis en œuvre. Le jugement y court grand riſque parmi les pointes. Il ne faut pas donner dans le trop grand brillant; & il faut éviter le froid, qui en eſt la maladie mortelle. De l'affectation, ſauve qui peut. Je ne trouve rien dans les anciens Auteurs qui puiſſe ſervir de régle dans ce genre d'écrire, que ce mot de Ciceron dans le ſecond livre de l'Orateur. *Omnium Sententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus eſt utendum. Accedat oportet, oratio varia, vehemens, plena animi, plena ſpiritus, plena veritatis.*

M. du Tot Ferrare Conſeiller du Parlement de Normandie, écrivoit aſſez bien en ce genre. Je l'avois prié de m'envoïer le recuëil de ſes pieces, dont il me faiſoit part dans ſes belles humeurs; mais il me répondit, que ces ſortes d'ouvrages étoient comme les petits patez, qui ne ſont bons, que tandis qu'ils ſont tout chauds.

§ L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Imprimerie, & de la Librairie, paroît n'être pas aſſez informé de pluſieurs choſes dont il entreprend de parler.

Il ſe trompe quand il dit, que Jacques de Sanlecque étoit de Chaulu en Bour-

bon-

bonnois. Jacques de Sanlecque étoit de Chanlu dans le Boulonnois ; & fils du Sieur de Sanlecque, Seigneur de la Terre du même nom, dans la même Province, proche de Montreüil sur mer.

Durant la ligue Jacques de Sanlecque cadet de plusieurs freres, âgé d'environ quatorze ans, vint à Paris, & porta les armes, qu'il quitta sur la fin de la guerre. Par hazard, aïant vû travailler à des caracteres d'Imprimerie, il s'y apliqua, & devint tres-habile dans cet art. C'est à lui, qu'on est redevable des excellens caracteres, dont le fameux Antoine Vitré s'est servi pour mettre au jour la Poliglotte de Guy Michel le Jay Doïen de Vezelay. C'est encore lui, qui a fondu les premiers caracteres de Musique, que nous aïons eus en France, avec les Régles, à la solicitation d'un Maître de la Musique du Roy, pour qui il avoit beaucoup de consideration.

Il se maria à Paris, & eut trois garçons Henry, François, & Jacques. Henry passa en Angleterre, & fut Valet de Chambre de Charles I. Il épousa la Damoiselle Hocquieper, dont le Pere fut depuis Capitaine des Gardes de Milor Cromwel. Durant les troubles d'Angleterre, Henry de Sanlecque repassa en France avec

sa femme. Aïant changé de Religion, il fit tout son possible pour pervertir sa famille. Il gagna Jacques son cadet, qui étudioit en Theologie; & ce jeune Theologien pervertit son Pere.

François, qui étoit demeuré ferme dans la Religion Catholique, porta les armes en Italie pour le Duc de Mantoüe, & se trouva au siege de Cazal. La paix faite, il revint en France, où touché d'aprendre, que sa mere s'étoit faite Calviniste, à la persuasion d'un Ministre, qui assistoit Henry de Sanlecque à la mort, il s'apliqua aux controverses, convertit son frere Jacques, & travailla avec lui, mais inutilement, à faire revenir leur pere au sein de l'Eglise Romaine.

Ce Jacques de Sanlecque étoit tres-versé en toute sorte de litterature. Il savoit la Theologie, la Medecine, la Jurisprudence, l'Astronomie, l'Astrologie judiciaire, la Musique, & toutes les autres parties des Mathematiques. Il possedoit les langues Orientales, l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe; comme aussi le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien, & l'Espagnol. Son cabinet étoit garni de toutes sortes d'instrumens de Musique, dont il joüoit facilement. Il tenoit de son pere le secret de la fonte des caracteres d'Im-

d'Imprimerie, & a bien encheri par dessus. Les plus beaux caracteres, que nous aions eus en France jusqu'à cette heure, sont de sa façon ; & ceux de Musique lui doivent la perfection, à laquelle ils sont parvenus. Consumé de travail, & de maladies frequentes, il mourut âgé de quarante-six ans, au mois de Novembre 1659.

Il avoit un fils, qui meriteroit bien d'être mis au nombre des enfans illustres. A l'âge de sept ans, il savoit le Latin, le Grec, assez d'Hebreu, & un peu de Philosophie. La mort arrêta le cours de ses études, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ou dix ans. Le Pere de Sanlecque Chanoine Regulier, & Poëte satirique, est le frere de cet admirable enfant.

§ Le *Vittorio Siri*, dont nous avons plusieurs volumes d'Histoire, sous le titre, d'*Il Mercurio, overo Historia di correnti Tempi*, étoit un Moine Italien, qui vendoit sa plume au plus offrant : ce qui a fait dire de lui, aux gens même de sa nation, que son Histoire est *non da Istorico, ma da salario*. Le Cardinal Mazarin ne l'aimoit pas ; & s'il lui faisoit du bien, ce n'étoit que pour se racheter de ses mains, qui pinçoient en écrivant. On ne sait quelle mouche le piqua, ou par quel instinct il

s'avisa dans le troisiéme tome de son Mercure, où il recherche l'origine des differens, excitez entre Urbain VIII. & le Duc de Parme, de prendre le parti du Duc contre le Pape. Peut-être que quelques Florins passerent par-là, & firent plier l'Historien, dont les entrailles crioient famine. Quoiqu'il en soit, c'est là presque le seul endroit remarquable de son Histoire; & il est surprenant, *che avendo parlato tantò liberamente del Papa, & de Barbarini, se le passi senza castigo.* Un bel esprit à dit de lui, qu'il étoit *tutto senza arte, senza stile, senza politica, senza concetti, ò vivacita, senza eruditione, senza termine di creanza, & senza alcuna verita.* Ce sont-là de belles qualitez pour un Historien: & aprés cela, fiez vous au *Vittorio Siri.*

§ Depuis Sixte V. nous n'avons point eu de Pape, qui ait dit tant de bons mots qu'Alexandre VIII. On en a recueïlli plusieurs, qui se trouvent imprimez en France, & en Italie. Il avoit acoûtumé de dire à ses Neveux, pour les faire souvenir de profiter de la fortune presente: *Faites cuire vôtre pain, pendant que le four est debout.* Quand il fit M. Janson de Fourbin Cardinal de l'Eglise Romaine, l'Ambassadeur d'Espagne, qui en avoit de

la

la jalousie, le pria de faire la même grace à quelqu'un de sa nation, Sa Sainteté ne devant pas oublier une Cour pendant qu'elle en favorisoit une autre. Le Pape lui répondit, qu'en honorant M. de Fourbin, il n'avoit point eu égard aux Cours; que cela lui étoit dû dés le precedent Pontificat; que d'ailleurs il le meritoit par ses services; & qu'enfin c'étoit son ami, & un tres-honnête homme, qu'il vouloit gratifier. Et quoi saint Pere (repartit l'Ambassadeur) n'y a-t'il point en Espagne quelqu'homme de merite, qui soit vôtre ami, & à qui vous vouliez bien faire le même honneur ? Le Pape se tenant ferme sur ce pas glissant, lui nomma un Espagnol de grande réputation. Mais S. Pere (repartit l'Ambassadeur) il y a vingt ans, que cet homme est mort. J'en suis fâché (repliqua le Pape) Il méritoit le Chapeau: c'étoit mon ami, & je le lui aurois donné.

Un Religieux Servite, qui avoit été dans la familiarité de ce souverain Pontife, lorsqu'il étoit Cardinal, pensant profiter de cet avantage, vint se jetter à ses pieds, & lui demander un Evêché, qui vaquoit depuis peu. Sa Sainteté, qui n'estimoit pas assez ce Moine pour lui donner une Mître, lui répondit en soûriant, *Vostra Pa-*

ternita ſerai Servita. Ce bon homme ne ſongeant pas à ce que vouloit dire le Pape, qu'il ſeroit toûjours *ſervite*, & non pas *ſervi*, comme il ſe l'imaginoit, alla publier par tout ſa bonne fortune, & les égards, que ſa Sainteté avoit pour ſes anciens amis : mais quelques jours aprés, il fut bien étonné d'aprendre, que le Pape, s'étant joüé de lui, avoit donné l'Evêché à un autre; & commença à reconnoître,

Qu'il faut ſe contenter de ſa condition;
Qu'aux Conſeils de la Mer, & de l'ambition,
Nous devons fermer les oreilles.

§ L'heritiere de la maiſon de Rohan aïant épouſé le Comte de Chabot (Chabot eſt le nom d'un poiſſon) M. Pucelle Avocat celebre, plaidant pour les parens de cette Princeſſe, qui vouloient faire caſſer ſon mariage, parce que cette alliance étoit trop au deſſous d'une ſi grande Dame, lui apliqua fort heureuſement ce vers d'Horace:

Deſinit in Piſcem, mulier formoſa supernè.

ce qui lui attira l'aplaudiſſement de tout le Barreau.

§ Le Profeſſeur Montmor n'étoit pas un

un homme aussi méprisable, que la plus-part le croïent. C'étoit un fort bel esprit, qui avoit de grands talens. Les langues gréques, & latines lui étoient comme naturelles. Il avoit lû tous les bons Auteurs de l'antiquité; & aidé d'une prodigieuse memoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisoit des aplications tres-heureuses de ce qu'il avoit remarqué de plus beau. Il est vrai, que c'étoit presque toûjours avec malignité: ce qui excita contre lui la fureur de ceux, qui étoient les objets de ses plaisanteries. Avec ce génie il s'introduisoit facilement chez les personnes de qualité, qui aimoient les joïes du Parnasse. L'avarice le gâtoit, car il avoit du bien dont il n'usoit pas; & il recherchoit trop la bonne chere. Il disoit à ses amis: Messieurs fournissez les viandes, & le vin, & moi je fournirai le sel. Aussi le répandoit-il à plaines mains aux bonnes tables, où il se trouvoit. Son humeur satirique n'avoit point de bornes; & il étoit Lucien par tout. Il en vouloit sur tout aux méchans Poëtes. *Je reconnais* (disoit-il) *deux sortes de Poëtes; les uns, qui viennent de generation, & de generation divine; c'est à dire des Poëtes engendrez d'Apollon, & des Muses avec un génie heureux, & facile; & d'autres, qui viennent de corru-*

 ption,

ption, comme des insectes, qui empoisonnent le monde de leur mauvaise humeur. Un jour, à la table de M. de Mêmes, un Poëte de ce caractere faisoit sonner bien haut des vers d'un assez méchant goût, qu'il avoit composez à la loüange du Lapin, sous le titre de *Cuniculi encomium*; Montmor fatigué de son discours, lui dit brusquement: *Ce Lapin-là n'est pas de garenne; servez-en d'un autre.* Un autre Poëte, qui faisoit les vers à la douzaine, & qu'on apeloit le Pegaze, à cause de la vitesse, qu'il affectoit dans ses compositions, fit une satire contre Montmor, qu'il dédia à Messieurs Pithou. La piece étant tombée entre les mains de Montmor, il la renvoïa à ces Messieurs avec ce Distique de Virgile: *Equo nolite credere Teucri:* Replique d'autant plus juste, que Messieurs Pithou étoient originaires de Troye.

Jamais on n'a tant écrit de satires en prose, & en vers contre personne, que contre Montmor. Chacun s'y épuisoit: Il en reste encore aujourd'hui des recueils entiers. Ce qu'il y a de meilleur est de M. Ménage. Les amis de Montmor lui avoient conseillé de faire imprimer ses bons mots contre ces écrivains importuns: Mais l'amour du repos lui lioit les mains;

&

& il se contenta de rire de ces bagatelles, & de les méprifer. Quelqu'un lui disant, que M. Ménage l'avoit métamorphosé en Perroquet; bon (répondit-il) je ne manquerai ni de vin pour me rêjoüir, ni de bec pour me défendre ; & parce qu'on loüoit beaucoup cette métamorphose, il ajoûtoit : ce n'est pas merveille, qu'un grand parleur, comme Ménage, ait fait un bon Perroquet.

Montmor porta plus impatiemment le refus, que Messieurs Dupuy lui firent de l'entrée de leur cabinet, qui étoit le réduit des plus honnêtes gens de Paris. Ces Messieurs, graves comme des Catons, prenoient les sciences du côté de leur plus grand serieux, & ne soufroient pas aisement ceux, qui n'ont, pour ainsi dire, que le Polichinel de la litterature. Ils n'entendoient point raillerie, & il auroit mieux valu faire un solècisme au nés de l'Université, que de se relâcher à turlupiner en leur presence.

§ Dans la premiere édition de la traduction du Concile de Trente de latin en françois par Gentien Hervet, imprimée à Reims en 1564. & dans la seconde édition de Paris de 1584. il est remarqué, que trois Cardinaux s'oposerent à la confirmation de ce Concile. Cette circonstance, ne

se trouvant point dans la premiere édition latine du Concile de Trente, qui est aujourd'hui tres-rare, fait, qu'on recherche beaucoup la version françoise d'Hervet. *Il a plû à tous les Peres* (ce sont les propres paroles du Cardinal Moron dans la conclusion du Concile) *qu'on mette fin à ce Concile, & qu'on demande la confirmation à nôtre Saint Pere, excepté trois seulement, qui ont dit, qu'ils ne demandoient pas cette confirmation.*

M. Sponde dit, qu'on n'a point seu, qui étoient ces trois Cardinaux; & il est étonnant, comment ce point d'histoire est échapé à Fra Paolo, vû qu'il a remarqué que le Pape s'étant fait lire ce Decret, prit les voix des Cardinaux, qui allerent tous à la confirmation, excepté S. Clement, & Alexandrin, qui dirent, qu'il faloit excepter quelques chapitres qui donnoient trop d'autorité aux Evêques.

§ Le Cardinal de Berulle étoit un grand admirateur du stile de Balzac. Il en fut regardé de travers par les envieux de ce celebre Ecrivain. *Je souhaiterois* (disoit-il) *que M. de Balzac fût plus chrétien, & plus pieux, qu'il ne le paroît dans ses Ouvrages: mais cela ne fait rien à son stile. Il écrit bien en tous sens, & de quelque côté, qu'on le prenne, il est tres-pur, & tres-correct dans le langage.*

Le

Le Pere Desmarets de l'Oratoire, élevé de ce Cardinal, étoit charmé de Balzac, & faisoit gloire d'avoir en cela M. de Berulle de son côté. Il auroit bien voulu, que M. de Balzac eût écouté durant quelque tems le Pere de Gondren ; qu'il eût recueïlli ses pensées, comme il a fait celles de quelques autres, & les eût inserées dans son Socrate Chrêtien.

Quand Messieurs de Port-Royal se mirent en tête d'écrire pour le public, ils formerent leur stile sur celui de Balzac, & suivirent la metode d'Ablancour pour les traductions.

§ On a mandé de Rome à un de mes amis, que le Cardinal Colonedo, nommé du Pape Innocent XI. pour examiner le Breviaire des Chartreux, s'étant aperçû que le cantique *Latare Jerusalem*, qui se trouve dans ce Breviaire, n'est pas conforme à celui des Breviaires modernes, rechercha s'il ne s'accordoit point peut-être avec les plus anciens. Aprés un long examen, il trouva, qu'effectivement le Breviaire des Chartreux étoit en cela conforme aux anciens Breviaires manuscrits du Vatican, & des autres Bibliotéques de Rome. Ainsi il fut ordonné, qu'on ne changeroit rien au cantique *Latare* du Breviaire des Chartreux, excepté, qu'on met-

mettroit *contumacibus*, au lieu de *contumaciis*, qui se lit dans ce Breviaire.

Le Cardinal Coloredo poussé de curiosité, n'entreprit pas seulement d'examiner le Breviaire tout entier, il examina aussi le Missel de ces Religieux, sur les anciens Missels, & Breviaires, tant manuscrits, qu'imprimez. Quand il y remarquoit de la conformité, il en avertissoit le Pape, lui faisant entendre, qu'il faloit laisser ce Breviaire, & ce Missel en leur entier, sans y rien changer, comme étans des monumens de la venerable antiquité, que l'Eglise a interest de conserver.

Les Chartreux sont ceux de toute l'Eglise, qui se sont le plus long tems maintenus dans les anciens *Rites*. Les Cathedrales en conservent aussi bien des choses, principalement dans l'éducation de leurs enfans de chœur, qui vivent en commun sous un maître, & gardent les anciennes pratiques dans les inclinations, les reverences, la posture au chœur, & la maniere d'encenser. Ils conservent encore l'ancienne forme des vêtemens dedans, & dehors l'Eglise, excepté le bonnet quarré, qui est une invention nouvelle: les enfans de chœur de l'Eglise de Paris n'en portent point au chœur.

§ Le Traducteur de la vie de Fra Paolo,

lo, écrite en Italien par le Pere Fulgence, n'a pas traduit fidêlement la conference, que le Prince de Condé eut à Venise avec Fra Paolo, dans la maison d'Angelo Contarini. Voici les propres paroles de l'original. *Il biasimo de gl'Ugonotti, senza toccar scintilla di dottrina, lo diverti con singolar desterita, introducendo la memoria del valore è prudenza del Padre, & Avo del Principe medesimo, il quale, come capacissimo, ben s'auvidde quello che significasse.* Ce traducteur rend toute cette periode en ces termes. *Quant à ce, que disoit M. le Prince au desavantage des Huguenots, sans toucher aucune chose de la doctrine, Fra Paolo le divertit fort adroitement, en le faisant souvenir, que son pere, & son aïeul, qui avoient été si sages, & si vaillans, étoient de ce parti.* Au lieu qu'il devoit dire selon l'original, que *Fra Paolo laissant à part la doctrine, sur laquelle M. le Prince tâchoit de l'obliger à se déclarer, il en détourna le discours avec adresse, se jettant sur les loüanges de la vaillance, & de la sagesse du pere, & de l'aïeul de ce Prince, qui étant tres-intelligent, comprit bien, que Fra Paolo usoit de ce détour pour ne se pas déclarer.* C'est là le veritable sens du texte, bien éloigné de celui du traducteur, qui est tout à fait odieux.

§ Dans

§ Dans une conference chez M. Rohault, un Philosophe de l'école en apparence du Comte de Gabalis, voulant expliquer, comment les bêtes, qu'il supposoit n'être que des automates, ou de pures machines, agissent neanmoins, comme si elles avoient une ame, tint à peu prés ce discours.

Il y a, Messieurs, une infinité d'esprits, qui remplissent les élemens, le feu, l'air, l'eau, & la terre, où ils ne sont pas oisifs; mais apliquez à faire jouer, selon les régles des mécaniques, toutes les machines de bêtes, que la nature forme pour l'usage, l'utilité, & l'ornement de l'Univers. De ces esprits, les uns apelez Salamandres, *demeurent dans le feu, & y gouvernent ces petits animaux venimeux, qui portent le même nom: d'autres esprits, apelez* Silphes, *habitent dans l'air, & font jouer les machines des oiseaux: les* Ondins *dans les eaux, donnent aux poissons tous les mouvemens necessaires, pour les faire vivre dans cet élement: & enfin les* Gnomes *sont ocupez à faire agir les machines des animaux, qui se promenent sur la terre.*

Quelques Philosophes prétendent, ce que je n'ose pas assurer, que ces esprits sont de deux sexes, pour les deux sexes des bêtes, ou machines mouvantes; que les plus grands,

les

les plus ingenieux, & les plus habiles de ces esprits, gouvernent les machines des bêtes les plus grandes, les plus composées, & les plus parfaites. Quoi qu'il en soit, il est constant, qu'outre ces esprits de la premiere espece, il y en a une infinité de fort déliez de toute espece, qui font joüer le nombre infini d'insectes, que nous voïons, ou qui échapent à nos yeux à cause de leur extrême petitesse ; que tous ces esprits en general gouvernent chaque machine selon la disposition de ces organes, de son temperament, & de ses humeurs, ne se saisissant pas indifferemment de toutes sortes de machines, mais de celles-là, qui sont de leur caractere, & qui vivent dans l'element, qui leur est propre. Par exemple, un esprit tout de feu, ne va pas se jetter dans l'eau ; mais demeurant dans son element, il passe le temps à faire joüer la machine de la Salamandre, & à la conserver par de certains mouvemens contre l'ardeur du feu. Les Silphes se bornant à la region de l'air, qui est assez étenduë, ne se mêlent, que d'animer les oiseaux ; & encore chaque Silphe n'anime-t'il que l'oiseau, qui est de son genie, & de son caractere. Ainsi un Silphe rêveur se niche dans la machine d'un hibou, d'un chathuant, ou d'une choüette ; & au contraire un Silphe de gaïe humeur, & qui anime à chanter la petite chanson, s'insinuë dans un rossignol

signol

ſignol, dans une fauvette, ou dans un ſerein de Canarie. Un Ondin, qui ſe plaît à nager en grand'eau, ne manque pas de ſe loger dans une balene, & de la promener par tout l'Ocean. Un autre, qui aime à faire des prodiges, & à executer de grandes choſes par de petits moïens, ſe place dans un Remora, le plus petit de tous les poiſſons; & arrête tout court un Gallion, qui eſt le plus grand de tous les vaiſſeaux. Les Ondins, qui ſont d'une humeur plus douce, vont dans les lacs, les rivieres, les ruiſſeaux, & les fontaines, ſe loger chez les carpes, les gardons, les barbeaux, les truïtes, &c. Un Gnome fier, & ſuperbe demeurant ſur la terre, qui eſt ſon élement, ſe ſaiſit d'un courcier de Naples, ou d'un genet d'Eſpagne; un autre, qui eſt cruel, ſe jette à corps perdu dans un tigre, ou dans un lion; & un, qui eſt folâtre, & badin, va gîter dans un ſinge, ou dans une guenon.

Chaque eſprit aime, & chérit la machine, qu'il a priſe en gouvernement, travaille nuit, & jour à ſa conſervation, & à lui faire joüer parfaitement ſon perſonnage ſur le theatre de l'Univers; & c'eſt en cela que conſiſte l'inſtinct, qu'on attribuë aux bêtes. Tant que les principaux organes des bêtes ſont en bon ordre, les eſprits demeurent fermes dans leurs machines, & font leur devoir; mais quand

une fois ces organes sont corrompus, & tombent en desordre, les esprits se retirent, & vont loger ailleurs; laissant à de moindres esprits le soin d'animer les vers, qui naissent de la corruption de leurs cadavres. Avant cela ils apartent tous leurs soins pour redresser la machine, la conservant le plus long tems qu'ils peuvent, & se lamentant, quand ils sont contraints de l'abandonner, comme il arrive dans les cygnes, qui chantent des airs languissans la mort dans le bec.

Quand il se forme des monstres dans la nature, se sont des esprits bizares, qui s'y fourent pour l'effroi du genre humain; comme se sont des esprits têtus, qui animent les hydres à sept têtes.

Les esprits de la plus petite espece, ne s'attachent qu'aux insectes; mais ils n'en sont pas moins glorieux pour cela, sur tout depuis qu'on a trouvé les Microscopes, & que l'on connoit à l'œil leur savoir-faire; prétendant bien, qu'il y a encore plus de ressorts à manier dans ces petites machines, que dans les grandes, & qu'il faut plus d'industrie pour faire joüer la machine d'une fourmi, d'une mite, ou d'un ciron, que pour faire joüer la machine d'un élephant, d'un autruche, ou d'une Baléne. Or c'est de ce fond de jalousie entre les esprits de la grande espece, & ceux de la plus petite, que naissent les guerres sans

fis, que les insectes exercent contre les plus grosses bêtes. Un moucheron, qui n'est presque rien,

——— fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le Quadrupede écume, & son œil étincelle;
Il rugit, on se cache, on tremble à l'environ,
Et cette alarme universelle,
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Quand nôtre Philosophe eut dit ces choses, & encore d'autres plus agreables, qui me sont échapées, il pria la compagnie de lui pardonner, s'il avançoit des sentimens si extraordinaires; jurant qu'il s'y trouvoit poussé malgré lui par l'impossibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'aiant point d'ame, elles agissent aussi parfaitement, que si elles avoient de la raison, & de la connoissance. Qu'au reste son systeme n'étoit pas improbable, puisqu'enfin de grands Philosophes, & des Theologiens même avoient crû, que les Anges gouvernoient les spheres des cieux, conduisoient le soleil, la lune, les planetes; en un mot, tous les astres, & toute la machine du monde, & supléoient par leur sagesse, & leur industrie à l'ame, qui manque à ces grands corps.

Il

Il ajoûta en s'adressant à quelques Peripateticiens, qui étoient presens, qu'il ne se disculperoit pas auprés d'eux, d'avoir soûtenu, que les bêtes ne sont que de pures machines; qu'il avoit été toûjours libre dans la Philosophie de prendre les opinions mêmes les moins soûtenables; & qu'il n'y avoit pas plus de hardiesse à soûtenir aujourd'hui, que les bêtes ne sont que des automates, qu'il y en avoit du tems de Seneque à soûtenir que *la Justice, la Force, la Prudence, & les autres Vertus sont des animaux*.

Ce discours fini, Messieurs Rohault, & Clercelier, qui entendoient raillerie, prenant la chose du bon côté, remercierent le Philosophe d'avoit si ingenieusement réjoüi la compagnie; & M. Pecquet, encherissant sur ces Messieurs, par ses caresses, & par ses loüanges, dit, que si cet agreable systême n'étoit pas vrai, qu'au moins il étoit *bene trovato*.

§ Olivier Maillard étoit un Cordelier, qui prêchoit avec réputation dans le dernier siécle. On a de lui deux volumes in octavo de Sermons en latin, imprimez à Paris en 1511. & 1513. Les Predicateurs de son tems affectant de tousser, comme une chose, qui donnoit de la grace à leurs déclamations, il n'a pas manqué dans un

Sermon en françois, imprimé à Bruges vers l'année 1500, de marquer à la marge par des *hem*, *hem*, les endroits où il avoit toussé.

J'ai vû autrefois de vieux Predicateurs, qui affectoient ces tousseries, soit pour se donner un bon air, quand ils avoient la voix mâle, soit pour reprendre haleine, ou pour faire revenir leur memoire de ces égaremens.

Il est parlé dans les anciens Auteurs d'une éloquence gesticulaire, & de solecismes en fait de gestes. Selon Galien dans le livre de l'*Usage des Parties*, la main est une organe, qui peut supléer à tous les instrumens; & selon les Orateurs, la main par son action, & ses gestes, peut supléer à la voix, & aux expressions d'un Acteur. *Manus unumque sermonem per seipsa significat, quod una cum sermone manuum etiam motum expetimus, ut ait Artemidorus: histriones enim vel celebres invenies solacismi redargutos, quod gestu manuum aliquando peccassent.* Je savois bien ces particularitez; mais jusqu'à Olivier Maillard, je n'avois point oüi parler d'une éloquence tousseuse. Il est vrai, que l'Abbé de Boisrobert disoit, qu'un habile Predicateur devoit savoir tousser, cracher, & éternuer à propos; &

que

que c'étoit quelquefois un fort bon moïen de se retirer d'un mauvais pas. Ce même Abbé se trouvant à la Harangue d'un Orateur ennuïeux, qui éternuoit souvent, dit plaisamment : J'espere qu'à force d'éternuer, cet homme nous fera dire tant de fois, *Dieu vous assiste*, qu'à la fin il cessera de nous importuner, & prendra congé de la compagnie.

§ Il est bon pour l'enrichissement des langues, d'inventer des mots nouveaux, & d'en faire passer quelques-uns d'une langue en une autre. Nous devons à Ciceron le beau mot de *Morale*, pour dire Science des mœurs, ou Philosophie des mœurs, comme l'on disoit avant lui. Il est vrai, que les mots de nouvelle invention ne sont pas ordinairement de longue durée ; mais il y en a aussi qui naissent sous une si bonne étoile, qu'ils s'enracinent dans les langues, bien que d'abord ils aïent eu peine à se faire recevoir. *A mon avenement à la Cour* (dit Brantôme, qui florissoit dans le dernier siecle) *on apelait le Nonce du Pape, Ambassadeur. Le nom de Nonce eut peine à s'introduire ; & par dérision à la Cour, on disoit l'Once du Pape.* Je souhaiterois, que cet Historien nous eut dit, quelle fut la cause de ce changement, & de quelle

 part

part il vint, de la nôtre, ou de celle de Rome.

M. de Sorbiere raconte, qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire résoudre un homme disert à lui permettre d'emploier dans sa traduction de la Politique d'Hobbes, le mot de *Systême*, duquel il lui sembloit, que la force ne se pouvoit pas exprimer en François sans circonlocution, non plus que celui de *Syntagme*. Cependant Systême est demeuré : mais Syntagme n'a point encore passé les bornes du Païs Latin. *Minuties* les a franchies, ne paroissant d'abord qu'en lettres Italiques dans nos livres imprimez, comme un peu honteux de l'honneur qu'on lui faisoit. Aujourd'hui il va la tête levée, habillé à la Françoise.

Pindariseur, & *pindariser* se trouvant encore dans quelques-uns de nos Auteurs. *Petrarquiseur*, & *petrarquiser*, qu'un Ecrivain du dernier siecle voulut mettre en vogue, séchérent sur pied. *Desabusement*, qu'un de nos meilleurs Ecrivains a hasardé, n'a point fait de fortune, pendant que *respectable* s'est mis en crédit. Le mot d'*Opera*, qui est purement Italien, fait presentement une si bonne figure dans nôtre langue, & s'y est rendu si nécessaire, qu'il n'y a point d'aparence qu'on le change jamais

mais pour un autre. Il n'y a pas quarante ans qu'*indolent*, & *indolence* n'étoient presque pas suportables. Quand ils commencerent à s'introduire dans le monde, M. Scaron dans une Epître chagrine en parla de cette sorte;

Mille à la Cour se servent d'indolence,
Pour exprimer langueur, & nonchalance;
Et vous diront d'un ton triste, & dolent,
Depuis huit jours je suis indolent.

Aujourd'hui *indolent*, & *indolence* ont des lettres de Noblesse.

§ M. de Bassompierre étant prisonnier à la Bastille, passoit le tems à lire, & à écrire. Un jour Malleville, qui étoit son Secretaire, le trouvant, qu'il lisoit l'Ecriture Sainte, lui dit: que cherchez-vous dans ce livre-là, Monseigneur? Je cherche, lui répondit-il, un passage, que je ne saurois trouver. Il vouloit dire, qu'il eût bien voulu sortir d'où il étoit: mais son heure n'étoit pas venuë, & il eut encore long tems besoin de Malleville, qui étoit un serviteur fidêle, & d'un grand secours pour lui dans ses afaires, & dans ses études, comme je l'ai vû par les mémoires, qu'on a trouvez dans le cabinet de Malleville, aprés sa mort.

M. de Rabutin estimoit le mémoires de

M. de Bassompierre, & les préferoit à beaucoup d'autres, qui ont de la réputation. Les observations de ce Maréchal sur l'histoire de France de Dupleix sont fort utiles. Si on s'avise jamais de r'imprimer cette histoire, il sera bon pour l'instruction du lecteur d'y joindre ces observations, qui sont courtes, & décisives: mais il faut les tirer de l'original de M. de Bassompierre; car il nous avertit dans ses mémoires, qu'on y a fouré des aditions, qui ne sont point de lui.

Les personnes habiles, qui ont été emploïées dans les affaires, & qui se sont trouvées aux occasions, dévroient ainsi charger de leurs remarques critiques, les marges de nos faiseurs de mémoires, qui disent tout ce qui leur plaît sans garand. Quand les mémoires de Pontis parurent, je les envoïai à M. l'Archevêque de Roüen François de Rouxel, qui les lût avec d'autant plus d'aplication, & de plaisir, qu'il avoit connu de Pontis à l'armée. Mais il m'assura, que de Pontis s'en faisoit trop acroire; que les affaires ne se sont pas toûjours passées comme il les raporte; & que l'idée odieuse, qu'il donne du ministere du Cardinal de Richelieu, est un reste de ressentiment contre cette éminence, qui avoit maltraité l'Abé de S. Cyran, allié de la famille des Pontis.

§ *Bar-*

§ *Barlæus* dans la harangue, qu'il prononça en 1632. le jour de la dédicace de l'école d'Amsterdam, fit voir, que *la qualité de marchand ne doit pas prévocuper le lecteur au desavantage d'un livre ; qu'anciennement il y a eu des Philosophes, qui ont exercé le commerce ; & qu'il n'y a point d'incompatibilité des études avec le négoce.*

Philippes-Sylvestre du Four, celébre marchand de Lyon, a donné au public plusieurs traitez savans, & curieux. Le Sieur Pomet, marchand droguiste à Paris, vient de mettre au jour un assez gros volume des choses de son négoce, qu'il poura corriger, & augmenter dans une seconde édition. Je ne parle point du savant André Fris, marchand libraire d'Amsterdam : cela est du ressort des libraires d'être savans du moins dans les langues, & dans l'histoire de la librairie.

§ J'ai dans mon voisinage de Basse-Normandie, un celébre marchand, qui passe pour un des plus savans hommes du païs. A l'âge de vingt ans il ne savoit encore que lire, écrire, & un peu d'Arithmétique. Aidé de son bon génie, & par son travail, sans l'aide de personne, il a apris en peu de tems les langues Latine, Gréque, & Hébraïque, l'Espagnol, l'Italien, & l'Anglois. Il sait la Philo-

„ portantes sur les poids, & sur les mesu-
„ res des Anciens.

„ Je donnerai en un second volume une
„ dissertation sur les lavoirs, que Salomon
„ fit mettre dans le Temple de Jerusalem.
„ Je la diviserai en deux parties: dans l'u-
„ ne, j'y parlerai à fond de la mer d'airain,
„ ou du plus grand de ces lavoirs; dans
„ l'autre, je traiterai des dix petits. Dans
„ la premiere, aprés avoir raporté toutes
„ les opinions, qu'on a euës sur la figure,
„ sur les dispositions, sur la capacité, & sur
„ l'usage de ce grand vaisseau: Je donnerai
„ la mienne, en faisant voir par l'Ecriture,
„ par l'autorité, ou par la raison, que la
„ mer d'airain étoit un double vase, com-
„ posé d'une coupe, ou cuvier, & d'un
„ plinte, ou pied; que la coupe n'en pou-
„ voit être que cylindrique, de la capacité
„ de 333 coudées cubes $\frac{1}{3}$, ou 2000 baths:
„ le pied, qu'un parallelepipede creux,
„ de 10 coudées en quarré, & de deux cou-
„ dées de hauteur, de la capacité de 166
„ coudées cubes $\frac{2}{3}$, ou de 1000 baths: &
„ que ce double vase, qui étoit unique par
„ dedans, encore qu'il parût double par
„ dehors, contenoit 500 coudées cubes,
„ ou 3000 baths; c'est-à-dire 31 muids,
„ un quart, 27 pintes, 6 pouces cubes
„ mesure de Paris. Par là je prouverai
que

„ que l'Auteur des livres des Rois a pû
„ dire, comme il a fait, que la coupe de
„ cette mer contenoit 2000 baths; l'Au-
„ teur des Paralipomenes, que toute cet-
„ te mer en contenoit 3000; & que l'un
„ & l'autre de ces Auteurs ont donné la
„ mesure de ce grand Vase aussi geome-
„ triquement, & aussi exactement, que
„ nous la donnerions aujourd'hui; la Geo-
„ metrie de ces Auteurs n'aïant point é-
„ té autre que la nôtre.

„ Je ferai voir par de pareilles preu-
„ ves, que le plinte étoit apuïé sur le
„ derriere de douze bœufs de bronze,
„ disposez en quatre groupes, trois à
„ trois, vers les quatre parties du mon-
„ de, laissant entr'eux quatres passages,
„ qui rendoient un bassin accessible sous
„ la mer pour la purification des Prêtres:
„ qu'au milieu de ce bassin, s'élevoit un
„ gros pilier de bronze creux, qui s'al-
„ loit rendre sous le milieu du plinte,
„ pour faire monter dans la mer l'eau d'un
„ réservoir éloigné, & pour l'en tirer par
„ quatre robinets, qui se devoient trou-
„ ver à portée à ce pilier vis-à-vis des qua-
„ tre passagez; & que tout ce pesant ou-
„ vrage étoit élevé sur un perron octogo-
„ ne de marbre à cinq degrez.

„ A

,, A l'occasion des ornemens du plinte,
,, je prouverai qu'ils ont été semblables
,, aux ornemens du lambris du Sanctuaire,
,, & aux entrelas, ou treillis de chaînes,
,, qui pendoient au tour du haut des deux
,, entablemens quarrez des colonnes de
,, bronze, pour écarter les oiseaux par le
,, bruit de 392 grelots, apelez grenades,
,, qu'on y avoit attachez, 196 sur cha-
,, que. Les contrarietez aparentes entre
,, les mots Pekaghim פקעים, & Bekarim
,, בקרים, dont les Auteurs sacrez se sont
,, servis pour exprimer les ornemens du
,, plinte étant éclaircies; je ferai voir, à
,, l'occasion de ces ornemens, que l'archi-
,, tecture des Israëlites n'étoit point diffe-
,, rente de l'ancienne des Grecs, que ces
,, peuples avoient prises des Egyptiens;
,, car les dimensions, que l'Ecriture mar-
,, que des colomnes de bronze, sont dori-
,, ques: le monument d'Absalon, plus an-
,, cien que le Temple de Jerusalem, & le
,, sepulchre de Zacharie, moins ancien de
,, quelque siecle, subsistent encore en Ju-
,, dée, ornez de colonnes doriques: un
,, sicle frapé du tems de Salomon, repre-
,, sente la façade du Temple, composée
,, de quatre colomnes doriques, ornées
,, de bases, de chapiteaux, & d'un enta-
,, blement enrichi de triglyphes. Et Jo-

,, se-

„ ſephe raporte, que la Maiſon Roïale de
„ ce Prince étoit ſoûtenuë de colomnes,
„ dont les entablemens étoient ornez de
„ triglyphes.

„ Dans la ſeconde partie de ma Diſſerta-
„ tion, aprés avoir raporté l'opinion des
„ autres, comme j'ai fait dans la premiere,
„ je donnerai la mienne ſur la figure, l'uſa-
„ ge, & la capacité des petits Lavoirs, en
„ prouvant par de pareilles preuves, qu'ils
„ étoient des machines roulantes, montées
„ ſur quatre rouës; qu'ils étoient compo-
„ ſées d'un baſſin quarré, orné de pilaſ-
„ tres, d'entablemens doriques, & de bas
„ reliefs, où des Cherubins étoient repre-
„ ſentez; qu'aux deux bouts du baſſin ſe
„ trouvoient des bras pour les conduire, &
„ des gradins, ou marche-pieds, pour
„ atteindre à un vaſe, élevé ſur quatre
„ Cherubins, au deſſus de l'ouverture du
„ baſſin; que le ventre de ce vaſe étoit un
„ parallelepipede de deux coudées en
„ quarré, d'une coudée & demie de hau-
„ teur, & de la capacité de ſix coudées cu-
„ bes; & le cou, un cylindre d'une cou-
„ dée de diametre, autant de hauteur, &
„ de la capacité des $\frac{2}{3}$ d'une coudée cube;
„ & que tout le vaſe contenoit quarante
„ baths, c'eſt-à-dire, quatre muids, qua-
„ rante-une pinte, quarante pouces $\frac{2}{3}$ cu-
„ bes

„ bes mesure de Paris. J'y ferai voir, que
„ ce vase contenoit l'eau nette; qu'on l'en
„ tiroit par des robinets, pour les purifi-
„ cations des victimes; & que le bassin,
„ qui étoit dessous, servoit à recevoir l'eau
„ sale, & les excremens des issuës des vic-
„ times.

„ A l'ocasion des ornemens de ces ma-
„ chines, je ferai voir l'origine des orne-
„ mens de l'entablement dorique, la figu-
„ re des Cherubins; & que Dieu n'avoit
„ permis ces images, que pour détourner
„ les Israëlites de l'idolâtrie de leurs peres,
„ & de leurs voisins, insinuant par ces re-
„ presentations, que des simulacres ne
„ pouvoient être des Dieux, puisqu'on
„ en faisoit l'ornement des vases, qui ser-
„ voient aux offices les plus bas de la mai-
„ son du Dieu qu'ils adoroient.

„ Enfin je finirai les deux parties de ma
„ dissertation, en faisant voir, que si la
„ figure, que je donne à ces lavoirs, n'est
„ pas la vraïe, elle est au moins la plus
„ conforme aux descriptions, qu'en don-
„ nent les Auteurs sacrez, de toutes cel-
„ les, qui sont venuës à ma connoissance,
„ & dont j'ai prouvé les défauts.

„ Greaves dans son traité du pied Ro-
„ main, nous a donné la précision du De-
„ rac du Caire, par raport à nos mesures.
„ Mr.

„Mr. Cumberland a prouvé dans son
„essai, que ce Derae étoit l'ancienne cou-
„dée d'Egypte, & des Hebreux; & que
„la sixiéme partie du cube en faisoit le
„bath. Les raports proportionnels entre
„cette coudée, & ce bath, m'aïant fait
„découvrir la vraïe figure des lavoirs de
„Salomon, la dissertation, dont je viens
„de parler, sera la confirmation démon-
„strative de la verité de cette coudée, l'u-
„nique fondement, dont je me servirai
„dans un troisiéme volume pour décou-
„vrir précisement, & pour réduire exac-
„tement à nos poids, & à nos mesures,
„toutes les mesures longues, & creuses,
„& tous les poids des Egyptiens, des He-
„breux, des Babyloniens, des Grecs, &
„des Romains, dont les Auteurs anciens
„ont fait mention.

„Je ferai voir dans ce dernier traité,
„de quelle maniere on a pû inventer les
„mesures longues, les mesures creuses,
„& les poids chez toutes ces nations, qui
„étoient descenduës de Noé, & qu'on
„pouvoit regarder comme des Colonies
„Egyptiennes. J'y ferai voir, que les An-
„ciens n'ont eu que la seule coudée Egyp-
„tienne pour le fondement de toutes leurs
„mesures; & que c'étoit en cette conside-
„ration, que les Hebreux l'apeloient Am-

„ mah אמה Mere. J'y ferai voir, dis-je, „ que de cette coudée, ils en formerent „ toutes leurs grandes, & petites mesures „ longues; que du cube de cette coudée „ ils en formérent toutes leurs mesures „ creuses; & que de la pesanteur du cube „ d'eau de cette coudée, ils en étalonné- „ rent d'abord leurs poids, comme dans „ la suite ils étalonnérent leurs mesures „ creuses par le volume d'eau de la pesan- „ teur de ces poids.

„ Mais ce qui prouvera la verité de tout „ ce que j'avancerai dans ce traité, c'est, „ que je ne donnerai aucune mesure, ni au- „ cun poids, qu'ils ne soient conformes „ aux descriptions, qu'en ont donné les „ Auteurs anciens, comme les Auteurs „ de l'Ecriture Sainte, les Septante, le „ Paraphraste Caldéen, Josephe, Eupo- „ leme, Aristée, S. Epiphane, S. Jerô- „ me, Aristote, Xenophon, Herodote, „ Plaute, Varron, Caton, Ciceron, Vi- „ truve, Diodore, Nepos, Gelle, Hy- „ gin, Dioscoride, Tite-Live, Colu- „ melle, Pline, Plutarque, Galien, „ Censorin, Mæcianus, Balbus, Fan- „ nius, Elian, Vegece, Frontin, Cleo- „ patre, Festus, Nonnius, Hesychius, „ Pollux, Suidas, Hero, ou quelques au- „ tres de même antiquité: Outre que je

„ pre-

„ prétens, que ces mêmes mesures, & „ ces mêmes poids s'acordent exactement „ aux anciens Monumens, qui nous res- „ tent en Egypte, dans la Grece, dans „ l'Italie, & dans les Cabinets des Anti- „ quaires.

„ En traitant de ces poids, & de ces me- „ sures, je résoudrai les difficultez, qui „ se rencontrent à leur ocasion dans les li- „ vres sacrez, & dans les autres Auteurs. „ Comme celle de la grandeur de l'Arche „ de Noé: Celle de la pesanteur des Che- „ veux d'Absalon, des Armes de Goliath, „ & du Geant Jesbebenob: celle des Me- „ tretes de Cana, des trente Pieces d'ar- „ gent de Judas, des Boucliers d'or de Sa- „ lomon: celle des Suburbes des Israëli- „ tes: celle des poids, & des Mesures At- „ tiques, avant, & depuis Solon: celle „ de la valeur des Presens de la Reine de „ Saba, des Tresors de Darius, & un „ grand nombre d'autres de même natu- „ re. Je donnerai même en chemin fai- „ sant un plan geometral du Temple, „ qu'Ezechiel a décrit, lorsque je parle- „ rai du Pagham פעם, ou pied des He- „ breux, ce plan m'aïant donné la démon- „ stration de la longueur de ce pied.

„ Elles ne sont pas inexplicables ces „ difficultez; on y peut répondre av.c

„ quelque ſorte de ſatisfaction, & même
„ les réſoudre. La peſanteur des cheveux
„ d'Abſalon, eſt miſe au rang des plus
„ difficiles : on lit dans Samuël, qu'elle
„ peſoit deux cens ſicles ; le Caldéen, &
„ les Septante, lui donnent le même poids;
„ Joſephe l'explique par cinq mines, & S.
„ Epiphane la fait de cent vingt-cinq ſi-
„ cles. On traite les derniers de rêveurs ;
„ & l'on regarde l'expreſſion des premiers
„ comme enveloppant l'impoſſible, ſur ce
„ qu'il eſt inoüi, que la chevelure d'aucun
„ homme ait pu peſer cent onces Romai-
„ nes : l'erreur vint de ce qu'on prend ces
„ ſicles pour des ſicles de quatre dragmes.
„ Cependant ſans recourir comme les Ra-
„ bins à des ſicles ſacrez, & profanes, in-
„ connûs aux Iſraëlites; ſans recourir com-
„ me Bochard au Resh ר pris pour un Da-
„ leth ד, ou à la poudre d'or, dont on ſe
„ poudroit du tems de David, ni aux au-
„ tres fantaiſies de quelques Interprétes ;
„ je prouverai que les expreſſions de ces
„ Ecrivains étoient les mêmes en des ter-
„ mes differens, & qu'ils ont tous enten-
„ du une peſanteur égale à 1 liv. 14 onces
„ 7 gros 14 grains $\frac{2}{21}$ poids de marc de Pa-
„ ris. J'en tairai ici les raiſons de peur de
„ vous fatiguer, car vous m'ordonnez
„ d'être court.

„ Voi-

„ Voilà de grandes promesses, M....
„ j'y pourai neanmoins satisfaire, si Dieu
„ me donne des jours; & si l'on m'acorde
„ ce que les personnes judicieuses ne me
„ refuseront pas: à savoir, que le Derac
„ du Caire contienne precisement 1824
„ milliémes des mille, qui divisent le pied
„ d'Angleterre: que le pied de Paris con-
„ tienne 1068 des mêmes milliémes; &
„ que l'once prise sur l'étalon du Châtelet,
„ pese precisement 472 & ½ grains, poids
„ de Troy d'Angleterre: c'est ce que
„ Greaves a reconnû par ses experiences.
„ Si l'on m'acorde, que le cube du Derac,
„ ou coudée du Caire, contienne precise-
„ ment 6 baths. M. Cumberland l'a prou-
„ vé; & la suposition de cette proportion
„ entre le bath, & la coudée, m'ont fait
„ découvrir la figure des lavoirs de Salo-
„ mon. Si l'on m'accorde, qu'un pouce
„ cube d'eau mesure de Paris, pese preci-
„ sement 372 grains ⅛ de nôtre poids de
„ marc. Je l'ai reconnû par une nouvelle
„ experience, dont je donnerai l'histoire
„ dans ce dernier traité.

„ Enfin je satisferai à toutes ces pro-
„ messes, pourvû que l'on m'acorde ce
„ que je viens de dire, & que je puisse pren-
„ dre les poids, & les mesures, dont ont par-
„ lé les Auteurs, dont je me servirai, pour

„ les poids ; & les mesures en usage dans
„ les lieux où ils écrivoient, lorsqu'ils y
„ ont écrit, quand ils ne les expliquent
„ pas.

§ Les Artisans aussi-bien que les Marchands, ont leur part aux sciences : car sans parler d'un grand nombre, qui savent les Mathematiques, nous avons Benoist Baudoüin, natif d'Amiens, tres-habile Theologien, fils de Cordonnier, & Cordonnier lui-même dans la boutique de son pere, qui a fait, entr'autres ouvrages, un savant Traité, *De Calceo antiquo, & mystico*, pour faire honneur à son premier métier, comme il le déclare dans cet Ouvrage. Jean-Baptiste Gallo Cordonnier à Florence, nous a donné de beaux Ouvrages en sa langue, sur tout des Dialogues à l'imitation de Lucien. Volfang Musculus faisoit le métier de Tisseran pour vivre dans ses études. M. le Févre savant Astronôme de l'Observatoire de Paris, étoit Tisserand à Lisieux Ville de Normandie, avant qu'il s'apliquât heureusement, comme il fait à la contemplation des Astres, & ce fut en comptant les fils de sa toille, qu'il commença à faire ces prodigieuses suputations, qui étonnent ceux, qui n'en connoissent pas les principes. Nicolas Bourbon Poëte Latin, & grand

grand oncle d'un autre Nicolas Bourbon, aussi Poëte Latin, & de l'Academie Françoise, étoit le fils d'un Forgeron, & avoit souflé à la forge de son pere, qu'il a admirablement décrite dans un Poëme, qui se trouve parmi ses autres Ouvrages.

§ Il seroit souhaitable, que ceux, qui se mêlent de nous donner des Bibliotéques, ne parlassent, que des livres de leur métier, ou que des livres, qui leur fussent tout-à-fait connûs. Quand on marche à l'aveugle dans ces sortes de Catalogues, on ne manque pas de se tromper, & de tromper les autres. Nous avons vû l'un de ces Bibliotéquaires peu exact, quoique d'ailleurs bon Libraire, ranger dans la classe des *Rituels*, un Traité *De Missis Dominicis*; c'est-à-dire, un livre où il est traité des *Ambassadeurs*, ou des *Envoyez* des Princes, pour un Recuëil de *Messes Dominicales*.

J'ai toûjours fait cas de la Bibliotéque des Historiens de France par André du Chesne; parceque cet Auteur étant fort versé dans nôtre Histoire, en connoissoit parfaitement les Ecrivains. Il manque pourtant une chose à son Ouvrage, c'est qu'il devoit par un peu de critique, distinguer les bons Historiens d'avec les mediocres; & ceux-ci d'avec les autres, qui

ne sont pas autentiques, ni dignes de creance. C'est à quoi il faudra remedier dans une seconde édition, qu'on devroit procurer au Public.

§ Recherches curieuses sur la diversité des langues, & des Religions dans toutes les principales parties du monde. Ce livre, qui est de Brerewoode, Professeur des Humanitez à Londres, est un fort bon ouvrage; mais qui n'est pas assez ample. Il y a quelques années, que la veuve de Varennes, Libraire de Paris, se proposant de faire une seconde édition de ce livre, traduit en François sur l'original Anglois, pria M. Simon d'y mettre la main. Ce savant Critique s'y emploïa volontiers; mais dans la suite n'aïant pû s'acommoder avec cette veuve, il fit imprimer ses Aditions à part, sous le Titre de *Religions d'Orient par le S. Mony.* J'ai apris de lui-même, qu'il avoit beaucoup augmenté ce petit ouvrage, & qu'il en pouvoit faire un volume in quarto, qui est la mesure ordinaire de ses livres. Le public attend avec impatience qu'il lui fasse ce riche present.

§ Pirou est un ancien château, situé sur la côte de Basse-Normandie dans le Côtantin, vis-à-vis des Isles de Jersay & Garnesay. André du Chesne, dans

son

ſon livre *des Antiquitez, Villes, Châteaux, & Places remarquables de France*, corrigé, & augmenté par ſon fils François du Cheſne, & imprimé à Paris en 1668. parle du fort château de Pirou. Il s'en trouve une belle deſcription ſous le nom du château de *Beſmeliane*, ou *Vivarambe* dans l'*Almaïde* de M. de Scudery.

Ce château eſt ſi ancien, & acompagné de tant de merveilles, que les bonnes gens du Païs croïent, qu'il a été bâti par les *Fées*, bien des années auparavant, que les *Norwegiens*, ou *Normans* vinſent habiter la *Neuſtrie*. Ils diſent, que ces *Fées*, qui étoient filles d'un grand Seigneur du Païs, celebre Magicien, ſe metamorphoſerent en des *Oyes ſauvages*, quand les Normans deſcendirent à Pirou; & que ce ſont ces Oyes-là mêmes, qui reviennent tous les ans faire leurs nids, dans cet admirable château. Choſe ſurprenante, qui meriteroit bien de trouver place dans les Memoires de ceux, qui écrivent des merveilles de la nature: En voici la deſcription.

Au pied des murailles du château de Pirou, on compte dix-huit, ou vingt niches de pierre, où l'on a ſoin tous les ans de mettre des nids faits de paille, ou de foin pour les oyes ſauvages, qui ne man-

quent pas tous les ans, le premier jour de Mars, de venir la nuit faire plusieurs rondes au tour du château, pour voir au clair de la lune, & des étoilles, si leurs nids sont prêts: les jours suivans, ils prennent possession des nids, qui leur semblent les plus molets, & les plus commodes: ce qui ne se fait pas sans coup ferir. Quelquefois à grand coup d'ongle, & de bec, ces oiseaux se mettent tout en sang, & font un si grand bruit, que les échos retentissant de toutes parts, on ne s'entend point dans les apartemens du château, ni dans les masures des environs. Quand tous ces nids sont pris par les plus braves d'entre les oyes, on en met six, ou sept autres sur les parapets des murailles, qui ne demeurent pas long tems vuides. Comme ces murailles sont extraordinairement hautes, les oyes, qui y couvent, ne manquent pas, dés que leurs petits sont éclos, d'avertir en criant, qu'on vienne les descendre dans le fossé; que si on ne leur rend pas ce bon office, les meres y descendent elles-mêmes, & étendant charitablement leurs aîles, reçoivent leurs petits à la descente, de crainte qu'ils ne se blessent.

Chaque oye a son mâle auprés d'elle; & il est remarquable, que ce sont de vrais oyes sauvages; que quelquefois il ne paroît

roît aucun de ces oiseaux dans les campagnes voisines, pendant qu'il y en a des milliers, qui flotent sur les lacs de Pirou.

Quand ces oyes sont hors du château, on n'en sauroit aprocher de six cens pas, sans les faire envoler; mais quand ils sont dans le château, cessant pour l'amour de leur hôte, d'être sauvages, ils viennent prendre du pain, & de l'avoine à la main; & quoique l'on crie, ou que l'on tire des coups de fusils dans les cours, ils ne s'en effarouchent point. Ils couvent depuis le commencement de Mars jusques dans le mois de Mai. Lorsque leurs petits sont assez forts pour les suivre, ils les dérobent la nuit; & se retirent par de faux-fuïans dans les lacs prochains, pour ne revenir que l'année suivante.

Les spéculatifs du Païs prétendent (comme on le dit en Suisse, & en Holande des Cygognes) que c'est bon signe, quand il vient à Pirou grand nombre d'oyes sauvages. Le Seigneur de ce château, qui a grand soin, que leurs nids soient bien molets, & que la nourriture ne leur manque point, nous a mandé, qu'il en a paru cette année une infinité; & qu'il est sorti plus de cent petits de dessous les aîles des meres, d'où l'on conjecture, que l'année sera bonne, ou que nous aurons la paix.

J'ai

J'ai connû un vieux Gentilhomme Bas-Normand, qui disoit, qu'étant enfant il avoit apris à lire dans une tres-ancienne Chronique, qui raportoit, que, quand il naissoit un garçon dans l'illustre Maison de Pirou, les mâles de ces oyes paroissoient revêtus de plumes grises, & prenoient le dessus du pavé dans les cours du château; mais que quand c'étoit une fille, les femelles en plumes plus blanches que nége, prenoient la droite sur les mâles. Et que si cette fille devoit être Religieuse, on remarquoit une de ces oyes entre les autres, qui n'aïant point de mâle, ne nichoit point; mais demeuroit solitaire dans un coin, mangeant peu, & soûpirant dans son cœur, je ne sai pourquoi.

§ La Grammaire generale, & raisonnée, qui contient les fondemens de l'art de parler. Ce livre est de l'invention de M. Arnaud, Docteur de Sorbonne, & de la composition de Dom Claude Lancelot, Moine de S. Cyran. Il se trouve presentement traduit en diverses langues, par la singuliere estime, que les étrangers en ont fait. C'est sur les fondemens de cet ouvrage, que M. l'Abé d'Angeau travaille à une Grammaire Françoise, qui doit acompagner le Dictionnaire de l'Aca-

de-

demie. Si l'on juge de toute la piece par l'échantillon, que cet Abé vient de donner, il faudra refondre ce Dictionnaire, & en faire une nouvelle édition.

Dom Claude Lancelot étoit de Paris: aïant fait durant sa jeunesse de fort bonnes études, il fut chargé de l'éducation d'un enfant de qualité; & se retira ensuite au Port-Roïal des Champs, où il enseigna les humanitez avec beaucoup de fruit. Quelques années aprés il se fit Religieux dans l'Abaïe de S. Cyran, où il avoit de grandes liaisons avec le feu Abé M. de Barcos. A la mort de celui-ci, cette Communauté aïant éte dissipée, & les Moines dispersez, Dom Claude Lancelot se trouva relegué en Basse-Bretagne, où il est mort depuis deux ou trois ans.

Outre la Grammaire raisonnée, on a de cet Auteur la Nouvelle Methode pour aprendre le Latin; d'excellentes racines Gréques; & les Grammaires Gréque, Espagnole, & Italienne, si connûës d'un chacun; une traduction Françoise des Fables de Phédre, & une autre de quelques Comedies de Terence, purgées de leurs saletez; un traité de l'Hemine, dont il y a eu deux éditions; la derniere est la plus ample; & enfin tout ce qui se trouve

ve de pieces, & d'observations à la fin de la Bible de Vitré, pour servir d'introduction à l'intelligence de la Sainte Ecriture.

§ Nous avons eu en ce siecle trois Auteurs fameux, qui se sont obstinez à écrire en des genres, qui ne convenoient point à la portée de leur génie. M. de Balzac a passé toute sa vie à écrire des lettres, dont il n'a jamais pû attraper le veritable caractere. M. Chapelain a perdu tout son tems à faire un méchant Poëme. L'Abé de Maroles s'est consumé à faire de pitoïables versions, sans que jamais, ni les conseils de ses amis, ni les railleries, & la censure des Critiques, & sur tout celle de M. de l'Estang dans sa métode de traduire, aïent pû lui arracher de l'esprit cette maudite passion. Quand ce bon Abé ne pouvoit venir à bout de traduire de certains endroits difficiles des Auteurs qu'il avoit en tête, il écrivoit à la marge : *Je n'ai point traduit cet endroit, parce qu'il est tres-difficile, & que je ne l'entends pas.*

Chaque esprit a son caractere, & sa grace particuliere ; & ce n'est pas un gage assuré, qu'on réussira en une chose, parce que l'on réussit en une autre. M. de Balzac avoit un talent particulier pour embellir nôtre langue. M. Chapelain étoit un fort habile Critique ; & M. de Maro-

les

les avoit assez de génie pour écrire des Memoires, qui ne demandent que de la sincerité, & de la naïveté : ceux qu'il a donnez au Public étoient assez bien commencez ; & il en auroit tiré de la gloire, s'il ne s'étoit point allé perdre dans des choses de rien, qui ne peuvent, ni instruire, ni réjoüir le lecteur. Il avoit entre les mains des pieces tres-autentiques, tirées des archives de la Maison de Nevers, dont nos Historiens auroient pû profiter, s'il lui avoit plû de nous en faire part.

Il ne faut pas même, quand on réussit dans un sujet, le pousser trop avant. Comme on fait des grimaces, & qu'on se tire les larmes des yeux à force de rire ; on se défigure aussi, & on cesse d'être plaisant à force de le vouloir toûjours paroître.

Bornons ici nôtre carriere,
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'èpuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.

C'est ce qu'a dit M. de la Fontaine en finissant son premier volume des Fables choisies. Peut-être auroit-il bien fait luimême (quelque joli talent qu'il ait) de garder son precepte, & de ne point passer plus outre.

§ M. le Duc de Montausier étoit d'une

Mai-

Maison Huguenotte, & avoit étudié pour être Ministre : c'est d'où lui venoit tant d'érudition Ecclesiastique. Aprés la mort de son frere aîné, qui fut tué à l'armée, il vint à la Cour, changea de Religion, & épousa Julie d'Angennes, heritiere de la Maison de Ramboüillet. Il conserva toute sa vie de l'amour pour les belles lettres, & les cultiva avec soin, toûjours ami des savans, & toûjours leur protecteur, quand l'honnêteté des mœurs s'y trouvoit jointe à l'érudition, & à la beauté de l'esprit.

Ce qu'il y auvoit de plus merveilleux en M. de Montausier, c'est que vivant à la Cour, il n'abandonna jamais les interêts de la verité. Il aimoit à l'entendre, & à la dire; & se la disoit à soi-même. *Venerabilis senex, & patientissimus veri*, comme on l'a dit de l'Empereur Vespasien. Aussi ne faisoit-il point de façon de se reconnoître dans quelques endroits du Misantrope.

Du tems, que les juremens étoient plus à la mode, qu'ils ne sont pas aujourd'hui, il juroit comme les autres. Le Curé de Ramboüillet, qui étoit un homme simple, mais un fort bon Ecclesiastique, l'en reprenoit librement. Il le trouvoit bon; & si bon, qu'un de ses domestiques lui di-
sant

ſant pour le flater, que ce Prêtre-là étoit bien hardi de parler ſur ce ton à ſon Seigneur. M. de Montauſier lui repartit, taiſez-vous coquin : ce Prêtre a raiſon d'être hardi, puiſqu'il dit la verité.

La perſonne du monde, que ce Duc cheriſſoit davantage, prenant le parti de certains Artiſans, qu'on acuſoit de friponnerie, tâchoit de les excuſer auprés de lui. Mais M. de Montauſier ; qui ne pouvoit ſouffrir d'excuſe, où il n'y en doit point avoir, lui repartit tout indigné : Je croirois auſſi-tôt que vous n'avez point de nez, que de croire que ces gens-là ſont innocens. C'étoit tout dire ; car cette Dame avoit un des plus grands nez de la Cour.

Un Magiſtrat ſe trouvant à ſa table, des miettes de pain ſe mêlérent, je ne ſai comment, à ſes cheveux : Otez, Monſieur, ôtez ces miettes de vos cheveux, lui dit bruſquement M. de Montauſier, vous nous faites mal au cœur. Dans un autre repas, un Gentilhomme Bas-Normand, aïant mis une perdrix ſur ſon aſſiette pour la deceper, & la ſervir à ſes voiſins, M. de Montauſier lui dit : Eh ! Monſieur, qui voudra manger de ce gibier aprés avoir traîné ſur vôtre aſſiette ? Ce ſerai moi, Monſeigneur, repartit le Gentilhomme, qui avoit l'eſprit preſent, & per-

sonne n'en sera dégoûté que moi seul.

M. de Montausier écrivoit avec la même liberté qu'il parloit, comme on le peut juger par la lettre suivante. Elle s'adresse à un ami, qui l'avoit prié de lui dire son sentiment, touchant un petit livre, qui couroit alors, sous le titre de Relation de la conduite presente de la Cour de France, adressée à un Cardinal à Rome, par un Seigneur Romain de la suite de son Eminence M. le Cardinal Flavio Chigi, Legat du S. Siege vers le Roy tres-Chrêtien, traduit de l'Italien en François.

Je n'ai rien vû de si affecté, ni de si contraint, que ce discours. Il n'étoit pas besoin de le faire passer pour une Relation Italienne envoyée de Paris à Rome, & ensuite être renvoyée pour être traduite, de Rome à Paris. Et encore moins de feindre la premiere Impression à Leyde, & la seconde à Cologne, puisqu'il n'y avoit rien à craindre de la faire imprimer ici; & qu'au contraire, il est toûjours glorieux à la France de publier les illustres qualitez de son Souverain. Il est vrai que par le bon soin, qu'on prend de raconter ce qui se passe dans les Finances, & par la citation de plusieurs Arrêts sur la matiere des Usures, on peut juger que ce livre est plûtôt un Manifeste de la conduite de M. Colbert,

bert, & une justification de la Chambre de Justice, qu'un juste Panégyrique des belles actions de nôtre Grand Roy. Il y a des endroits, où les choses sont assez bien pensées; & il y en a d'autres, où nos maux sont assez bien palliez. Mais aprés avoir dit que la generosité de Loüis XIV. est incontestable, aussi-bien que le grand nombre de ses Victoires; cet Auteur ne devoit pas, d'une celerité peu judicieuse, étaler à la fin de la seconde lettre, pour faire bonne bouche, la défaite de Gigery avec une perte de trente-cinq Canons, & de beaucoup d'autres choses; & dire que cette affaire peut être mise entre celles, qui formeront les plus belles parties de l'histoire de Sa Majesté. Nous n'avions que faire qu'il nous consolât, en nous aprenant, que Charles-Quint, & S. Loüis ont été aussi malheureux, que nous en Afrique. Enfin je tiens, que cet Ecrivain est un écrivain de ménage, & que sans doute il a été loüé de M. Colbert à juste prix, pour donner des marques encore plus particulieres de ses fidêles œconomies.

§ Les Notices des Dignitez de l'Empire de l'Orient, & de l'Occident, sont d'un grand secours pour l'intelligence, non seulement de l'Histoire Romaine, mais aussi de l'Histoire Ecclesiastique, qui dépend en quelque sorte de cette premiere. Ce-

pendant ce ſecours ſera bien foible, & même inutile, ſur tout aux jeunes-gens, ſi les Notices ne ſont acompagnées de bonnes Remarques, comme de celles de Pancirole, & de quelques autres Antiquaires; & ſi un habile homme ne ſuplée au defaut de l'original, qui eſt mutilé, & corrompu en bien des endroits. M. Valois, qui a donné le *Notitia Galliarum*, auroit pû rendre avec bien de la gloire, ce ſervice à la République des Lettres: mais cet Auteur, qui étoit trés-capable, étoit auſſi tres difficile. Il ſembloit, qu'on lui arrachât les entrailles, quand on le prioit de produire quelque choſe de nouveau: Il faloit le laiſſer faire; c'eſt-là l'humeur de Meſſieurs les Savans. M. Colbert Miniſtre d'Etat, le ſolicitant un jour avec beaucoup d'honnêteté, de vouloir continuer ſon Hiſtoire de France en Latin, dont il avoit déja donné quelques volumes; le bon homme tout effraïé ſe retirant en arriere, comme ſi on avoit voulu l'aſſommer, s'écria: Eh! Monſieur, que me demandez-vous à l'âge où je ſuis: me demander ce penible travail, c'eſt me demander la vie. Il eſt mort, & a laiſſé ce grand Ouvrage imparfait.

§ Me rencontrant à Paris dans une Bibliotéque avec un fort habile homme, il

il me dit aprés l'avoir long-tems considérée; cette Bibliotéque est belle; mais elle n'est pas assez éclairée. Que dites-vous, Monsieur, lui répondis-je? le jour y entre de tous côtez. Je veux dire (me repartit-il) que je n'y remarque presque point de Critiques. Voïez-vous (continua-t'il) tout cet amas de livres est peu de choses, à moins qu'on ne trouve auprés de chaque Auteur son Critique, ou son Adversaire s'il en a. J'étois encore jeune quand cela me fut dit, & j'ai reconnû avec le temps, qu'il n'y a rien de plus vrai; & qu'on n'est point assez éclairé sur quelque matiere que ce soit, quand cette matière n'a point été debatuë; & qu'on n'a pas lû tous les Auteurs, qui en parlent, & qui se contredisent. Nous en avons un exemple tout nouveau à l'égard de la nouvelle Bibliotéque Ecclesiastique de M. du Pin, qui seroit un Ouvrage assez imparfait, sans le secours indirect de la Critique des Moines de S. Vannes. J'étois autrefois entêté de l'Histoire de Strada; mais depuis que (selon l'avis de mon ami) je lui oposai l'Histoire des Païs-Bas de Grotius, & celle de *Bentivoglio*, avec le jugement, que celui-ci porte de Strada dans ses Mémoires, je commençai à me refroidir pour cet Historien, qui est plus beau qu'il n'est seur.

Le même ami me disoit, qu'il pensoit bien d'une Bibliotéque, quand il y voïoit quantité d'Auteurs originaux, principalement en fait d'Histoire, de Critiques, de Traitez singuliers, toutes sortes de Dictionnaires, de Bibles, & de Peres de l'Eglise, quelques-uns des premiers Scolastiques, peu de nouveaux, peu ou point du tout de Casuites. A l'égard de ces derniers, j'ai remarqué dans la Bibliotéque de M. de Reims, qui est une des mieux fournies de Paris, qu'il n'y en a presque point, en comparaison des autres livres.

§ Il y a des saisons heureuses pour écrire. Peut-être que si Montagne étoit venu plus tard, & dans ce siecle-ci, qu'il auroit moins brillé. Peu de gens en son tems se mêloient d'écrire en nôtre Langue. Il faut pourtant avoüer, que Montagne dans sa maniere est original; & que l'air cavalier, qu'il affecte, est bien du goût des François. Cet air consiste à suivre sa fantaisie, plûtôt qu'à s'atacher à des principes tres-seurs, dont l'on tire des consequences fort suivies. Dans cette humeur on se jette sur toutes sortes de sujets, comme a la picorée; & l'on dit au hasard tout ce qui vient à la pensée, risquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon,

bon, ſans trop d'atachement ni à l'un ni à l'autre. On parle de tout, comme ſi on ne parloit de rien ; & ſouvent de rien, comme de quelque choſe fort important. On commence un diſcours par où il devroit finir : on le quitte au milieu, & puis on le reprend tantôt à la tête, tantôt à la queuë. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit ſouvent toute autre choſe, que ce que l'on avoit penſé. La régle la plus generale de cette maniere d'écrire, c'eſt de n'en point avoir ; & la plus grande affectation, c'eſt de ne rien affecter. Un Philoſophe de cette trempe, parle ingenument de lui-même, de ſes vices, & de ſes vertus. Il parle d'autrui ſans réſerve, ni détour. Il apelle chaque choſe par ſon nom. Il paroît en cela peu de pudeur, & beaucoup de négligence; mais l'écrivain ne s'en ſoucie pas. Sa Philoſophie lui donne cette fermeté, ou cette indifference. Il ne ſe contraint point, & ne contraint perſonne. La Religion ne l'embaraſſe pas, ſa morale eſt aiſée. A l'entendre dire, il ne tient gueres aux plaiſirs, & les maux ne le touchent que legerement. Il prend ce qui ſe preſente, & ne court point aprés ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut : c'eſt-là tout ſon but.

§ Je ne sai pourquoi Ciceron a dit, que les Poëtes Tragiques sont plus amoureux de leurs Ouvrages, que les autres Poëtes. Peut-être, que Ciceron ne le savoit pas lui-même ; & en effet il en parle comme ne le sachant pas : *In hoc enim genere nescio quo pacto, magis quàm in aliis, suum cuique pulchrum est*. Cela ne viendroit-il point de ce que les Poëmes Dragmatiques étant récitez sur les Theatres, & à la face du Public, c'est-à-dire exposez au jugement, & à la censure de tout le monde, le Poëte, quand il réussit, en tire davantage d'honneur, & de gloire.

§ M. du Cange étoit un parfaitement honnête homme. Quoi qu'ataché à des lectures tres-difficiles, & trés-herissées, il avoit cela de singulier, qu'il ne s'embarassoit point de ses études. Il les quittoit librement, & à toute heure, pour recevoir ses amis, & leur rendre service. *C'est pour mon plaisir* (disoit-il) *que j'étudie, & non pour faire peine à personne, non plus qu'à moi-même*. Aussi l'on ne remarquoit point que la dureté de ses travaux, lui ôtât rien de la douceur de sa conversation, ni de la suavité de ses mœurs, qui étoient tres-innocentes. Il n'étoit nullement entêté de ses Ouvrages, quoique tres-doctes, & aprouvées du public, disant avec mo-

modestie, qu'il avoit pris le moindre parti, & ne s'étoit arrêté qu'à la recherche des mots corrompus, que chacun évite, & condanne. Toûjours prêt à corriger ses fautes, il écoutoit, & recevoit de bonne grace les avis des Critiques; & l'on sait que s'il avoit vécu encore quelques années, il auroit changé, & éclairci bien des choses; & en auroit ajoûté de nouvelles, dans la seconde édition, qu'il se promettoit de faire de son Glossaire Latin, qui sera toûjours un admirable ouvrage. *Quantum rerum? Quantum exemplorum? Quantum antiquitatis tenet? Nihil est, quod dicere velis, quod ille docere non possit. Mihi certè, quoties aliquid abditum quaro, ille Thesaurus est. Jam quanta sermonis ejus fides? Quanta authoritas? Quam pressa, & decora cunctatio? Quid est quod, non statim sciat? Et tamen plerumque hasitat, dubitat diversitate rationum, quas acri, magnoque judicio ab origine, caussisque repetit, discernit, expendit.*

M. Gaudin Chanoine de Nôtre-Dame de Paris, étoit de Touraine. Il avoit de l'esprit, & écrivoit poliment en Latin. Quoiqu'il n'ait pas paru le plus fort pour l'érudition, dans ses debats avec M. Joly sur l'Assomption de la Vierge, il n'a pas laissé d'en tirer de la gloire, à cause de la ré-

réputation de ſon adverſaire. Etant encore jeune, il lui arriva un petit accident, qui doit ſervir d'inſtruction à ceux, qui entrent au ſervice des Grands. M. le Cardinal de Richelieu avoit demandé à M. des Roches un lecteur tel qu'il le faloit pour charmer ſes fâcheuſes inſomnies. M. des Roches lui preſenta le jeune Gaudin, bien fait, ſpirituel, & capable de ſervir, & de plaire. Le Cardinal qui ne manquoit jamais de mettre ſes ſerviteurs à l'épreuve, ne fut pas long tems ſans tendre un piege à ſon nouveau domeſtique, lui laiſſant ſous les yeux des lettres ouvertes, qui pouvoient exciter ſa curioſité, & lui aprendre des nouvelles. Cependant cette Eminence, qui faiſoit ſemblant de dormir, mais qui veilloit exactement ſur ſon homme, le ſurprit en defaut; & comme s'il avoit voulu lui dérober la vûë de ſes lettres, jetta promptement les mains deſſus. Gaudin peu aviſé, aïant donné dans ce panneau, demeura tout étourdi, & mit par-là un clou à la fortune, qui commençoit à rouler pour lui. Il fut congedié; & le Cardinal dit à M. des Roches: ce jeune homme a trop d'eſprit; aprenez-lui à en avoir un peu moins. Neanmoins il ne lui refuſa pas dans la ſuite, une Chanoinie de Nôtre-Dame, qui a
été

été sa plus grande richesse jusqu'à la mort. M. des Roches qui l'aimoit, lui avoit resigné sa grande Chantrerie de Nôtre-Dame de Paris ; mais le tems lui aïant manqué, Gaudin toûjours malheureux, n'a point possedé d'autre dignité, que celle d'Oficial sous M. l'Archevêque de Perefix, qui le consideroit.

§ Quand les confessions de S. Augustin, mises en François par M. Arnaud d'Andilly, parurent au jour, Messieurs de l'Academie Françoise, charmez de la beauté de cette traduction, offrirent une place dans leur Compagnie à cet excellent homme, qui les remercia. Ce refus obligea ces Messieurs à faire ce reglement entr'eux, que d'oresnavant l'Academie se feroit soliciter, & ne soliciteroit personne pour entrer dans son Corps.

Le stile grand, & étendu que M. d'Andilly affectoit alors, à la maniere des Espagnols, comme aïant plus de gravité, & de poids, sur tout dans les choses de pieté, fût d'abord tres-bien reçû ; mais à la fin, se trouvant qu'il étoit à charge à l'humeur impatiente des François, on cria contre, & on l'abandonna. Les bons Ecrivains s'aprochérent du stile Laconique, qui n'est pas moins difficile à manier, si l'on fait reflexion à ce mot de Possevin, qui me

sem-

ſemble tres-judicieux, & que peu de perſonnes comprennent. *Laconicè loqui non eſt, ut putas, paucas ſyllabas ſcribere, ſed de pluribus pauca. Atque hac ratione ego, & maximè breviloquum Homerum eſſe pronuncio, & prolixum Antimachum. Quid tandem? Nimirum rebus, non autem litteris longitudinem eſſe aſtimans.* Le Pere Malbranche a fort bien expliqué cette penſée de Poſſevin en parlant de la Phyſique d'Ariſtote; *Ce n'eſt pas* (dit-il) *que ce Philoſophe ſoit diffus; mais c'eſt qu'il a le ſecret d'être concis, & de ne dire que des paroles.*

§ M. d'Aligre, pere de M. d'Aligre, Chancelier de France, étoit d'un temperament ſi froid, & ſi difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Medecin, qui ſavoit bien, que quand les humeurs ſont une fois émuës, elles ſont capables d'un plus grand mouvement, & par conſéquent d'être purgées, ordonna ſecretement, qu'on tâcheroit de mettre M. d'Aligre en colere; que dés qu'on s'apercevroit de l'émotion, on lui feroit prendre ſa medecine. Le Valet de Chambre de M. d'Aligre ne négligea rien pour faire réuſſir la choſe. Dés la pointe du jour, s'aprochant du lit de ſon Maître, il en tira les aideaux avec une précipitation capable

ble de ſurprendre, & de fâcher un homme qui s'éveille. Mais M. d'Aligre ſans s'émouvoir, demanda tranquilement: quelle heure eſt-il? Le Valet de Chambre aïant manqué ſon coup, s'aviſa de brûler la chemiſe de ſon Maître, & de la lui aporter tout en feu. M. d'Aligre toûjours froid, ſe contenta de lui dire: chauffez-en une autre? Tout cela ne faiſant rien, le Valet de Chambre d'un coup de coude caſſa cinq ou ſix verres de Veniſe, que ſon Maître aimoit; & ce Maître auſſi peu émû qu'auparavant, dit tout doucement: c'eſt dommage, ils étoient beaux. Enfin le Valet de Chambre au deſeſpoir, ne s'attendoit plus à rien, lorſqu'il arriva un homme, qui avoit une affaire tres-épineuſe au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vétu de taffetas; & comme il parloit avec beaucoup d'action en deffendant ſa cauſe, cette étoffe faiſoit une eſpece de ſiflement à l'oreille, qui chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire tout en colere: *Faites taire vôtre habit, Monſieur, ſi vous voulez que je vous écoute.* Le Valet de Chambre voïant ſon Maître ému, lui preſenta la medecine; & elle eut ſon effet.

§ L'Auteur de la Vie du Taſſe en François, ſur la foi de je ne ſai quel Memoire, pré-

prétend que le Taſſe parloit, & raiſonnoit à ſix mois ; qu'il étudia à trois ans, & alla au Collége à quatre. S'il n'y a point d'erreur aux dattes de ce Memoire, c'eſt-là un prodige ſans exemple. Les Italiens, qui ont fait l'Eloge du Taſſe, ne diſent rien de ſemblable. Girolamo Ghilini entr'autres, qui n'épargne point les exagerations en faveur des gens de ſon Païs, ſe contente de dire, que le Taſſe avoit *un ingegno più che humano*, qu'à l'âge de douze ans il étudia au Droit, & qu'à dix-huit ans il avoit fait le Poëme de Renaud, *avendo ſu l'éta di dicciottanni contati gli amori di Renaldo*. Cela eſt toûjours fort admirable, & peu d'enfans des plus celebres, ont été juſques-là. Certainement l'on ne connoît pas tout ce que peuvent la plûpart des enfans. On les entretient dans la puerilité, & ils demeurent pueriles. J'ai vû un petit Païſan, inſtruit par ſon Curé, qui à l'âge de ſept ans expliquoit le Nouveau Teſtament Grec à l'ouverture du livre, avec plus de facilité, qu'un autre ne l'auroit lû en Latin, ou en François. J'ai auſſi vû un jeune Anglois d'environ ſix ou ſept ans, qui parloit aiſement Latin, Allemand, & Italien ; & deux autres enfans, le frere, & la ſœur, l'un âgé de neuf ans, & l'autre d'onze ou dou-

douze, qui parloient fort bien Grec, & Latin, & disputoient de la Dialectique en l'une, & en l'autre langue.

§ Isaac de la Pereyre Calviniste, & Auteur des Préadamites, s'étoit introduit chez feu M. le Prince de Condé par la voïe des belles lettres. Ce fut par hasard, & sans premeditation, qu'en lisant les versets 12, 13, & 14, du 5 chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, il lui vint à la pensée, qu'on pouroit démontrer par ces passages de l'Apôtre, qu'il y a eu des hommes au monde avant Adam. Cette opinion bizare, & fanatique, qu'il ne regardoit d'abord que comme un jeu d'esprit, lui entra à la fin si avant dans la tête; qu'il n'a point guéri de cette fole imagination. Cependant voïant bien, que nulle protection ne pouvoit le mettre à couvert du feu, dont il étoit menacé, il abjura son Heresie avec le Calvinisme, & se retira chez les PP. de l'Oratoire, où il est mort, aprés (dit-on) avoir composé la seconde partie de son systême, qu'il avoit promise, en donnant la premiere. Plusieurs ont refuté son livre, qui n'en vaut pas la peine. Le Latin n'y manque pas: mais il n'y a, ni bon sens, ni solide érudition. La vanité y régne, avec l'ambition d'être le chef d'un nouveau parti.

C'est

C'est pour cela qu'il y flate les Juifs, & les apelle civilement à son école.

§ Nous avons plusieurs exemples de personnes, qui ont marqué la force de leur esprit, en faisant des Vers la mort sur les lévres. L'Empereur Adrien, tout prêt de mourir, fit la jolie Epigramme Latine *Animula vagula*, *&c.* M. de Saumaise étant encore jeune, frapé d'une maladie mortelle, & lorsqu'il n'attendoit plus, qu'à expirer, fit son Epitaphe en vers. Patris Poëte celebre de Caën, âgé de plus de quatre-vingt ans, se voïant mourir, fit ces beaux Vers, si dignes de nos reflexions: *Je songeois cette nuit*, *&c.* Des Barcaux dont la vie avoit été toute Epicurienne, se tournant vers Dieu à la mort, composa un parfaitement beau Sonnet, qui marquoit son repentir. Marguerite d'Autriche, prête à perir dans une tempête sur la Mer, fit son Epitaphe en vers: illustre témoignage, & de la fermeté de son ame dans cette extrêmité, & de la bizarerie de sa fortune. Un des Officiers Generaux de nôtre Armée Navale (à ce qu'on dit) fait des Vers galans, apuïé contre le mats de son Vaisseau, pendant qu'il fait donner sur l'ennemi, & que l'ennemi donne sur lui: cela s'apelle, *Pingere sub gladio.* Petrône raconte quelque cho-

chose de semblable d'un nommé Eumolpus. *Invenimus Eumolpum sedentem, membranæque ingenti versus ingerentem. Mirati ergò quod illi vacaret in vicinia mortis Poëma facere, extraximus clamantem:... At ille excanduit; &, sinete me (inquit) sententiam explere: laborat carmen in fine.* La mort trouva celui-ci, qui cherchoit la fin d'un vers, & le laissa chercher. Loüise Anastasie de Serment, fille savante, attaquant elle-même la mort, la pressa par de fort beaux Vers, de la delivrer de ses cruelles infirmitez: Favorablement écoutée, elle mourut en finissant une belle Epigramme.

---------- Nectare clausa suo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Mademoiselle de Serment étoit de Grenoble. Elle avoit l'esprit grand, & décisif. M. Quinault la consultoit comme sa Muse choisie...

§ Nos meilleurs Auteurs sont plus considerez dans les Païs étrangers, que chez nous. C'est-là nôtre génie François, de negliger ce que nous possedons, & de courir aprés ce qui vient de loin. On lit avec veneration chez nos voisins, l'Histoire de M. de Thou, qu'on ne regarde

 pres-

presque pas ici. Les Memoires de Comines sont plus lûs, & admirez en Espagne, & en Italie, qu'en France. On enseigne sous le Nord, la Philosophie de Descartes, à laquelle nous disons ici anathême. La Démonstration Evangelique de M. Huet, a eu, sans comparaison, plus d'admirateurs en Angleterre, & en Holande, que dans sa propre patrie.

§ Je ne sai point si M. des Iveteaux avoit été Precepteur de M. de Vandôme, comme le raporte Moreri en parlant de Malherbe ; mais je sai tres-assurément, qu'il a été Precepteur du feu Roy Loüis XIII.

Aprés quelques années de service, fatigué de la Cour, il se retira dans sa belle Maison du Fauxbourg S. Germain, où Epicurien déclaré, il mena jusqu'à une extrême vieillesse la même vie, qu'il a décrite dans le fameux Sonnet, qui commence par ces Vers :

Avoir peu de parens, moins de train, que de rente,
Chercher en tout tems, l'honnête volupté,
Contenter ses desirs, &c.

Sa Famille étoit de Caën, où elle se fait encore distinguer aujourd'hui par de grands emplois, & par beaucoup de merite.

te. Le frere aîné de M. des Iveteaux avoit été Lieutenant General de cette Ville, & acheta depuis une Charge de Maître des Requêtes. Celui-ci eut un fils, que nous avons vû Conseiller au Grand Conseil, & d'autres Enfans.

On disoit autrefois à Paris de M. des Iveteaux, qu'il se chaussoit comme les autres se coiffent, & qu'il se coiffoit comme les autres se chaussent; parce qu'il portoit des souliers de castor, & des calotes de maroquin, les calotes de satin étant alors les seules, qui fussent d'usage, celles de cuir n'étant devenuës à la mode que depuis.

Avec tout son esprit, & sa belle érudition, il y avoit bien de la bizarerie, & de l'extravagance dans la conduite de ce Vieillard; & certainement l'amour des plaisirs l'enivra, & le rendit ridicule aux yeux de ceux-là même qui excusoient davantage ses foiblesses. Un jour pour son malheur, sortant de chez lui, il trouva à sa porte une jeune Gueuse, *tantò piu bella, quantò piu lacerata*, tombée en foiblesse. M. des Iveteaux lui fit donner du secours. Il la regarda: Il en fut regardé; & elle lui sembla si fort à son gré, que dés ce moment cette Circé devint la maîtresse absoluë de son cœur, & de sa maison. C'é-

toit la femme de l'un de ces Meneſtriers, qui vont de cabaret en cabaret par la Ville augmenter la joïe des Ivrognes, & qui n'ont point de pire maiſon que la leur, ſelon le Proverbe. Elle joüoit de la harpe divinement, & l'acompagnoit d'une voix charmante; & c'eſt veritablement ce qui attacha le plus M. des Iveteaux, qui aimoit la Muſique, & les Inſtrumens juſqu'à la folie. M. Saraſin ſon intime ami, parle dans ſon Dialogue de l'Amour, d'un galant jaune que Mademoiſelle Dupuis (c'étoit le nom de cette femme) avoit mis au chapeau de ce bon homme, en qui l'amour radotoit.

Comme il s'imaginoit, que la vie champêtre eſt la plus heureuſe de toutes les vies; & qu'il vouloit être heureux, il s'habilloit en Berger, & prenant l'air d'un *Paſtor Fide* avec ſa Dame, la houlette à la main, la panetiere au côté, le chapeau de paille doublé de ſatin couleur de roſe ſur la tête, il conduiſoit paiſiblement le long des allées de ſon Jardin, ſes troupeaux imaginaires, leur diſoit des chanſonnettes, & les gardoit du loup.

Quand Mademoiſelle Dupuis joüoit de la harpe, des roſſignols dreſſez à cela, ſortoient de leur voliere, & venoient ſe pâmer ſur l'inſtrument. Enfin

Des Jardins, des Tableaux, la Musique, des Vers,
Une Table fort libre, & de peu de couverts,

ne suffisoient point à M. des Iveteaux: Il rafinoit tous les jours sur les plaisirs, soit pour les augmenter, ou pour les rendre plus sensuels, & plus délicats. Mais il eut beau faire, les traverses, dont l'on ne manque pas dans la vie, vinrent troubler la fête. Il sçut *conserver sa santé*; Il sçut *à rien d'ambitieux ne mettre son attente.* Il sçut se faire *estimer du Prince, & le voir rarement.* Il vit *les siens élevez en quelque dignité.* Il eut *beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'enfans sans femme*, comme il le dit dans le Sonnet, qui renferme toute sa Philosophie: Mais il ne sçut, ni garder sa liberté, ni s'exempter d'afflictions, & de procés. Ses parens lui en susciterent: le mariage de sa fille unique, qui fut malheureux, l'inquieta; & un meurtre, commis dans sa maison, pensa la renverser. Cependant rien n'étant capable de le faire rentrer en lui-même, il mourut comme il avoit vécu. M. de S. Evremont dit, qu'étant prêt d'expirer, il commanda, qu'on lui joüât une sarabande, afin que son ame passât plus doucement, *allegramente.*

Voilà quelle fut la vie de ce Philosophe, de ce Sage du tems, de ce Precepteur d'un grand Roy. J'ai oüi dire, que quand il parloit de ce Monarque, il ne disoit jamais le Roy; mais seulement Loüis treiziéme, dépité de ce que ce Prince ne régnoit que par ses Ministres.

Heu quia troppus amor savios stultescere cogit!
Artibus ipsius quisnam certando repugnat?
Supposito Alcides humero, qui cœlica regna
Sustinuit, variasque habuit certamine palmas,
Fœmineas vestes abjecta pelle Leonis
Induit, & manzzam posuit, fusumque piavit.
Jupiter in Taurum, Cygnum se mutat & aurum,
Quique Deus fuerat, patiebat bestia firi.

M. Pierre Seguier, President à Mortier du Parlement de Paris, & Cousin germain de l'illustre Pierre Seguier, Chancelier de France, étoit un Magistrat de tres-grande probité, & de beaucoup d'érudition. Nous avons de lui un excellent Traité, *De cognitione Dei, & sui, quem nostrum fecit venustissimo sermone, elegantissimus G. Colletet.* C'est comment en parle M. de la Menardiere de l'Academie Françoise.

Ce même President *disertus, & dives*, n'avoit rien épargné pour tirer un grand nombre d'extraits des Registres du Parlement

ment de Paris, servant à l'Histoire de cet auguste corps. Le recueïl étoit de plusieurs gros volumes in folio parfaitement bien écrits, & reliez en maroquin de Levant. Je les ai vûs autrefois entre les mains de M. Guenée, savant Eclesiastique, Procureur du Collége de Beauvais, & Precepteur de M. Seguier Prevost de Paris, fils unique du President, dont je viens de parler, en qui la famille des Seguiers est demeurée éteinte, ne s'étant point marié, au grand regret de M. le Chancelier Seguier.

Dans un voïage, que je fis à Roüen, il y a quelques années, je vis un recueïl d'un semblable dessein, tiré des Registres du Parlement de Normandie, par M. Marette, Avocat General de la Cour des Aides de cette Province, homme savant, & curieux. Son cabinet étoit rempli de fort bons livres, & d'anciens Manuscrits, qui sont passez la pluspart dans la Bibliotéque de M. Colbert, par les soins de M. le Premier President Pellot.

§ La plus grande loüange, & la plus sincere, qu'on puisse donner à M. Descartes, c'est celle, qui vient de la part de ses ennemis, ou de ses adversaires. Tous generalement ont loüé sa Dioptrique, & sa Geometrie. M. de Sorbiere, qui rabaissoit

Descartes pour élever davantage Gassendi, a regardé les lettres de ce premier, comme des chef-d'œuvres pour la doctrine, & les a même égalées, ou preferées à celles de Balzac pour le stile épistolaire. Le fade Railleur, qui a feint un voïage de Descartes dans la Lune, avoue que son Traité des Passions est un fort excellent ouvrage. Sa Methode, quoique rebutée par quelques-uns, est estimée de la plûpart à cause de son utilité. Ses Méditations Métaphisiques ont été loüées par ceux-là même, qui les ont critiquées avec plus de rigueur. L'Homme de Descartes, tout imparfait qu'il est, n'étant qu'un essai, & une ébauche, n'a pas déplû à Stenon, & aux autres Anatomistes, qui en ont remarqué les défauts. Et si les Principes de Descartes ont paru une rêverie au jugement de quelques-uns, au moins personne n'en a méprisé l'invention.

§ Milord Clarendon disoit ici, que la premiere semence des mouvemens d'Angleterre, qui n'ont que trop éclaté sous le régne de Charles I. venoit de ce que ce Prince avoit témoigné, peu aprés qu'il fut monté sur le Trône de son Pere, qu'il vouloit retirer les biens Eclesiastiques des mains de la Noblesse, avec qui Henry VIII. auteur du Schisme, les avoit

par-

partagez: cela fit croire aux mécontens, qu'il avoit de l'inclination pour la Religion Catholique; & que c'étoit par cet endroit, qu'il vouloit commencer à y entrer: du moins ils furent bien aises qu'on le crût, & ils en firent courir le bruit. Cette circonstance m'a semblé d'autant plus remarquable, que je ne vois pas qu'elle ait été relevée par aucun des Historiens, soit Anglois, François, ou Italiens, qui nous ont donné des Relations des troubles d'Angleterre sous Charles I.

M. Grollier, Tresorier de France, & nôtre Ambassadeur à la Cour de Rome sous François I. *Vir munditiæ, & elegantiæ in omni vitâ assuetus, pari elegantiâ, ac munditiâ ornatos, ac dispositos domi tam curiosè asservabat, ut ejus Bibliotheca cum Bibliotheca Asinii Pollionis (quæ prima Romæ instituta est) componi meruerit.* C'est l'éloge que lui donne M. de Thou dans son Histoire.

La Bibliotéque de M. Grollier s'est conservée dans l'Hôtel de Vic, jusqu'à ces années dernieres, qu'elle a été venduë à l'encan. Elle méritoit bien, étant une des premieres, & des plus acomplies, qu'aucun particulier se soit avisé de faire à Paris, de trouver comme celle de M. de

Thou, un acheteur, qui en conservât le lustre. La plûpart des curieux de Paris ont profité de ses débris. J'en ai eu à ma part quelques volumes, à qui rien ne manque, ni pour la bonté des éditions de ce tems-là, ni pour la beauté du papier, & la propreté de la relieure. Il semble à les voir, que les Muses, qui ont contribué à la composition du dedans, se soient aussi apliquées à les aproprier au dehors, tant il paroît d'art, & d'esprit dans leurs ornemens : Ils sont tous dorez avec une délicatesse inconnûë aux Doreurs d'aujourd'hui : les compartimens sont peints de diverses couleurs, parfaitement bien dessinés, & tous de diferentes figures : Dans les cartouches se voit d'un côté en lettres d'or le titre du livre, & au dessous, ces mots, qui marquent le caractere si honnête de M. Grollier, *Jo. Grollierii, & amicorum;* & de l'autre côté, cette Devise, témoignage sincere de sa pieté : *Portio mea Domine, sit in terra viventium.*

Ce titre des livres se trouve encore sur le dos entre deux nerfs, comme cela se fait aujourd'hui; d'où l'on peut conjecturer, que l'on commençoit deslors à ne plus coucher les livres sur le plat dans les Bibliotéques, selon l'ancienne coûtume, qui se garde encore aujourd'hui en Allemag-

magne, & en Espagne, d'où vient, que les titres des livres reliez en vélin, ou en parchemin, qui nous viennent de ces païs-là, sont écrits en gros caracteres tout le long du dos des volumes.

§ M. Tinelis dans le Journal de Medecine du premier Octobre 1681. dit, que M. Rohault s'est trompé en écrivant dans sa Physique aprés M. Descartes, qu'on doit la découverte de la lunette de longue vûë à Jacques Metius Holandois, qui la trouva par hasard.

Il n'y a point d'aparence, que cette Histoire soit suposée. M. de Monconis, Auteur digne de foi, témoigne dans ses Voïages, qu'il logeoit à Alcmar en Holande chez un Peintre, nommé Metius, neveu de celui, qui avoit trouvé l'invention des Lunettes d'aproche.

M. Descartes, qui avoit été long-tems en Holande, dans un commerce perpetuel avec les savans, & les curieux de ce païs-là, pouvoit bien s'assûrer de la verité, ou de la fausseté de ce fait, raporté par les Auteurs contemporains. Le Rossi entr'autres, dit que Galilée étant à Venise, on lui raporta, qu'un Holandois avoit trouvé une espece de lunette, qui aprochoit les objets; & qu'aïant conçû, sur le raport, & la description, qu'on lui en

fit,

fit, ce que ce pouvoit être, il donna le mieux qu'il put la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuïau d'orgue, & fit voir à Messieurs de Venise de dessus la Tour de S. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention. Cet Auteur ajoute que depuis cette heure-là, Galilée avoit beaucoup travaillé à perfectionner les lunettes d'aproche; & merité par la perfection, qu'il leur donna, que l'invention lui en fût attribuée.

Il ne sert rien de dire que Jean-Baptiste Porta, avant l'an 1609. que l'on prend pour l'époque de cette découverte, avoit parlé dans le dix-septiéme Chapitre de son Traité de la Magie Naturelle, des verres concaves, qui aprochent les objets éloignez, & des verres convexes, qui grossissent les objets, qui sont proches. Ce que cet Auteur dit à ce sujet, est si embroüillé, & si obscur, que Keplerus, aprés l'avoir examiné par l'ordre de l'Empereur Rodolphe, declara à ce Prince, qu'il étoit inintelligible, & absurde.

Il est vrai, que le P. Mabillon témoigne dans son Voïage d'Italie, qu'il avoit vû dans un Monastere de son Ordre, les œuvres de Commestor, écrites à la main par un nommé Coradus au treisiéme siecle, où se trouve à la troisiéme page un portrait

trait de Ptolomée, qui contemple les astres, avec un tube à quatre tuïaux. Mais ce Pere ne dit point, que ce tube fût garni de verres: Et en effet, on ne se servoit de tube en ce tems-là, que pour conserver, & diriger la vûë, ou la rendre plus nette, en séparant par cette invention les objets qu'on regardoit, des autres dont la proximité auroit empêché de voir ceux-là bien distinctement. L'experience est conforme à ma conjecture; car sans tube même, & en regardant seulement entre nos doigts un peu ouverts, ou par un trou d'épingle dans une feüille de papier, les objets nous en paroissent beaucoup plus nets. Et pour moi, qui ne saurois lire sans lunettes, je lis assez facilement de la sorte l'écriture, qui me fuit, quand je la regarde avec mes deux yeux.

Quoiqu'il en soit, il faut avoüer que les principes d'Optique, sur lesquels se font les Lunettes d'aproche, se trouvent dans Euclides, & dans les anciens Geometres; & que c'est faute d'y avoir reflechi, qu'on a été si long-tems sans découvrir cette merveilleuse invention, comme beaucoup d'autres, qui demeurent cachez dans leurs principes, & dans la majesté de la nature, comme dit Pline, jusqu'à ce que la reflexion, ou le hasard les

les develope, & les mette au jour.

§ A voir M. de Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme, qui faisoit si bien parler les Grecs, & les Romains, & qui donnoit un si grand relief aux sentimens, & aux pensées des Heros. La premiere fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Roüen: Son exterieur n'avoit rien, qui parlât pour son esprit; & sa conversation étoit si pesante, qu'elle devenoit à charge dés qu'elle duroit un peu. Une grande Princesse, qui avoit desiré de le voir, & de l'entretenir, disoit fort bien qu'il ne faloit point l'écouter ailleurs, qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille se négligeoit trop, ou pour mieux dire, la nature, qui lui avoit été si liberale en des choses extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auroient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisoient remarquer ses legers defauts, il soûrioit, & disoit; Je n'en suis pas moins pour cela Pierre de Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la Langue Françoise: Peut-être ne se mettoit-il pas en peine de cette exactitude; mais peut-être aussi n'avoit-il pas assez de force pour s'y soûmettre. Quand il avoit composé un Ouvrage, il le lisoit à Madame de

Fon-

Fontenelles sa sœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'esprit fort juste; & si la nature s'étoit avisée d'en faire un troisiéme Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres: Mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un Neveu à ses freres, digne heritier de leur merite, & de leur gloire.

Les premieres Pieces de Theatre de M. de Corneille ont été plus heureuses que parfaites; les dernieres ont été plus parfaites, qu'heureuses, & celles du milieu ont merité l'aprobation, & les loüanges, que le Public a données aux premieres, moins par lumiere que par sentiment.

La critique, que cet excellent Poëte a fait de ses propres Ouvrages, est une entreprise sur lui-même, qui lui a gagné le cœur, & l'estime de tous les honnêtes gens. Un homme fait comme l'Auteur des Reflexions Morales, qui raporte tout ce que nous faisons de bien aux ressorts de l'amour propre, ne manqueroit pas de lui apliquer cette maxime, *Que nous n'avoüons de petits defauts, que pour persuader, que nous n'en avons pas de grands.* Mais il faut penser autrement de M. de Corneille, qui ne consultoit pas l'amour propre, quand il s'agissoit d'exercer les vertus, dont sa belle ame étoit ornée.

§ La

§ La Musique, & le son des Instrumens, contribuent à la santé du corps, & de l'esprit, aident la circulation des humeurs, purifient le sang, dissipent les vapeurs, & dilatant les vaisseaux, & les pores, la transpiration si necessaire pour se bien porter, se fait plus facilement. La manie de Saül s'apaisoit au son de la harpe de David. Il est vrai, que Saxon le Grammairien parle d'un Roy de Dannemark, que le son du luth avoit rendu fou, & furieux: mais c'est une pure fable. Le venin de la Tarentole se dissipe au son du violon, & par les mouvemens de la danse. J'ai oüi dire à une personne de qualité, qu'étant subitement frapée d'une maladie violente, au lieu de recourir aux Medecins, elle fit venir les Violons, qui lui donnerent si bonne aubade, que les visceres étant émûës, & les humeurs venant à se fondre, elle recouvra en peu d'heures une parfaite santé. Il y a des païs, où les Baigneurs frotent dans le bain, & les Barbiers peignent les cheveux selon de certains tons de musique, non seulement pour donner du plaisir, mais aussi pour aider les humeurs à sortir par ces mouvemens qui chatoüillent.

Comme il y a des mouvemens, & des acors dans le sang, & dans les autres humeurs,

meurs, il ne faut pas s'étonner, si la symphonie peut quelque chose sur nôtre corps pour sa santé. Le Medecin Hermophile raportoit les divers batemens du poux à de certaines mesures, comme les Poëtes raportent leurs vers à certains pieds; & l'on peut dire, que la connoissance du poux, & du batement des arteres, qui est une des plus belles, & des plus necessaires parties de la medecine, dépend en quelque chose de la connoissance des divers tons de musique. J'ai remarqué que ceux, qui sont acoûtumez à toucher le luth, ou d'autres instrumens, aïant le tact plus delicat, & plus seur, jugent mieux du poux des malades, ou des personnes passionnées, que les autres, qui n'ont pas cette habitude.

§ Touchant ce qu'on a inseré dans quelques Journaux des Savans, qu'il s'étoit trouvé un homme, qui avoit vécu plusieurs jours, aprés avoir reçû un coup d'épée au travers du cœur; il faut dire, ou que le coup n'avoit porté, que dans la partie charnuë du cœur sans passer jusques dans les cavités, le cœur de cet homme étant extraordinairement gros, ou que le cœur de cet homme n'avoit point de ventricules; comme cela se trouva effectivement à Paris en 1602. à l'ouverture d'un cada-

vre d'un jeune Polonois. *In Polono Lutetia secto* (ainsi que le témoigne Reinesius dans l'une de ses Lettres) *anno* 1602. *cujus cor, quia solidum erat sine ventriculis, vasa circa basin admodum fuisse dilatata, & remansisse anastomoses, quæ solent esse in fœtu, apertas notarunt.*

§ Dion Cassius fut douze ans à composer son Histoire, & dix ans à preparer ses Memoires. Cela est de bon exemple pour nos Historiens, sur tout aujourd'hui qu'on veut les assujetir à representer leurs titres: ce qui est bien embarassant. L'Ecriture Sainte marque quelquefois les livres plus anciens d'où elle tire son histoire. Eusebe fait aussi mention de quelques Auteurs de qui il tient les extraits, qui composent son Histoire Eclesiastique: mais en general les Historiens Grecs, & les Latins, veulent qu'on s'en raporte à leur bonne foi.

Je dirai à ce propos, pour le service de ceux, qui écrivent l'Histoire des derniers Siecles, que parmi le grand nombre de Memoires, qui se trouvent à la Biblioteque du Roy, & ailleurs, il y a bien des historiettes, & des satyres écrites sur des oüi-dire. Nos premiers Historiens écrivoient des Romans plûtôt que des Histoires; & ne faisoient pas difficulté, quand il

il manquoit quelque chose à la vie d'un Heros, d'y coudre des fables, pour remplir les vuides de son heroïsme. On a retranché cette liberté dans ces derniers tems, & l'on a separé le romanesque d'avec l'historique: Mais depuis qu'on a commencé à se dégoûter des Romans, on a repris en quelque façon l'ancienne mode, par le mêlange que l'on fait des veritables Histoires, avec des mensonges agréables: ce qui est d'autant plus dangereux, que prenant la broderie pour le fonds de l'étoffe, on ne se repaît que de rêveriers, & de fables.

Il faut beaucoup d'aplication, & de recherche pour separer le vrai d'avec le faux dans ces sortes de Memoires: à moins de cela, un Auteur hasarde sa reputation; & c'est peut-être ce qui a le plus nui à M. de Varillas, dans les Histoires, qu'il nous a données depuis trente ans; & à M. Raguenet dans sa premiere Histoire de Cromwel, où il paroît s'être trop fondé sur les Memoires peu autentiques, pour ne pas dire fabuleux; de M. de Brosse Docteur de la Faculté de Paris.

§ Le Cardinal du Perron, demeurant à Paris sur la Paroisse de Saint Paul, envoïa un Gentilhomme dire au Curé de cette Paroisse de le venir trouver pour une af-

faire, qu'il avoit à lui communiquer. Le Curé répondit qu'il iroit; & n'en fit rien. M. du Perron, aprés l'avoir attendu assez long tems, l'envoïa querir une seconde fois. Le Curé répondit comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin M. du Perron indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvoit son procedé fort mauvais, & que sans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme: allez dire à Monseigneur le Cardinal, qu'il est Curé à Rome, & que je le suis à Paris; qu'il est sur ma Paroisse, & que je ne suis pas sur la sienne. Monsieur du Perron écoutant cette vigoureuse réponse, dit: Il a raison; je suis son Paroissien, c'est à moi à l'aller trouver, & partit aussi-tôt. Dés que le Curé l'aperçût, il courut le recevoir jusques dans la ruë; & le Cardinal trés-content l'embrassa, & lui donna son estime, & son amitié.

§ Le Testament du Cardinal de Richelieu, qui passe pour un bon ouvrage, est une piece supposée par un homme d'esprit, qui l'a revêtuë du nom illustre de ce grand Ministre, pour lui donner du credit dans le Public. On a seu de ceux, qui ont aproché de plus prés cette Eminence, qu'aprés sa mort, on ne trouva parmi ses papiers,

que

que ses Traitez de controverse, & de pieté. qui furent revûs, & polis au point que nous les voïons, par l'ordre de Madame la Duchesse d'Aiguillon, qui aimoit la gloire de son Oncle. D'ailleurs il est constant, que ce Cardinal n'avoit rien écrit touchant sa Politique qu'il tenoit tres-secrete; & que ce qui en paroît, n'a pû être tiré tout au plus que de ses discours ordinaires, & de quelques projets de réforme, qui sont passez de bouche en bouche jusqu'à celui, qui est le veritable auteur de ce prétendu Testament. Ce n'est pas d'aujourd'hui, qu'il se trouve des gens glorieusement modestes, qui n'étant pas de qualité à beaucoup relever de certains ouvrages, qui demandent un grand nom, en empruntent un, qui enleve tout d'un coup le suffrage du Public. Cela est pourtant fâcheux; & l'on peut abuser de cette licence, comme effectivement l'on en abuse: ce qui fit dire à un homme sage, quand le Testament du Cardinal de Richelieu parut, qu'aprés ce faux Testament, on en verroit bien d'autres, dont le Public seroit la dupe.

§ Fortunius Licetus, dans son traité *De Lucernis Antiquorum reconditis*, raporte, que des curieux regardant avec un flambleau dans un vieux sepulchre, qu'on ve-

venoit d'ouvrir, les vapeurs grasses, causées par la corruption des cadavres, s'enflammerent à l'aproche du flambeau, au grand étonnement des assistans, qui crierent, miracle. Le même Auteur ajoûte, qu'il arriva de son tems une chose semblable dans l'Ecole de Medecine de Pise; *In dissecando cadaveris ventriculo scolaris Anatomiæ Præfectus (ut moris est in Theatro Pisano) candelam ceream accensam in manibus habens propè locum dissectionis, illius igne flatum, halitumque pinguem è diciso stomacho egredientem inflammavit; nempè valdè pinguis vapor aliquis illi flatui copulatus à propinquo igne candelæ tactus, illico in flammam conversus est.*

Ces Histoires peuvent s'apuïer par l'exemple de la plante, que nous apelons Fraxinelle, laquelle exhale en Eté, quand elle est échauffée du Soleil, une vapeur grasse, & subtile, qui s'enflamme comme de l'eau de vie, lorsqu'on en aproche une chandelle allumée.

Mais sans chandelle allumée, il arrive quelquefois, que les vapeurs grasses, qui exhalent des cadavres, se trouvant excitées par la chaleur du jour, s'enflamment durant la nuit. Febourg, Secretaire du Roy de Dannemarc, dans le dernier Siecle, aïant été pendu, & étranglé, il parut

parut la nuit une flamme sur sa tête, qui fit croire au peuple (vû la grandeur de ce prodige) que cet homme étoit mort innocent des crimes qu'on lui imposoit.

§ Le P. Alexandre Jacobin, si connû par ses ouvrages, est de Roüen. La pureté de ses mœurs, son humeur douce, & obligeante, jointe à son grand savoir, le rendent aimable, & cher à tous ceux, qui traitent avec lui. Depuis Melchior Canus, qui parloit Latin comme Ciceron, nous n'avons point de Scolastique, qui écrive mieux en Latin, que le Pere Alexandre. Il est le premier qui s'est avisé de traiter les plus belles questions de l'Histoire Ecclesiastique, à la maniere de l'Ecole; & c'est-là, à mon gré, le moïen le plus seur pour rétablir sans nulle violence, la positive dans les études publiques de Theologie. J'ai apris, que ce Pere travaille presentement à revoir tous ses Ouvrages pour les donner au Public en huit volumes in folio.

Plusieurs ont écrit contre lui. M. le Fevre, surnommé de la Bastille, parce qu'il a été prisonnier dans ce Château, a critiqué le commencement de son Histoire Ecclesiastique. Le premier volume de cette Critique fut imprimé à Roüen, mais aussi-tôt suprimé; il n'en resta que

 deux

deux exemplaires, dont l'un fut mis dans la Bibliotéque de M. le Premier President Pellot, & l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville Chanoine de la Cathedrale.

Un Jacobin, nommé d'Enghien, a composé un petit livre in douze contre le P. Alexandre, qui a pour titre, *Auctoritas Sedis Apostolicæ pro Sancto Gregorio Papa VII. vindicata*, dans lequel il tâche de prouver le pouvoir indirect des Papes sur le temporel des Rois. Le Pere Alexandre lui a répondu dans le vingt-cinquiéme volume de son Histoire Ecclesiastique, par une Dissertation apologetique.

Un Anonyme a fait un autre livre intitulé, *Causa Regaliæ penitùs explicata, seu responsio ad Dissertationem R. P. F. Natalis Alexandri de Jure Regaliæ.* Le P. Alexandre n'a pas crû lui devoir répondre par des raisons de prudence.

Quelques autres ont écrit contre ce Pere, sans dessein premedité; mais incidenment sur des points particuliers: comme le Pere Frassen Cordelier, dans ses *Disquisitiones Biblicæ*, au sujet de la Vulgate; & Raiserus Protestant d'Ausbourg, dans un livre, qui a pour titre, *Joannes Launoius Theologus, & Sorbonista Parisien-*

siensis, testis, & confessor veritatis Evangelico-Catholicæ in potioribus fidei capitibus controversis, adversus Robertum Bellarminum, & alios quosdam Sedis Romanæ defensores egregius, & luculentus, nunc post obitum contra Christianum Lupum Lovaniensem, Emmanuelem Scelstrate Antuerpiensem, Natalem Alexandrum Parisiensem, Dominicum Galesium, & Franciscum Marchesium Romanos vindicatus. Operâ, & studio Antonii Reiseri Augustani, Hamburgi in Templo Sancti Jacobi Pastoris. Amstelod. apud Janssonios Vaesbergios.

§ *Rolandi Maresii Epistolæ.* Roland des Marets étoit frere de M. des Marets, dit de S. Sorlin, de l'Academie Françoise. C'étoit un fort bon homme, tres-retiré, & tres-apliqué. Ses lettres sont bien Latines, & écrites avec grand soin. Il avoit été disciple du P. Petau, & conferoit souvent avec lui touchant la bonne latinité. Mrs. Valois, & Nublé étoient les Critiques, ausquels il soûmettoit ses Ouvrages. *Emericus Bigotius*, qui le connoissoit particulierement, m'a dit que de toutes ses lettres, il n'y en avoit que cinq ou six, dont on voit les réponses à la fin du Recuëil de 1655. qui eussent jamais coûté de port, à ceux à qui il

les adressoit. C'étoit toutes lettres qu'il faisoit à plaisir dans son cabinet, d'où elles ne sont sorties qu'aprés sa mort par les soins de M. de Launoy.

On s'aperçoit bien que les lettres de M. des Marets, sont des ouvrages de fantaisie ; & c'est peut-être la seule chose qu'on y puisse trouver à redire, ces sortes de lettres n'aïant pas le même agrément que celles qui s'écrivent par rencontre, ou par la necessité de répondre à ses amis. L'uniformité, qui y regne par tout, fatigue, & ne rejoüit pas. Cela aproche plus de la Dissertation que du genre épistolaire, qui a quelque chose de plus naturel, de plus riant, & de plus diversifié, comme cela se voit dans les Epîtres du jeune Pline, qui traite indifferemment de toutes sortes de sujets, selon qu'ils se presentent, n'étant pas lié à des desseins de cabinet, qui sont trop suivis pour paroître avec agrément sous le nom d'Epîtres, ou de lettres.

§ J'ai oüi dire à un homme sage, que le plus grand defaut des gens, qui sont accoûtumez à avoir toutes leurs aises, c'est de s'imaginer, qu'ils ne sauroient rien entreprendre de penible sans interresser leur santé. Il me raportoit à ce propos l'histoire de l'Abé Rucellay, que M. Girard

a inserée depuis dans la vie de M. le Duc d'Espernon.

Cet Abé, petit Neveu de *Monsignor Giovanni della Casa*, si connû par ses ouvrages, étoit passé de la Cour de Rome, où il avoit reçû un affront, à celle de France, qui le consideroit à cause de la beauté de son esprit, de sa grande dépense, ou pour mieux dire de ses profusions: car on a vû servir à sa table, & à celle de l'Abé Franchipani, qui étoit de son humeur, des bassins de vermeil, tout chargez d'essences, de parfums, de gands, d'éventails, & même de pistoles pour le jeu, aprés le repas. Il est facile de juger par là quel homme c'étoit que M. Rucellay. Sa delicatesse en toutes choses alloit à l'excés. Il ne bûvoit que de l'eau; mais d'une eau, qu'il faloit aller chercher bien loin, & pour ainsi dire choisir goute à goute. Un rien le blessoit. Le Soleil, le serain, le moindre chaud, ou le moindre froid, ou la moindre intemperie de l'air, alteroit sa constitution. La seule aprehension de tomber malade, l'obligeoit à garder la chambre, & à se mettre au lit. C'est à lui que nos Medecins sont obligez de l'imagination des vapeurs; cette maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, & la fortune de ceux qui les traitent.

tent. Ce bon Abé gemissoit doucement sous le poids de ces bagatelles, n'osant rien entreprendre où il y eût tant soit peu de fatigue, & de peine. A la fin piqué d'ambition, ou plûtôt du desir de se venger de ses ennemis, il entreprit de servir la Reine Marie de Medicis dans des intrigues fort mêlées, & qui demandoient beaucoup d'activité. La vûë du travail, qui lui paroissoit un monstre, pensa d'abord lui faire quiter prise; mais se surmontant, il devint en peu de tems si robuste, & si actif, que ses amis, qui le voïoient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de méchans chevaux, boire, & manger chaud, ou froid, comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'Abé Rucellay, ne sachant point ce qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris sa place, ou dans quel autre corps son ame étoit passée.

§ J'ai vû autrefois dans les prisons de la Conciergerie de Paris un Gentil-homme, nommé saint Florent, qui avoit épousé la veuve de son frere. C'étoit un homme d'érudition, & d'esprit, qui se défendoit avec beaucoup d'artifice contre ses parties, qui le poursuivoient en crime. Entr'autres raisons qu'il alléguoit pour éviter la peine de mort, dont il étoit mena-

menacé, il faisoit extrêmement valoir l'ancienne Loi, qui permettoit au frere d'épouser sa belle-sœur en certains cas: Mais ce qu'il disoit de plus fort, c'est qu'il nioit qu'il y eût aucune Loi du Roïaume, qui condannât au dernier suplice ceux qui contractent de ces sortes de mariages. Cela arrêtoit ses Juges, qui se contentérent, pour punir sa temerité, de le laisser dans les prisons, sans vuider son procés.

Mais à propos de Mariages, & de Loix du Roïaume, il y a des Parlemens en France, où l'on condanne à mort ceux qui se trouvent convaincus de Polygamie; parce que l'on supose, que c'est une Loi du Royaume. On demande où se trouve cette Loi? C'est à nos Jurisconsultes François à nous l'aprendre. La consequence en merite bien la peine. Pour moi je croi que ce n'est point pour la Polygamie, qu'on envoïe ces gens-là au gibet; mais pour les fourberies, dont ils usent pour surprendre des femmes, qu'ils épousent de mauvaise foi.

§ Il ne faut point se fier à la plupart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens fouroient aisément, & sans nul examen, des évenemens miraculeux dans leurs Chroniques. Par exemple une ancienne Chronique de Tours raconte, comme un

fait

fait constant, que lorsqu'on déposa le corps de l'Abesse Heloïse dans le tombeau de son mari Pierre Abelard, décedé il y avoit déja vingt ans ; ce fidèle époux leva les bras, les étendit, & embrassa étroitement sa chere épouse. Selon toutes les aparences cette histoire est faite à plaisir, soit pour faire valoir davantage l'amour de ces deux celebres amans ; soit pour réparer en quelque sorte aux yeux de la posterité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiere conduite. Cela ne surprend pas : mais il est bien surprenant, qu'un Historien, comme André du Chesne dans ses notes sur les lettres d'Abelard, & d'Heloïse, veüille faire passer cette fable pour une histoire bien averée, & qu'il prenne le soin de l'apuïer par d'autres exemples de même poids.

§ *Emericus Bigotius*, né en 1626. au mois d'Octobre, étoit fils de Jean Bigot, Sieur de Soumenil, & de Cleuville, Dоïen de la Cour des Aides de Normandie : Sa mere étoit fille du premier President Groulard.

M. Bigot, si renommé dans la Republique des lettres ; d'un esprit lent, & froid, mais judicieux, marchoit dans ses études avec des pieds de plomb, pas à pas, le compas, & la regle à la main. Il a fait im-

imprimer la vie de S. Chryſoſtome par Paladius avec des notes, le reſte eſt peu de choſe : ſon plus grand exercice aïant toûjours été de lire, & de faire des obſervations ſur ſes lectures, qu'il communiquoit liberalement à ſes amis. C'eſt de la ſorte qu'il a eu part à pluſieurs bons ouvrages, qui ont vû le jour : entr'autres aux deux gloſſaires de M. du Cange. Souvent il me montroit ſes tablettes chargées de remarques Greques & Latines ; & me diſoit : voila du butin pour nôtre bon ami. Il ſavoit fort bien le Latin, & le Grec, & perſonne en France n'entendoit mieux que lui la librairie. S'il avoit voulu un peu ſe contraindre, & s'apliquer, il auroit rendu de ce côté-là de tres-bons ſervices au public.

Sa Bibliotéque, qui eſt aſſez nombreuſe, ſubſiſte encore dans ſa famille. Elle eſt compoſée de deux Bibliotéques de celle de ſon Pere, & de la ſienne, qui eſt la mieux fournie, & la meilleure, n'aïant épargné ni argent, ni ſoin, pour la bien remplir. Il avoit fait pour cela pluſieurs voïages en Italie, en Angleterre, en Holande, & en Allemagne, aux Foires de Francfort, où abordent les bons livres.

On trouve dans la Bibliotéque de M. Bi-

Bigot, tous les anciens Auteurs Grecs, & Latins tres-bien conditionnez, quantité de petits livres rares sur des matieres singulieres, & des pieces fugitives, qu'on auroit peine à rencontrer ailleurs. Au reste cette Bibliotéque n'est pas complette. Il y manque bien des suites; & c'est sans doute ce qui a empêché M. Bigot d'en faire le Catalogue, comme on l'en avoit prié.

Ses amis depuis sa mort, qui fut subite, avoient promis de donner au public ses lettres, & celles des Savans avec qui il avoit commerce; mais on a reconnû qu'elles n'en valoient pas la peine. On ne sait point ce qu'est devenu le Catalogue, qu'il avoit dressé de tous les Auteurs Grecs. Ce qu'il a laissé de bon, & qui meriteroit d'être recueïlli; ce sont les notes savantes, qu'il a écrites de sa main sur des papiers volans, & dans les marges du Tresor Grec d'Henry Estienne, de Plutarque, & de quelques autres. Mais ces precieux restes de l'érudition de cet habile homme, étant tombez entre les mains de ses heritiers, qui ont d'autres pensées, *bene parta, indiligenter tutantur*.

§ Bien qu'il semble, que le temperament de feu soit plus propre à la Poësie, que le temperament flegmatique, néanmoins l'ex-

l'experience fait voir, que les Poëtes abondent plus dans les Païs où le flegme regne, que dans les Païs où le feu brille davantage. Cela se remarque principalement en Italie, où le flegme étant, pour ainsi dire, dans son élement, il se trouve une infinité de Poëtes. En Normandie, qui est une Province toute flegmatique, les Poëtes y naissent plus facilement que dans les autres Provinces de France. Clement Marot étoit originaire de Normandie, fils de Jean Marot de Caën, *Poëte de la magnifique Reine Anne de Bretagne*, c'est la qualité qu'il prenoit à la tête de ses Ouvrages. M. de Malherbe étoit de Caen. Mrs. Patris, & Sarazin en étoient aussi; & M. de Segrés en est encore. M. de Scudery, & sa Sœur sont nés au Havre de Grace. S. Amand, les deux Corneilles, & M. de Brebeuf étoient de Roüen. M. de Fontenelles est de la même Ville; M. de Benserade étoit de Lions, proche de Roüen. M. le Cardinal du Perron étoit de Normandie.

§ Nous avons dans l'Eglise Romaine plusieurs grands hommes de ce siécle, qui sont sortis d'entre les Protestans. M. le Cardinal du Perron, M. de Sponde, M. Holstein, M. Cotelier, & le Pere Morin de l'Oratoire. La vie de celui-ci

qui se trouve à la tête du Livre intitulé, *Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, est une cruelle, & injuste satyre contre ce grand homme, qui a trop bien merité du Public pour être traité si indignement.

Le Pere Morin aïant été attaqué d'une apoplexie, qui l'étouffa presque subitement, ses papiers furent enlevez de son cabinet. Il avoit composé deux grands Traitez, un du Batême, & l'autre du Mariage, qui disparurent par la supercherie des ennemis de sa gloire. Il est resté quelque chose de la Confirmation, un Traité des Temples Sacrez, & d'autres fragmens, dont le P. Quesnel avoit fait un Recueïl, qui auroit composé un volume in fol: mais ce Pere s'étant retiré de l'Oratoire, de si grands Tresors sont demeurez, pour ainsi dire, enfoüis dans la terre, & la lumiere cachée sous le boisseau.

§ M. Cornet Docteur de Sorbonne, assez connû par ce qui est raconté de lui dans le Journal de S. Amour, touchant l'affaire des cinq Propositions, avoit coûtume de dire, que pour faire des livres, il faloit être, ou bien fou, ou bien sage; que pour lui, comme il ne se croïoit pas assez sage pour faire un bon livre; ni assez fou pour en faire un méchant, il avoit pris le parti de ne point écrire.

§ Pierre

§ Pierre Pithou, Nicolas le Fevre, & Jacques Sirmond avoient accoûtumé de dire qu'il ne faut dedier ſes livres qu'à ſes amis, & rarement à d'autres, comme faiſoient les Anciens, qui adreſſoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux, qui les avoient ſolicitez de les compoſer.

Theodore Gaza n'eut pour toute récompenſe d'avoir dédié à Sixte IV. le livre d'Ariſtote de la Nature de Animaux, que le prix de la relieure de ſon livre, que ce Pape lui fit rendre. Le Taſſe ne fut gueres plus heureux en fait de Dédiçace. L'Arioſte en preſentant ſes Poëſies au Cardinal d'Eſtes, en reçût une raillerie, qui durera autant que ſes Ouvrages dans la memoire des hommes. Le Pape Urbain VIII. crût aſſez récompenſer le Poëte Bracciolini, d'un grand Poëme qu'il avoit fait à la loüange des Barberins, de lui donner le ſurnom de Monſignor *Ab Apibus*, par raport aux Abeilles, qui ſont les armes de cette Maiſon. Cet homme étoit ſi ſot, qu'il ſe glorifioit de ce ſurnom, comme d'un titre de gloire immortelle. Auſſi chacun concourant à ſa ſatisfaction, il n'étoit mention dans Rome que de Monſieur des Abeilles.

Un Auteur preſſé de la faim, dedia à feu M. le Duc de Roquelaure, un Ouvra-

M 2 ge

ge pour l'exciter à soulager son mal, par quelque liberalité. Le Duc, qui entendoit bien ce qu'il demandoit, lui dit, qu'il liroit son livre; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes; & que si le nombre des fautes surpassoit celui des bonnes choses qu'il remarqueroit, il n'y avoit point de récompense à esperer. L'Auteur étant revenu quelque tems aprés, M. de Roquelaure, qui n'avoit pas manqué de charger son livre de croix, le lui jetta à la tête, lui disant d'un ton de Gascon: *Va pauvre Diable, ne me parle plus, ton livre est crucifié; ses fautes sont grandes, il l'a bien merité.*

Nôtre Historien Dupleix, Auteur fécond, presentant un de ses livres à M. le Duc d'Espernon, ce Seigneur lui fit d'abord un bon accueïl; puis se tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape, qui se promenoit avec lui dans sa sale, lui dit: *Cape dedi*, Monsieur, cet Auteur a un flux enragé; Il fait un livre à chaque Lune de l'année. Le Nonce, qui prenoit la chose serieusement, s'écrioit de toutes ses forces pour faire honneur à Dupleix: *O! le gran virtuoso. O! le gran virtuoso.*

Scaron avoit grande raison de dédier le Recueïl de ses Poësies à sa chienne *Guil-*

lemette. Pour moi, si j'étois Auteur (à Dieu ne plaise) je consacrerois mes Ouvrages aux mittes, ou au feu, plûtôt que de les exposer au mépris d'un faux Mécene, ou d'un Bienfaicteur forcé.

§ En ce siecle où l'on a tout mis en œuvre pour perfectionner les arts, on a plus réussi dans la Sculpture, & dans la Graveure, que dans la Peinture. Nos habiles Graveurs d'aujourd'hui surpassent infiniment les premiers Graveurs, qui ne sont pas fort anciens; & nos savans Sculpteurs, aprochent un peu des anciens Sculpteurs d'Italie, & de Grece. Nos Peintres sont demeurez derriere les habiles Peintres du dernier siecle, excepté le Poussin, qui est mort il y a trente ans. Le Sueur imitoit Raphaël; il en avoit le génie, & le goût. M. le Brun n'a point d'autre avantage sur le Sueur, que celui d'avoir travaillé plus long-tems, & de s'être exercé sur de plus grands sujets. Il sentoit bien la force de ce jeune Peintre, & ne le témoigna que trop, lorsque lui aïant fermé les yeux, une joïe secrette lui fit dire, que la mort venoit de lui ôter une grande épine du pied.

Quand les Peintres d'Italie virent les Batailles de M. le Brun si admirablement gravées, ils s'écrierent tous d'une voix :

 O!

O! le bel Ouvrage; mais nous voudrions le voir en peinture, jugeant bien que l'execution de ces grands desseins est plus heureuse sur le cuivre, qui ne demande pas tant de parties pour contenter la vûë, que sur la toile, qui en veut bien davantage pour renvoïer les connoisseurs satisfaits.

§ Nous avons eu en France trois Graveurs habiles: tous trois fort beaux hommes, & tres-bien faits, Lasne, Chaveau, & Nanteüil. Celui-ci qui nous a laissé de si beaux portraits au burin, & qui entendoit si bien les pastels, étoit de Reims en Champagne. Dés son enfance, la nature se déclarant en lui pour le dessein, lui faisoit faire toutes sortes de figures sur les marges de ses livres. Ses Parens, & ses Maîtres lui en vouloient du mal; mais les reprimandes, & les châtimens ne purent rien contre la passion qui l'emportoit. Presque à la sortie du College, il vint à Paris, où il vendoit à ces petits Marchands, qui étalent sous les Charniers des Sts Innocens, ses coups d'essai pour avoir de quoi subsister. Des gens de bon goût lui conseillerent, au lieu de trois, ou quatre Pastels, qu'il faisoit par semaine, de n'en faire qu'un, ou deux, & de les finir davantage. Il suivit ce conseil; & comme il se perfectionnoit tous les jours, il

s'avi-

s'avisa, pour tirer plus de gloire, & de profit de son travail, de s'apliquer à graver au burin, en quoi il réussit parfaitement, aïant déja fait à Reims quelques essais de ce bel art. Il est vrai que n'aïant jamais apris à dessiner, son talent est demeuré un peu trop borné. Il n'a jamais seu dessiner que des têtes; & il arriva un jour que s'étant hasardé de faire des mains à une Vierge, il se fit moquer de tous les gens du métier.

Au reste M. de Nanteüil étoit un galant homme, d'un air à plaire, & de fort bonne compagnie. Sa conversation mêlée de bel esprit, & de quelque teinture de lettres, le faisoit rechercher des honnêtes gens: on le regardoit de bon œil à la Cour; & le Cardinal Mazarin, par une faveur singuliere, mais qui lui coûtoit peu, l'apeloit Mons de Natoüil. Il aimoit les plaisirs; & n'aima jamais assez sa fortune pour amasser de grands biens, ce qui lui auroit été facile. De plus de cinquante mille écus, qu'il avoit gagnez, il n'en laissa pas vingt mille à ses heritiers, le reste aïant été emploïé aux necessitez de la vie, & à régaler ses amis.

§ La Reine d'Angleterre Henriette de France, avoit l'esprit vif, & heureux en jolies reparties. A son arrivée à Lon-

M 4 dres,

dres, le Roy son époux lui montrant son cabinet, qui étoit l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandek, la plume à la main sur un livre, & les yeux attachez au Ciel. La Reine le regarda long tems sans rien dire. A la fin le Roy la voïant si apliquée, lui demanda à quoi elle pensoit. Je pense Sire (répondit-elle) que ce n'est pas merveille, si Calvin n'a rien écrit qui vaille, puisqu'il ne regardoit pas à ce qu'il écrivoit.

§ Le Duc d'Orleans, qui fut depuis Roy de France sous le nom de Loüis XII. aïant été pris à la bataille de S. Lubin, & renfermé dans la Tour de Bourges, s'apliqua à la lecture des bons livres, qu'il avoit negligée jusqu'alors, & devint un fort habile Prince. M. de Montmorency fils aîné du Connétable Anne de Montmorency, fait prisonnier au siege de Theroüanne par le Prince de Piedmont, Lieutenant General de l'Empereur, ne sachant à quoi s'ocuper, demanda des livres, sans trop penser à ce qu'il demandoit; car aïant été élevé par un Pere, qui n'aimoit pas les lettres, il ne connoissoit point d'autre livre que son épée: cependant il prit tant de goût à la lecture, qu'il y mit

dans

dans la ſuite toute ſon affection, & en tira beaucoup d'utilité. Le Vicomte de Turenne étant tombé par ſa faute entre les mains du Duc de Parme, qui le retint long tems en priſon pour le punir de ſa fierté, paſſoit ſes triſtes journées à s'inſtruire à fond de tout ce qui regarde, & la politique, & la guerre. On a de ce Seigneur un traité de l'Art Militaire, & de fort bons memoires, qui ſont le fruit de ſa priſon, & de ſes veilles. Le Marquis de Peſcaire, aprés la bataille de Ravenne où il fut pris, compoſa durant ſa détention un livre d'amour, qu'il dédia à ſa femme Vittoria Colonna, qu'il aimoit paſſionnement. La Reine Marguerite premiere femme de Henry IV. arrêtée au Louvre, où elle avoit ſon apartement pour priſon, ſe forma aux ſciences par la lecture des bons livres; & ce fut dans ſa retraite au Château de Carlat en Auvergne, qu'elle écrivit ſes Memoires, qui ſont une fine apologie des irregularitez de ſa vie, & de ſa conduite. Charles I. Roy d'Angleterre, compoſa durant ſa cruelle priſon au Château de Holmby, le beau livre intitulé, Portrait du Roy, qu'il adreſſa à ſon fils, dont les reflexions politiques (comme l'a dit un Auteur) ſont dignes de Tacite; & les ſentimens de pieté, dignes de

S. Bernard. Le Maréchal de Baſſompierre, detenu à la Baſtille, emploïoit le tems à lire de bons livres, & à compoſer des Remarques, & des Memoires, qui lui ſont glorieux.

La priſon n'a pas nui aux gens d'étude: car ſans parler de Demoſtene, qui s'enferma volontairement dans une priſon pour étudier la Morale; ce fut dans une priſon que Boëce compoſa ſon excellent livre de la conſolation de la Philoſophie. Grotius fit dans la priſon ſon commentaire ſur S. Matthieu, le chef-d'œuvre de ſes livres ſur la Sainte Ecriture. Bucanam dans les cachots d'un Monaſtere de Portugal, compoſa ſa belle Paraphraſe des Pſeaumes de David, que le fameux Poëte Nicolas Bourbon preferoit à l'Evêché de Paris. M. Peliſſon de l'Academie Françoiſe, durant cinq ans de priſon, reprit ſes études de la Langue Greque, de la Philoſophie, & de la Theologie, avec un ſoin, qui a produit beaucoup de fruit dans l'Egliſe. Jerôme Magius dans les fers chez les Turcs, a écrit deux Traitez, l'un des Cloches, & l'autre du Chevalet, ſans d'autre ſecours que celui de ſa mémoire: en quoi il a montré autant de force d'eſprit que de profonde érudition. Eſtienne Zegedin durant ſa captivité à Conſtantinople,

nople, écrivit des livres de Theologie. On prétend que c'a été sur les Galeres de Barbarie, que Michel Cervantes composa son Dom Quichote, qui est celui de tous les livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimeroit mieux avoir fait; parce qu'à son avis, il n'y en a point qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût de toutes choses.

§ Le Patriarche Eutychius, dans ses Origines de l'Eglise d'Alexandrie, écrites en Arabe, & traduites en Latin par Selden avec un commentaire de sa façon, raporte que la Rèine Cleopatre, se fit mordre au sein par une vipere, dont elle avoit éprouvé la force du venin sur deux filles de sa suite; l'une nommée *Abra*, qui signifie *Pareuse*; & l'autre *Matra*, qui signifie *Coupeuse*.

La même Histoire (quelques circonstances changées) se trouve dans le chapitre huitiéme du traité de la Theriaque de Galien à Pison, si toutefois ce traité est de Galien; car Jonsius prétend qu'il est d'un autre Ecrivain du même siecle. Quoiqu'il en soit, il y est raporté qu'il se trouve en Egypte une espece d'Aspic, nommé *Ptyas*, qui (comme s'il avoit de la connoissance) alonge le cou, à proportion de la distance, qui est entre lui, & les passans,

&

& leur lance au visage son venin mortel : Que Cleopatre commanda à deux de ses Femmes de Chambre, l'une qui s'apeloit *Naera* ; c'est-à-dire *Coëfeuse*, & l'autre *Carmion* ; c'est-à-dire *Coupeuse d'ongles*, de lui aporter un de ces Aspics sous des figues, & des raisins, pour le dérober à la vûë de ses Gardes ; & qu'aïant fait l'essai de son venin sur ces deux Femmes, qui en moururent sur le champ, elle se fit mourir de la même sorte.

D'autres (selon le même Auteur) disent, que Cleopatre s'étant morduë au bras, elle empoisonna sa plaïe du venin de ce Serpent, qu'elle conservoit dans une boëte, qu'on lui avoit aportée secrettement.

§ Dans le dernier siecle, on soupçonnoit facilement les grands hommes d'avoir des esprits familiers, à qui l'on attribuoit leur sage conduite, leurs proüesses, & toute leur fortune. M. de Langeay dépensoit beaucoup en espions. Il savoit toutes les nouvelles de l'Europe ; & l'on disoit que c'étoit son esprit familier qui le servoit ; mais c'étoit son argent, qui faisoit tous ces miracles. M. de Salvoison se distinguant à l'armée par des actions de bravoure surprenantes, les François, les Italiens, & les Espagnols, ne doutoient

point

point qu'il n'eût un esprit familier ; & publierent aprés sa mort, que le Diable l'avoit emporté. Brantôme se moque de ces contes de Vieilles ; & dit fort bien que le gentil esprit de M. de Salvoison, son grand entendement, son savoir, sa vigilance, sa promptitude, sa sagesse, son bon cœur, & son bonheur, étoient les seuls Démons qui le servoient dans l'occasion.

On disoit du Maréchal de Matignon, qui avoit gagné cent mille livres de rente en douze ans dans son Gouvernement de Guyenne ; que c'étoit le Diable, qui lui amassoit tout cet argent. Mais dans la verité, c'est qu'étant dans la faveur, la Cour lui laissoit faire ses bons coups. Le bruit couroit que le Duc d'Espernon étoit Fée, & qu'il avoit un Démon en poche qu'il consultoit. On croïoit que le brave Antoine de Leve ne faisoit rien de grand qu'avec le secours de son Démon. On disoit la même chose de Cesar Borgia, Neveu d'Alexandre VI. & du Cardinal Charles de Loraine.

En ce siecle-ci, on a été plus retenu à noircir la réputation des Heros, par ces sortes de contes faits à plaisir : Neanmoins deux grands Capitaines n'ont pû échaper à cette espece de calomnie populaire. On

a

a dit du premier, qu'il n'étoit parvenu de simple soldat à la plus haute dignité de l'Armée, que par les intrigues du Diable, qui à la fin l'étouffa pour dernier bon office. On a publié de l'autre, que le Diable fournissoit à ses dépenses, & à ses plaisirs; qu'il le sauvoit des coups, & lui faisoit gagner des batailles. Enfin pour combler la mesure, le peuple a fait de lui ce petit conte, que trois jours avant de mourir, un certain Monsieur le Noir, l'étoit venu sommer de partir, selon les clauses du contrat passé entr'eux; que celui-ci encore amoureux de la vie, & à la veille d'aquerir une nouvelle gloire, l'avoit prié de lui acorder trois ou quatre ans de répit, & qu'en récompense il lui sacrifiroit trente mille hommes à la premiere campagne; mais que M. le Noir obstiné comme un démon, ne lui avoit acordé que trois jours, esperant gagner davantage sous un nouveau General; que de-là il étoit allé trouver NN. & l'avoit obligé à faire le siege de..., où il avoit fait double curée.

§ Cesar Corporalio Poëte Italien, fit une peinture si vive de la misere des pauvres Gentilshommes, qui servent les grans Seigneurs à Rome, que ceux-ci en étant touchez, penserent tout de bon à les mieux trai-

traiter. Mais Urbain VIII. qui jugea bien que ces gens-là au bout du compte, seroient toûjours miserables, fonda un Hôpital pour leur servir de retraite sur la fin de leurs jours. Il seroit souhaitable qu'on fît de pareilles fondations pour la plûpart des gens de lettres, qui meurent de faim. Un Magistrat me disoit un jour, que si cela se faisoit jamais, il faudroit apeler cet Hôpital, l'Hôpital des Incurables ; parce que la pauvreté est un mal, dont les gens de lettres ne guérissent jamais. Homere pauvre, & aveugle, alloit par les carrefours, & les places publiques, récitant ses Vers pour avoir du pain, comme nous avons vû autrefois le Savoyard dans les ruës de Paris, chanter, & debiter ses Airs pour vivre. Plaute Poëte Comique, gagnoit sa vie à faire tourner la meule d'un moulin. Xilander savant Grec, vendoit pour un peu de soupe ses Notes sur Dion Cassius. Alde Manuce étoit si pauvre, qu'il se rendit insolvable, pour avoir emprunté seulement de quoi faire transporter sa Bibliotéque de Venise à Rome, où il étoit mandé. Sigismond Gelenius, Jean Bodin, Lelio Gregorio Giraldi, Loüis Castelvetro, l'Archevêque Usserius, & une infinité d'autres Savans, sont morts pauvres.

vres. Agrippa mourut à l'Hôpital ; & l'on tient que Michel Cervantes eſt mort de faim. Paul Burgheſe Poëte Italien, qui avoit fait une Jéruſalem délivrée ſur le deſſein du Taſſe, & ſur les mêmes rimes, ſavoit quatorze métiers, & n'avoit pas de quoi vivre. Le Taſſe étoit réduit à une ſi grande extrêmité, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un ami pour ſubſiſter durant une ſemaine ; & de prier ſa chatte par un joli Sonnet, de lui prêter durant la nuit la lumiere de ſes yeux, *non avendo candele per iſcrivere i ſuoi Verſi.* Mais ce qui eſt digne de nos larmes, c'eſt de voir le Cardinal Bentivoglio, l'ornement de l'Italie, & des belles lettres, aprés tant de ſervices rendus au public par ſes nonciatures, & par ſes écrits, languir ſur ſes vieux jours dans la pauvreté, vendre ſon Palais pour aquiter ſes dettes, & mourir enfin ſans laiſſer de quoi ſe faire inhumer avec quelque diſtinction.

En France nôtre ſavant Hiſtoriographe André du Cheſne, qui avoit recueïlli avec ſoin toutes les Pieces autentiques, ſervant à l'Hiſtoire de France, ſe vit obligé de fagoter à la hâte d'autres Hiſtoires, qui ne lui font point d'honneur, c'eſt à dire de proſtituer les Muſes pour avoir du pain.

M. de Vaugelas, l'un des plus polis, & des plus honnêtes hommes de ſon tems, ſe tenoit caché comme un hibou, dans un petit coin de l'Hôtel de Soiſſons, pour éviter la juſte perſecution de ſes creanciers. Il mourut pauvre, ſon bien, qui conſiſtoit principalement dans ſes beaux Ecrits, ne ſuffiſant pas pour païer ſes dettes. M. Baudoüin de l'Academie Françoiſe, homme de merite, preſſé par la faim, nous a donné divers Ouvrages, qui ſeroient plus acomplis, s'il avoit eu de quoi dîner. La pauvreté chaſſa M. de Letoile de la ville à la campagne, où ſes rares talens s'étouffèrent à petit bruit. M. du Ryer traduiſoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une médiocre récompenſe, qui l'aidoit à ſubſiſter avec ſa pauvre famille dans un petit village auprés de Paris. Un beau jour d'Eté nous allâmes pluſieurs enſemble lui rendre viſite : Il nous reçût avec joïe, nous parla de ſes deſſeins, & nous fit voir ſes ouvrages ; Mais ce qui nous toucha, c'eſt que ne craignant pas de nous laiſſer voir ſa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangeâmes deſſous un arbre, on étendit une nape ſur l'herbe, ſa femme aporta du lait, & lui des ceriſes, de l'eau fraîche, & du pain bis.

 Quoi-

Quoique ce régal nous ſemblât tres-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme ſans pleurer, de le voir ſi maltraité de la fortune, ſur tout dans ſa vieilleſſe, & acablé d'infirmitez.

Pauperies eſt tota domus, diſſueſcit ad illos
Ubertas veniſſe lares, nec viſitat ægrum
Copia Parnaſſum, ſublimior advolat aulas
His ignotis caſis, ubi pauca, vetuſque ſupellex.
Languida ſordet Anus. Admoto immurmurat igni
Urceolus quo piſa natant: quo cœpe vagatur,
Quo faba, quo porrus capiti tormenta minatur.
Quo rigidum palleſcit olus, quo fercula feſto
Ad triplices libanda dies, quo vilior horti
Jejunam expectat quævis farrago Minervam.
Hîc unde aſſiduo conflictu litigat unda,
Hîc coxiſſe dapes eſt condiviſſe, libido
Menſæ nulla venit, niſi quæ ſale ſparſa rigorem
Eſca parum flectit, ſolo fit amicior uſu
Cænula luctanti, minus obluctata palato.

§ *Breviarum Romanum ex S. potiſſimum Scripturâ, & probatis Sanctorum hiſtoriis confectum, ſtudio Franciſci Quignonii.* Ce Breviaire a été r'imprimé pluſieurs fois en diverſes formes. La Préface en eſt tres-belle, & merite d'être lûë.

Ce fut par l'ordre des Papes Clement VII. & Paul III. que Quignon, Cordelier Eſpagnol, & depuis General de ſon Ordre, & enfin Cardinal, entreprit de réformer le Breviaire Romain. Il le rédui-

duisit à trois Leçons, & on y lisoit toute l'Ecriture Sainte. Cette brieveté, ou plûtôt le retranchement de plusieurs histoires apocryphes, fit crier les ignorans, desorte que depuis le Concile de Trente, le Breviaire de Quignon est demeuré suprimé, & ne sert plus que d'ornement dans les grandes Bibliotéques.

Ce n'est pas sans raison qu'on s'aplique aujourd'hui à la réformation des Breviaires, la plûpart meritant bien d'être revûs, & corrigez. Un des plus parfaits à mon gré, est celui des Chartreux. On n'y voit que l'Ecriture Sainte, les Homelies des Peres de l'Eglise, & quelques Vies de Saints tirées de ces mêmes Peres. L'histoire du Chanoine damné (ce qui est tres-remarquable) ne s'y trouve point.

M. l'Archevêque de Besançon a fort abregé le Breviaire de son Eglise. On s'en est voulu plaindre; mais ce Prélat a tenu bon, disant à ceux qui en grondoient, qu'il n'est point trop court pour ceux, qui le recitent avec devotion; & qu'il n'est encore que trop long pour ceux, qui courent en le recitant.

Le Breviaire réformé d'Orleans passe pour un ouvrage acompli. On prétend qu'il y a encore à retoucher au Breviaire réformé de Paris. J'ai seu de M. l'Abé de

Vert, que l'Eglise de Roüen pensoit à une réforme de son Breviaire, qui en a bon besoin. Il faut commencer par rêformer le Calendrier : ce qui n'est pas une petite affaire; car il est remarquable, que ce sont les nouvelles Fêtes, qu'on a introduites, qui ont renversé tout l'ordre ancien des Breviaires.

Je viens d'aprendre, qu'on ne pense plus à réformer le Breviaire de Roüen pour bien des raisons.

§ On fait dire à M. Valois dans le Valesiana, que les *Chartreux* ne devroient pas s'apeler en Latin *Cartusienses*; mais *Caturcienses*, du nom du Village, qui est proche du lieu, où ils s'établirent la premiere fois, qui s'apelle en Latin *Catorissium*, ou *Caturissium*, & en François *Chatrouse*.

Je me suis informé de ce fait à ceux, qui en doivent être bien instruits. Ils m'ont répondu, que dans la lettre de fondation du Monastere de Chartreuse, signée du Curé, & des Habitans du Village, dont il s'agit, les Religieux de ce Monastere sont apelez *Caturssienses*, & non *Catureienses*: Ce qui suffit, quand même le Village de Chartreuse seroit apelé dans les anciens Geographes *Catorissium*, ou *Caturissium*, pour ne pas obliger les Chartreux à réfor-

mer

mer leur nom. Pierre de Cluny, S. Bernard, & les autres Ecrivains, qui les ont vû naître, ne les ont point apelez autrement que *Cartusienses*. Et il ne faut point alleguer la Chronique de S. Médard de Soissons, où M. Valois a lû *Ordo Caturssiensis*; puisque cette Chronique, qui finit en 1261. est posterieure de prés de deux cens ans à la fondation de Chartreuse, qui est de l'année 1086. Ainsi l'on peut dire, que ce que M. Valois prend pour une preuve solide de ce qu'il avance, est ou une faute d'écriture, ou une critique vetilleuse, qui doit être corrigée par l'usage établi de tout tems, d'apeler les Chartreux *Cartusienses*, & non *Catursienses*, sur une prétenduë étymologie, tirée de plus loin que le tems de leur fondation, qui les autorise.

§ Le Catholicon d'Espagne, piece satyrique du dernier siecle contre les Ligueurs, n'est pas l'ouvrage d'un seul, & même Auteur. M. le Roy, Aumônier du jeune Cardinal de Bourbon, & depuis Chanoine de l'Eglise de Roüen, composa, & mit au jour en 1593. la vertu du Catholicon d'Espagne. Cet écrit ingenieux étoit fort court, & fut distribué cette année-là en feüilles brochées, comme sont d'ordinaire ces sortes de Pieces fugitives.

 Dés

Dés qu'il parut, chacun en fut charmé; & les beaux esprits de ce tems-là, se piquerent d'y mettre la main, & de l'augmenter, ou plûtôt d'y joindre une seconde piece, sous le Titre d'*Abregé des Etats de la Ligue convoquez à Paris au dixiéme Février*. Passerat, & Rapin deux Poëtes fameux, en composérent les Vers. M. Gilot Conseiller-Clerc au Parlement de Paris, dont nous avons un Eloge en Latin de Calvin, qui se trouve mal à propos à la fin des Hommes Illustres de Papyre Masson, & un Recueïl de Lettres, fit la Harangue du Cardinal Legat. Florent Chrestien homme d'esprit, composa la Harangue pour le Cardinal Pelevé. On est redevable au savant Pierre Pithou, de la Harangue de M. d'Aubray, qui est la meilleure de toutes; & l'on doit encore à Rapin la Harangue de l'Archevêque de Lion, & celle du Docteur Rose grand Maître du College de Navarre, & depuis Evêque de Senlis. C'est ce même Nicolas Rapin dont nous avons des Poësies Latines, qui prit le soin de recueïllir toutes ces Harangues, & d'en composer un corps qu'il joignit au Catholicon d'Espagne, sous le titre de *Satyre Menippée*. Et c'est sur ce fondement-là que plusieurs lui ont attribué le Catholicon tout entier:

ce

ce que l'Historien d'Aubigné n'aïant pas conçû, a dit, que Rapin n'avoit contribué à cet Ouvrage que quelques Vers ; en quoi il s'est trompé.

Cette seconde partie du Catholicon, ne fut faite ni imprimée qu'en 1594. aprés le retour du Parlement, qui avoit été transferé de Paris à Tours. En effet il y est parlé de trois grands évenemens ; c'est-à-dire *de la Reduction de Paris*, *du bannissement de M. d'Aubray*, & *de la mort du Comte de S. Paul*, qui n'arriverent que cette année : Car ce ne fut que sur la fin de Mars, que le Roy se rendit maître de Paris ; comme ce ne fut aussi qu'au même mois de la même année, que M. d'Aubray fut chassé de Paris, pour avoir parlé trop librement ; & que le Comte de S. Paul fut tué par le Duc de Guise.

Il est encore remarquable pour l'intelligence des dattes, que la premiere édition du Catholicon d'Espagne par M. le Roy, imprimé en 1593. aïant été bien-tôt distribuée, il ne s'en fit plus aucune édition que conjointement avec l'adition *de la Tenuë des Etats* ; & que le tout fut imprimé ensemble comme un seul, & unique Ouvrage sous le nom de *Satyre Menippée*, à quoi l'Imprimeur ne prenant pas garde, il

il datta son édition de l'an 1593. qui étoit la datte du Catholicon, au lieu de la datter de 1594. qui est la veritable datte de la Tenuë des Etats, ou pour mieux dire, de la Satyre Menippée en son entier.

On observera que le Catholicon d'Espagne, qui se trouve imprimé parmi les Memoires de la Ligue, est entierement corrompu; ceux de Geneve, qui ont fait cette édition, y aïant ajoûté des portraits ridicules, qui ne sont point de l'original.

Les Notes, qui se trouvent jointes à l'édition de Ratisbonne de 1664. sont tirées d'un Manuscrit de M. Dupuy, Garde de la Bibliotéque du Roi, qui en est l'auteur. On a retranché quelques-unes de ces Notes par discretion, & pour ne pas offenser des personnes à qui l'on doit du respect.

J'ai confronté cette édition de Ratisbonne avec quelques Manuscrits du tems de la Ligue; mais comme ils s'accordent assez avec les Notes de M. Dupuy, je ne ferai point ici d'extraits, sinon de quelques éclaircissemens, qui ne sont pas tout-à-fait inutils.

Le Docteur Lucain, dont il est parlé dans l'Avis au Lecteur de la premiere édition, étoit un seditieux, qui mit tout en œu-

œuvre pour chasser de Paris M. de Morenne, Curé de S. Mederic, & s'emparer de son Benefice.

M. de Morenne étoit l'un des Docteurs de Sorbonne, qui allerent trouver Henri IV. pour l'instruire, & le disposer à abjurer l'heresie. Il fut pour cela interdit de la Sorbonne, avec René Benoist, & quelques autres.

Le Roi, aprés la réduction de Paris, pour récompenser M. de Morenne, lui donna la Cure de S. Gervais, possedée avant lui par Lincestre, homme satyrique, & violent, qui fut contraint de quitter ce poste, & de se bannir lui-même. Ce fut ce Lincestre, qui préchant dans la chaire de cette Paroisse, tira de dessous son surplis deux petites figures de Diables, qu'il disoit avoir été trouvées dans la Vincennes, où Henri III. faisoit ses devotions: ce qui donnoit à penser d'étranges choses de ce Prince.

Pierre de Frontac, dont il est parlé à la page 90. de l'édition de 1594. étoit un Avocat du tems du Roi Jean, qui merita d'être fait Cardinal, pour avoir defendu avec vigueur les droits de l'Eglise. L'Epitaphe de ce Cardinal se trouve chez les Celestins d'Avignon, en ces termes: *Hic requiescit bonæ memoriæ Dominus Petrus*

de Fitiquiaco, utriusque Juris Doctor, qui Advocatus Parlamenti, & Canonicus Parisiensis existens, & pugil Ecclesia. Inde non immeritus per Dominum Clementem Papam VII. assumptus fuit in beata Maria in Aquis Diaconum Cardinalem, qui obiit anno Domini 1392. *die quarta Novembris.*

En la page 237. de la même édition, il faut entendre par la Ville de *Ruach*, la Ville de Paris durant les miseres du siege, & les troubles de la Ligue. *Ruach* (selon le Manuscrit) est un mot Hebreu, qui signifie *Esprit*, & *Vent.*

Selon le même Manuscrit, le Cardinal Pelevé avoit été soliciteur de procés, & l'homme d'affaires du Cardinal de Loraine, qui le prenant en affection, lui procura une charge de Conseiller au Parlement de Paris, & ensuite l'Evêché d'Amiens, &c. Bratôme prétend au contraire, que le Cardinal Pelevé étoit d'une Maison illustre de Normandie.

Le Pape Paul III. écrivit à Henry III. que quelques Evêques de son Roïaume étoient Heretiques, entr'autres M. de Pelevé.

Aprés sa mort, qui arriva au moment qu'il sceut que le Roy étoit entré dans Paris, on fit plusieurs Epitaphes, qui sont raportées dans le Manuscrit, que j'ai eu

entre

entre les mains. Celle-ci : *In ejus cor inclusum in capsulâ plumbeâ, & conditum in æde Celestinorum*, est la plus remarquable.

> *Hîc Pellevæi Cardinalis est situm,*
> *Simili & metallo clauditur cor plumbeum.*

§ Quelques Critiques prétendent sur le troisiéme chapitre d'Isaïe, où la Vulgate porte : *Auferat Dominus ornamentum calceamentorum, & lunulas, & torques*, que *lunulas* est transposé, & qu'il faut le mettre aprés *torques*. Le Texte Hebreu, où l'on trouve *armillas, cellaria, lunulas, &c.* semble favoriser cette pensée, comme aussi les Septante, qui lisent, *Concinnos, & lunulas*, prenant *lunulas* pour quelqu'ornement de tête, ou pour des *pendans d'oreille*. Neanmoins *lunulas* se peut fort bien laisser aprés *ornamentum calceamentorum*; car outre l'autorité de la Vulgate, & celle de la Paraphrase Caldaïque, le bon sens s'y trouve. Benoist Baudoin, qui a fait un savant Traité *De Calceo antiquo*, dit sur ce passage d'Isaïe : *Non obscurè liquet, lunulas illas, seu fibulas (quæ sanè vel erant aureæ, vel saltem argenteæ) ad ornamentum calceorum pertinuisse.* C'étoient de petits croissans

d'or,

d'or, ou d'argent, qui servoient d'ornement à la chaussure des anciens, ou peut-être de boucles, pour fermer leurs souliers, comme cela se voit dans une ancienne statuë, dont Casalius nous a donné la figure.

M. du Cange dit que les Patriciens à Rome, portoient sur leurs souliers une espece de croissant en forme de *C*, qui vaut cent en chiffre Romain. Il accuse Zonare d'avoir mal compris le texte de Dion, & de lui faire dire contre sa pensée, que les Patriciens portoient sur leurs souliers la figure d'un ῥῶ; parce que cette figure marquoit le nombre de cent chez les Grecs; ou parce que cette lettre Greque étoit la premiere lettre de *Romain*.

Albert Rubens avant M. du Cange, avoit observé cette bévûë de Zonare dans son Traité de *Calceo Senatorio*; & celle encore de Jean d'Antioche, qui est tombé lourdement au même endroit. *Malè Zonaras* (dit-il) *qui cùm alibi legisset, littera centenarium numerum designante, calceos Patritios ornatus fuisse; id de* Ῥ *littera interpretatus est, quæ apud Græcos nota est numeri illius. Nec dissimilis error Joannis Antiochenensis, cujus locus extat apud Claudium Salmasium in notis ad Pollionem, & ad scriptionem Regillæ.*

De

De ſavoir en quel endroit du ſoulier les Patriciens portoient ces croiſſans d'or, ou d'argent, c'eſt une queſtion. Les uns veulent, que ce fût ſur le coudepied, où le ſoulier ſe ferme ; & d'autres prétendent que c'étoit ſur le quartier de derriere. Quoique cette penſée-ci paroiſſe bizare, elle peut être reçûë, n'y aïant point de bizarerie, qui ne ſe puiſſe ſupoſer en fait de mode.

Les Romains tenoient des Orientaux cette coûtume de porter des Croiſſans, laquelle régne encore aujourd'hui dans tout l'Empire Turc. Elle eſt beaucoup plus ancienne que Mahomet, les Saraſins avant lui aïant eu de la veneration pour ces figures. Les Rois des Iſmaëlites en faiſoient porter à leurs chameaux, comme un grand ornement, & une belle parure. Il y a bien de l'aparence que l'uſage de ces Croiſſans, vient de la ſuperſtition des Caldéens, & des Egyptiens, qui, étant attachez au culte des Aſtres, en révéroient les figures ; principalement celle de la Lune, qui par ſes influences, & ſa proximité, ſemble avoir plus de commerce avec les hommes.

§ Milord Digby étant à Paris, prenoit plaiſir à montrer le portrait en miniature de feuë Madame la Comteſſe Digby ſon épou-

épouse, l'une des plus belles femmes de son tems, *Ipse se se solatio cruciabat.* Il racontoit que pour maintenir sa beauté, & une fraîcheur de jeunesse, il lui faisoit manger des chapons nourris de chair de vipere ; en quoi (à ce qu'il disoit) il avoit parfaitement réussi. Cependant soit que cette nouriture ne fût pas saine, & que ce qui est bon à conserver la beauté, n'est pas propre à conserver la santé, & la vie ; ou bien que l'heure de Madame Digby fût venuë, elle mourut encore assez jeune, & lors qu'on y pensoit le moins. On dit qu'elle avoit eu quelque présentiment de sa mort ; & qu'elle pria Monsieur Digby, qui étoit obligé de sortir pour quelqu'affaire, de revenir au plûtôt ; parce qu'elle avoit dans l'esprit, qu'elle mouroit ce jour-là. En effet M. Digby étant de retour, il la trouva morte ; & la fit peindre en cet état, où pour la consolation de ceux qui la regardent, le Peintre a eu l'adresse de ne la representer qu'un peu endormie.

§ Aujourd'hui qu'on a l'usage des Hygrométres, des Barométres, & des Thermométres, il faudroit s'apliquer à la recherche d'un instrument, qui n'a pas été inconnû aux Anciens, par lequel on pouroit juger de la vie, & de la mort des

ma-

malades. Lambecius dans la Bibliotéque de l'Empereur, fait mention de cet instrument. *Anonymi cujusdam auctoris collectio variarum rerum medicarum caput ultimum, sive 32 continet Petosiris Philosophi Ægyptii epistolam astrologicam ad Nechepson Regem Assyriorum cum adjunctâ figurâ organi astrologici, per quod de vitâ, & morte ægrotantium, potest judicari.* Je n'ai point vû la figure de cet instrument; mais selon toutes les apparences, le secret en roule sur la qualité de l'air, qui régne dans le lieu, où reposent les malades. Car comme on supose avec beaucoup de vrai-semblance, qu'il y a au tour de l'Aiman un Atmosphere de matiere magnetique, qui est toûjours en mouvement, par lequel on rend raison de ses effets: On peut suposer aussi, qu'il y a autour des corps malades, qui transpirent beaucoup, un Atmosphere de matiere corrompuë, par le mouvement duquel on doit juger de sa bonne, ou mauvaise qualité; & par consequent de l'état, où sont les corps malades. Cela merite bien d'être examiné, & d'être proposé à Messieurs de l'Academie des Sciences.

§ Christophle Dupuy étoit l'aîné de Messieurs Dupuy. C'est lui qui a donné au public le *Perroniana*, dont il avoit une

co-

copie. Il ſuivit à Rome le Cardinal de Joyeuſe en qualité de ſon Protonotaire; & rendit en ce Païs-là ſervice à M. de Thou, à l'occaſion de la premiere partie de ſon Hiſtoire, que la Congregation de l'Indice vouloit condanner, & ranger au nombre des livres heretiques. Etant de retour en France, il ſe fit Chartreux à Bourgfontaine, où quelques années aprés le Cardinal Antoine Barberin, qui connoiſſoit ſon rare merite, l'alla déterrer; & par ſon credit, le fit venir à Rome exercer la charge de Procureur General de ſon Ordre, & de Prieur *In Urbe*. Le Pape Urbain VIII. lui auroit donné des marques éminentes de ſon eſtime; mais la part que Meſſieurs Dupuy ſes Freres avoient euë à la nouvelle édition des Libertez Gallicanes, lui fermérent les mains. Il mourut aſſez âgé, Prieur de la Chartreuſe de Rome, à qui il avoit donné tous les embelliſſemens dont ce lieu eſt capable. Le S. Bruno gravé par Melan, eſt le veritable portrait de Chriſtophle Dupuy.

§ *Joannes Robinus*, Garde du Jardin Roïal des Plantes, *erat Eunucus*. C'étoit le plus curieux Botaniſte de ſon tems. On a ſon portrait dans un Recueïl de Fleurs, & de Plantes qu'il avoit cultivées, gra-

gravé par les ſoins de ſes amis, avec ce Diſtique:

Omnes herbas novi.

Quot tulit heſperidum, mundi quot fertilis hortus,
Herbarum ſpecies novit hic unus eas.

Il eſt le premier, qui a élevé l'Acacia en France, & qui a donné la vogue aux Tubereuſes, qu'on ne connoiſſoit qu'en Provence. Jamais homme n'a été plus entêté de fleurs que celui-là. De quelque choſe qu'on lui parlât, il en revenoit toûjours à ſa gripe: ce qui faiſoit dire à M. Patin, qu'il feroit changer le Proverbe; & qu'on ne diroit plus, *Il reſſouvient à Robin de ſes Flûtes;* mais, *Il reſſouvient à Robin de ſes Fleurs.* Le même M. Patin l'apeloit, *Eunecus heſperidum;* mais un *Eunuque jaloux*, & ſi jaloux de ſes fleurs, qu'il aimoit mieux en écraſer les caïeux, que d'en faire part à ſes amis. Un Medecin enragé de cette dureté, lui adreſſa une Satyre Latine tres-cruelle avec ce titre: *Joanni Robino totius propaginis inimico nato.*

§ Brantôme, dans les Eloges des grands Capitaines de ſon tems, raporte, que Gaſton de Foix au ſiege de Breſſe, allant à l'aſſaut, pour marcher plus ferme, ſe fit ôter les ſouliers, & ſe mit en *éſcharpins déchauſſez*; & que tous les autres en firent de même. Celui qui a eu ſoin de l'édition

des Memoires de Brantôme, dit, qu'il n'entend pas bien ce mot. Il y a un endroit dans la Vie de M. d'Espernon, qui peut servir à son éclaircissement. Car il y est remarqué en parlant d'Henri III. qu'il n'entroit personne dans sa Chambre, qui n'eût l'escarpin blanc, & la mule de velours noir. D'où l'on peut conjecturer, que c'étoit la mode en ce siecle, de porter des escarpins (que Brantôme apelle *escharpins*) ou chaussons de cuir dans les souliers, à peu prés comme l'on portoit, il y a quarante ans, des souliers legers dans des galoches. Les Turcs portent une espece de botines, ou de chausses de cuir de Levant, pardessus le pied desquelles ils mettent leurs souliers, qui étant sans oreilles, ni boucles, se dêfont aussi aisément que nos galoches, quand ils entrent dans les Mosquées, ou quand ils veulent combatre de pied ferme, ou courir plus legerement. Enfin j'ai vû autrefois bien des gens en France, & en Angleterre porter des botines, dont le soulier se separoit de la chausse de cuir.

§ Paul Jove est le premier, qui a donné l'Art des Devises. Jean Dorat est le premier, qui a mis parmi nous les Anagrames en vogue. Rabelais est le premier, qui a écrit chez nous des Satyres en prose Fran-

çoise.

çoise. Estienne Jodele est le premier, qui a introduit les Tragedies en France. Le Cardinal de Ferrare, Archevêque de Lion, est le premier, qui a fait representer une Tragi-Comedie sur nôtre Theatre, par des Comediens Italiens. Baptiste Luly est le premier, qui a donné ici du credit aux Opera d'Italie; comme c'est Octavio Rinuccini, Poëte Florentin, qui les a remis sur pied à Florence. On attribuë à Jodele le premier Sonnet, qui a paru en nôtre langue.

Nicolas Pierre, surnommé du Bosc, ancien Professeur de Retorique au College de Lisieux à Paris, étoit consideré de Messieurs Blondel, Picard, Cassini, & de la plûpart des Savans. Il savoit les langues savantes, les belles lettres, la Philosophie ancienne, & la moderne, la Theologie, & les Mathematiques. Assez content de la réputation, qu'il avoit aquise à professer de vive voix, il ne s'est gueres mis en peine d'écrire. Cependant j'ai vû entre les mains de ses amis, une Critique Latine des Ouvrages d'Homere, une Retorique, une Traduction Françoise de la Poëtique d'Aristote, & des feüilles volantes sur divers sujets, entr'autres sur la Poëtique d'Horace, où il fait voir, contre le sentiment de quelques-uns, que

cet ouvrage eſt écrit avec beaucoup d'art & de metode.

M. du Boſc avoit une opinion particuliere touchant les Cometes; & il en parloit de cette ſorte : *Il eſt certain qu'il s'exhale continuellement de toute la terre, quantité de matieres, qui tendent vers la moïenne region de l'air, & qui aprés en deſcendent en pluïe, en nége, &c. & que ces matieres ont la direction de leur mouvement depuis le centre de la terre vers la moïenne region, & de la moïenne region vers le centre de la terre.*

Je ſupoſe de même, qu'il s'exhale des matieres du corps du ſoleil, qui ont la direction de leur mouvement depuis le centre du Soleil vers le Firmament, & du Firmament vers le centre du Soleil : les taches obſervées au Soleil en ſont une preuve convaincante.

Je dis donc, qu'il s'exhale continuellement du centre du Soleil vers le Firmament des matieres, & que ces matieres venant à s'enflammer de quelqu'endroit que ce ſoit, forment les Cometes. Et comme une poignée de paille étant en l'air, jette ſa flamme vers la moïenne region, de même ladite matiere étant enflammée en un certain point, jette ſes flammes vers le Firmament.

Ainſi

Ainsi il est évident, que la queuë de la Comete paroîtra toûjours oposée au Soleil en quelqu'endroit que ce soit; & parce qu'assez souvent le bout de cette queuë paroît un peu courbé, cela vient du mouvement du tourbillon du Soleil.

Selon cette hypotese, il peut arriver des Cometes dans tout l'espace, qui est depuis le centre du Soleil jusqu'au Firmament; sans que jamais elles paroissent en forme de Cometes à l'entour de la terre, à cause de la mixtion des matieres terrestres, & des matieres solaires.

La démonstration, par laquelle on pretend prouver qu'il ne se fait point de Cometes au dessus de Saturne, ne me semble pas generale: outre que les observations qu'on emploïe pour le montrer, me paroissent tres-difficiles, & quelques-unes même impossibles.

Au reste il est aisé de voir par cette hypotese, pourquoi les Cometes sont plus grosses au commencement, & pourquoi elles diminuent en marchant, dautant qu'elles s'éloignent toûjours de la terre vers le Firmament.

§ Dans un des Journaux de l'Academie des Sciences, on a rendu raison d'un écho extraordinaire, sur les Memoires de Dom Quesnet, Religieux Benedictin. Ce Pere

m'a assuré, que le Secretaire de cette Academie n'a pas entierement compris sa pensée; & qu'il a même inseré quelque chose dans son extrait de contraire à l'experience. Sa Dissertation entiere sur ce sujet, meriteroit bien d'être donnée au Public.

Ce qu'il y a de particulier dans cet écho, c'est qu'au lieu, que les échos ordinaires ne repetent la voix, que quelque tems aprés qu'on a entendu celui, qui chante, dans celui-ci on n'entend presque point celui qui chante, mais bien la repetition se fait de sa voix, & toûjours avec des variations surprenantes, l'écho semblant tantôt s'aprocher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix tres-distinctement, & d'autrefois on ne l'entend presque plus. L'un n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs : l'un entend l'écho à droit, & l'autre à gauche. Enfin selon les differens endroits, où se placent sur deux lignes differentes, l'une au dessus, & l'autre au dessous, ceux qui écoutent, & celui qui chante, on entend l'écho differemment.

On a atribué ces effets à des voûtes, & à des cavitez soûterraines. Mais le Pere Quesnet a trouvé, que la veritable cause est la figure demi ronde de la cour, où se

fait

fait l'écho, & l'a démontré par des régles de Geometrie si convaincantes, qu'il n'y a pas moïen d'en douter. Le reste peut venir de la matiere, dont sont faites les murailles, de la maniere qu'elles sont faites, & peut-être aussi de la nature du lieu. Ce qu'il y a encore à observer, c'est que les instrumens à corde, ne font aucun effet dans cet écho; parce que les vibrations, qu'elles causent à l'air, ne sont pas assez fortes, ni assez étenduës, pour aller fraper jusqu'à l'endroit, où se forme l'écho; & que si elles le frapent, c'est trop foiblement, pour l'obliger à répondre.

M. de Lilly, President au Bareau des Finances à Roüen, avoit aporté cette invention d'Italie, qui fait encore aujourd'hui un des plus grands ornemens de sa belle maison du Genetay. Ce qui m'a surpris dans ce galant homme, c'est que aïant possedé cette maison depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, qu'il est mort; & qu'aïant été sollicité un million de fois par ceux, qui abordoient de toutes parts chez lui, de dire la veritable cause de ce merveilleux écho, il n'en a jamais dit un seul mot à personne. L'écho répondoit à tout venant; & M. de Tilly se taisoit. Un si grand silence, *Pauco-*

rum est hominum & mentis bene sana. Il disoit à ses amis en raillant : *Quand je me marirai* (car il étoit garçon) *vous saurez mon secret : Je le dirai à ma femme ; & ma femme le dira à tout le monde.*

§ Le P. Mabillon dans son *Itinerarium Italicum*, donne un fragment d'un Manuscrit, qu'il a vû à Boulogne dans la Biblioteque de l'Abaïe de S. Sauveur, comme une piece curieuse, qui n'a point encore été imprimée ; & qui a pour Auteur un Chanoine régulier anonyme. Mais outre que ce fragment se trouve dans quelqu'un des traitez de M. de Launoy, on peut assurer le Pere Mabillon, que l'Ouvrage, dont il s'agit, est imprimé tout entier parmi les autres pieces de la Bibliotéque des Peres de la derniere édition, sous le titre *De Arte Prædicandi*, composé par *Humbertus de Romanis*, General des Jacobins, qui a fait plusieurs autres livres de cette nature.

§ L'Italie depuis environ deux cens ans, a fourni la France de Musiciens, de Comediens, de Charlatans, de Devins, d'Astrologues, d'Empoisonneurs, de Partisans, de Banquiers, de Politiques, de Favoris, & de Capitaines.

§ Il y a bien des fautes dans le Dictionnaire de M. Furetiere, qui sont indignes

de

de ce fameux critique. Par exemple il confond *Marforio* avec *Pasquin*; & dit que ce n'est qu'une même chose. Lui, qui aimoit tant à railler, ne devoit pas confondre ainsi ses bons Patrons, & de deux n'en faire qu'un. Il y a grande aparence, qu'il n'avoit point été à Rome, ou qu'il n'avoit pas lû les Antiquitez de cette Ville; & qu'enfin il n'avoit point fait de reflexion sur la plusspart des Pasquinades, où Pasquin, & Marforio sont introduits, comme deux personnages differens. Ils sont placez à Rome en des quartiers assez éloignez l'un de l'autre, pour les distinguer, & ne se ressemblent gueres. Marforio est une grande Figure couchée de son long, qui represente selon quelques-uns, *Panarium Jovem*; & selon d'autres, le Fleuve du Rhin, ou celui du Nar, apelé aujourd'hui la riviere de la Nera, qui arose l'Ombrie. Pour ce qui est de son nom, *nihil est certi quod dicatur, nisi velimus ex eo quod in Augusti foro esset, ut quorumdam est opinio, ubi & Martis Templum.*

Quant a Pasquin, c'est une Statuë de marbre mutilée, qui se voit à un coin du Palais des Ursins. On croit que c'est la figure d'un Gladiateur. Quoiqu'il en soit

Pasquin, tout estropié qu'il est, sans nés, sans bras, sans jambes ; mais animé de l'esprit le plus malin, qui fut jamais, fait la loi dans Rome à Rome même, & à toute la terre. Ses paroles sont courtes, vives, & toûjours empoisonnées. Il sait tout, il penetre tout, & revele les secrets les plus cachez. Nul Tribunal, nulle Justice ne l'épouvente. Tous les jours de nouveaux Secretaires sacrifient leur vie, & leur fortune à son service. Quand on attaque Marforio, Pasquin vient au secours ; & quand c'est à Pasquin qu'on en veut, Marforio le deffend, & la risposte est cruelle. De les jetter à la mer, personne ne s'y joue : Ils criroient de dessous les eaux encore plus haut que dans les places publiques. De les jetter dans le feu, & les calciner, leurs cendres parleroient pour eux. Je promets à coup seur l'immortalité, à quiconque entreprendra de perdre Pasquin, ou Marforio, comme à celui qui brûla le Temple de la Diane d'Ephese.

§ Fabius Leonida, Poëte Italien, suoit longtems sur ses ouvrages, & les retouchoit plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il souhaitoit. Pierre Masée, qui a si bien écrit en Latin, ne composoit que quatorze, ou quinze lignes par jour. Paul Emile Sanctorius, qui avoit entre-

pris

pris d'écrire en Latin l'hiſtoire de ſon Siécle, étoit ſi long à polir ce qu'il faiſoit, qu'un autre en moins de tems auroit écrit l'hiſtoire de tout le monde. M. de Vaugelas fut trente ans ſur la traduction de Quinte-Curſe, la changeant, & la corrigeant ſans ceſſe. M. Habert de l'Academie Françoiſe, Auteur du Temple de la mort, qui eſt une des plus belles pieces de nôtre Poëſie Françoiſe, changea, & rechangea, durant trois ans, les vers de cet Ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politeſſe, & d'élegance, où nous les voïons. Ce n'étoit qu'en veillant beaucoup, & à force de ſe tourmenter, que Malherbe produiſoit ſes divines Poëſies. M. de Balzac paſſoit les jours, & les nuits à repreſenter ſes penſées avec cette netteté de ſtile, & ce choix de paroles, que nous admirons encore aujourd'hui. M. de Chavaroches, Intendant de la Maiſon de Ramboüillet, diſoit que M. de Voiture, tout naturel qu'il paroît dans ſes Lettres, travailloit longtems à leur donner ce tour galant, qui, étant ſon propre caractere, ne ſe trouve point ailleurs.

Il y a des Ecrivains, qui ont une peine infinie à commencer, & qui courent, quand une fois le chemin eſt ouvert. Les premiéres lignes de l'Hiſtoire de M. de Thou, lui

lui coûterent plus que tout le reste ; mais dés qu'il eut surmonté cette difficulté, il courut en écrivant.

D'autres écrivent facilement, & sont longtems à polir leurs ouvrages. Tel étoit Horace chez les Romains : tel étoit M. de Rabutin parmi nous : tels sont la pluspart des gens sages, qui, étant nés pour écrire, ne suivent d'abord la nature, que pour ensuite la corriger, & la polir.

D'autres enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, & ne sauroient repasser sur leurs ouvrages. M. de Saumaise étoit de ce caractere-là : caractere dangereux qu'il faut souffrir où il se trouve ; mais qui ne doit point servir de modêle, ni d'exemple à personne.

Il y a un milieu à tenir en cela comme en toutes choses. Il ne faut pas user ses pensées à force de les tourner, & de les retourner ; il ne faut pas aussi les laisser toutes delabrées, par trop de négligence. La nature doit servir promptement; l'art ne doit aller qu'à pas comptez, mais sans trop de lenteur. *Non si richiede esser Cervo, basta non esser Testuggine*, disent les Italiens.

§ Où en sommes nous pour les préjugez ? *Claudius Belurgerius* étoit si fou d'Ho-

d'Homere, qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & jusqu'au pied des autels. Il ne croïoit pas qu'aucun autre Ecrivain meritât d'être lû à son préjudice. Le Tassoni au contraire, se moquoit d'Homere ; & avoit recueïlli plus de cinq cens pensées de ce Poëte, dont il faisoit voir le faux, & le ridicule. Il n'est gueres de gens, qui n'estiment les Poësies de Virgile : cependant un Jean-Baptiste Lallius ne parle qu'avec mépris de son Eneïde, non plus que de ses Bucoliques. Le même Lallius rabaisse autant le Tasse, que les Italiens d'ordinaire l'élevent. Galilée sans façon lui prefere l'Arioste, que d'autres mettent sous les pieds : certainement l'Arioste a plus de genie, de feu, & d'invention poëtique que le Tasse ; mais le Tasse est plus uniforme, & aproche plus de la moderation d'Homere, & de Virgile que l'Arioste. L'un est plus severe, & plus maître de ses pensées : l'autre s'échape, & divertit davantage. Galilée preferoit l'Arioste au Tasse ; parce qu'en effet l'Arioste est plus propre à délasser un fort genie comme Galilée, & à lui inspirer ces traits agréables, qu'il mêle à ses dialogues de sciences abstraites, que non pas le Tasse, qui tient plus sa gravité. On ne deviendra pas Poëte en lisant le Tasse, comme Domi-

nique

nique Peri, miſerable Paſtre, devint Poëte en liſant l'Arioſte.

§ C'eſt une remarque, qui ſe verifie tous les jours, que ceux, à qui il manque quelque choſe du côté de la naiſſance, ſe trouvent récompenſez du côté de l'eſprit par des talens extraordinaires. Melin de S. Gelais, l'un de nos bons Poëtes François, étoit fils naturel d'Octavien de S. Gelais, Sieur de Lanſac. Jean-Antoine Baïf, auſſi bon Poëte François, & grand Muſicien, eut pour Pere Lazare Baïf, Abé de Charoux, Maître des Requêtes, & Ambaſſadeur à Veniſe, qui le fit legitimer. Claude-Emmanuel Coüillier, ſurnommé le Baron de la Chapelle, du lieu dit la Chapelle, entre Paris, & Saint Denis, étoit fils naturel de M. Coüillier, Maître des Comptes. Ces belles qualitez de ſon eſprit, & ſon joli Voïage ſous le nom de Bachaumont, lui ont merité les loüanges d'un chacun, & un éloge particulier de M. Bernier. *Fulvius Urſinus*, ſavant Antiquaire d'Italie, étoit bâtard d'un Seigneur de la Maiſon des Urſins. *Antonius Boſius*, Auteur de la *Roma Sotterranea*, étoit fils naturel d'un Chevalier, & d'une Eſclave Afriquaine. *Pomponius Letus*, que toute l'Italie venoit écouter avec tant d'empreſſement, qu'on rete-

retenoit dés la nuit des places dans son école, étoit bâtard d'un Prince de Salerne. Galilée, si connû par ses livres d'Astronomie, étoit fils naturel de Vincenzo Galilei Gentilhomme Florentin. Le fameux Erasme n'étoit pas de meilleure maison que ces Messieurs: Et l'on a fort douté de la naissance d'un celebre Critique moderne, que Theophile Renaud apelle dans quelqu'un de ses Ouvrages, *Filius Coronati*.

§ On dit ordinairement, que la science n'est pas hereditaire, & qu'elle ne passe guéres des peres aux enfans, aux freres, aux neveux, aux cousins: neanmoins il y a des familles, qu'on peut apeler familles de savans. Telles sont les familles des Manuces, des Estiennes, des Scaligers, des Morels, des Godefrois, des Pithous, des de Thous, des Bignons, des Dupuys, des Seguiers, des Talons, des Demêmes, des Lamoignons, des Heinsius, des Vossius, des Capels, des Justels, des Valois, des Sainte-Marthes, des Moreaux, des Patins, &c.

§ C'est une chose remarquable, que de tous les gens de lettres, qui s'attachent à de certaines professions, il n'y en a point, qui s'en écartent plus volontiers pour écrire d'autre matiere que les Medecins. Jules

les Scaliger Medecin, a écrit de la critique. Vignier Medecin, a composé plusieurs gros volumes de l'Histoire universelle. Le Medecin Arnaud de Ville-neuve, s'est mêlé de dogmatiser, & d'écrire de la Theologie. Averroez Medecin Arabe, a traduit Aristote en sa langue, & l'a commenté. Fabius Niphus Medecin d'Italie, s'est apliqué aux Mathematiques. Cæseus Medecin Anglois, a écrit de la musique. Marcile Ficin, qui étoit Medecin, & Curé tout ensemble, a traduit Platon de Grec en Latin, & a expliqué sa Philosophie. Guillaume Capel Medecin, a donné au public les Memoires de Messieurs du Bellay, & a fait une traduction Françoise de Machiavel. Copernic Medecin, & Chanoine, a traité de l'Astronomie, & du mouvement de la terre. Nostrodamus Medecin de profession, s'est jetté à corps perdu dans l'Astronomie judiciaire. Et le Medecin Gardan, qui tenoit un peu de la doctrine de Nostrodamus, laquelle consiste à mentir hardiment, & à dire la verité par hasard, a écrit ses livres de la subtilité, l'Eloge de Neron, & d'autres matieres assez écartées de sa profession. Lazius Medecin Allemand, a traité de l'Histoire Romaine. Philippo Cauriana Medecin de la Rei-

ne Catherine de Medicis, a commenté six livres de l'Histoire de Tacite. Paul Jove Medecin, & depuis Evêque, a composé les Eloges des Hommes Illustres de son temps, & plusieurs Histoires. Aloysius Lilius Medecin à Rome, s'est apliqué à la réforme du Calendrier Romain; & Cornelius Amalthée de la même profession, a mis en Latin le Catechisme du Concile de Trente. Le Medecin Raynerius Snoius, a mis au jour des Paraphrases sur les Pseaumes de David, avec l'Opuscule de S. Athanase sur les mêmes Pseaumes, & a donné au public l'Histoire de Holande en treize livres. Jean-Jacques Chiflet, Medecin du Roy d'Espagne, a remué divers points de Critique touchant nôtre Histoire, pour les interêts de son Maître. Sorbiere Medecin assez connû, a traduit de Latin en François l'Utopie de Thomas Morus, le Traité de Crellius *De Causis Mortis Christi*, & a fait plusieurs sortes d'Ouvrages sur diverses matieres curieuses. Brachet de la Milletiere Medecin de Paris, a traité des Controverses. Thomas Reinesius Medecin, & Philosophe, a donné au public un Recueil d'anciennes inscriptions, & un autre de *Variarum Lectionum*. Marin Cureau de la Chambre Medecin du Roy, a mis sous la

presse les Caracteres des Passions, le Traité de l'Iris, & d'autres Ouvrages de Physique, & de Morale. Spon Medecin de Lion, a écrit ses Voyages, & divers Traitez d'érudition curieuse. Charles Patin, qui enseigne aujourd'hui la Medecine à Padoüe, a écrit de la science des Médailles. Petit Medecin de Paris, a publié un Traité de *Furore Poëtico*, & un recueïl de ses Poësies. Perrault Medecin, & depuis Architecte, a traduit Vitruve de Latin en François, & a donné des Leçons publiques de Geometrie, & d'Architecture.

Il seroit trop long de nommer ici tous les Medecins, qui se sont en quelque sorte dégradez de leur profession, pour traiter de toute autre chose. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracastor dit, qu'il ne le compte pas entre les Medecins de Veronne d'où il étoit; parce que s'attachant aux recherches curieuses de la Physique, il avoit négligé la pratique de son art.

Il y a de certains traitez composez par des Medecins, qui paroissant ne pas apartenir à la Medecine, ont neanmoins de grands raports avec elle, comme le Traité *De arte Gymnasticâ* de Mercurialis, dautant qu'il s'y agit de la santé du corps, qui est l'objet de la medecine.

Aprés

Aprés tout si l'on me demande pourquoi les Medecins s'écartent si aisement de leur profession ? Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition, qui étant d'une grande étenduë, fait qu'en avançant toûjours dans la diversité des connoissances, ils prennent le change d'autant plus aisément, qu'étant emploïez assez tard, l'amour du cabinet prend le dessus, & ne leur laisse plus la liberté d'exercer la Medecine, qui demande l'homme tout entier sans nul partage.

§ Les femmes sont generalement plus adonnées, que les hommes à la Magie, & aux Empoisonnemens : Ce qui ne peut être attribué qu'à la foiblesse de leur imagination, & à leur méchant courage. Les Rabins disent, *qui multiplicat mulieres, multiplicat veneficas.* Cela ne se verifie que trop dans l'Orient. Les femmes jalouses jusqu'à la fureur, s'y empoisonnent les unes les autres, & font perir un nombre infini d'enfans : ainsi la pluralité des femmes, qui devroit peupler l'Orient, ne sert qu'à le rendre desert, & desolé, en comparaison de l'Occident, où la Polygamie n'est pas reçûë.

La Magie, les Sortileges, &c. viennent de la même cause : l'amour, la jalousie, la haine, outre la curiosité si na-

 turelle

turelle aux femmes, les portant à ces extrêmitez.

La raison pour laquelle il se trouvoit tant de Magiciens chez les Juifs, quoique condannez par la Loi de Dieu; c'est que les Juifs attribuoient la pluspart des maladies, principalement celles qui troublent l'esprit, & qui disloquent les membres, à malice des Demons; & qu'ils s'imaginoient que ces maladies ne se pouvoient guerir, que par des sortileges. Aussi voïons-nous dans l'Evangile, que quand nôtre Seigneur guerissoit les malades, & les possedez, les Juifs disoient, que c'étoit par la vertu des Demons, qu'il operoit ces miracles.

§ Avant le régne de Loüis XI. Roy de France, la politique des Princes de l'Europe, n'étoit qu'un jeu d'enfans, en comparaison de ce qu'elle a été depuis. Ce Monarque est le premier, qui a donné du lustre à cet art subtil de gouverner; & qui par ses bons exemples, & sa sage conduite, en a fourni des leçons à toute la posterité. Ferdinand d'Aragon, mari d'Isabelle, Reine de Castille, qui vint peu aprés, en profita merveilleusement à nos dépens. Charles-Quint seut bien l'imiter, & encherir encore pardessus ses fourberies, & ses finesses. Philippes II. son Fils, & son Successeur aux Etats d'Espagne, travail-

vailla toute sa vie à perfectionner, & à polir cet art, qu'il trouva plus qu'ébauché. Sixte V. souverain Politique, aussi-bien que souverain Pontife, n'auroit rien laissé à desirer aprés lui sur ce chapitre, s'il avoit véçu davantage: ses coups d'essai l'ont bien montré. Enfin Catherine de Medicis en France, & Elizabeth en Angleterre, surmontant la foiblesse de leur sexe, ont fait voir dans leur gouvernement deux chef-d'œuvres de politique, quoique fort diferens; l'une sur une mer orageuse, & toûjours troublée; l'autre sur un theatre assez tranquile, où il n'y avoit que des Comedies à joüer.

Des dépoüilles de Loüis XI., les Espagnols en ont pris les finesses, & les fourberies; les Italiens, la cruauté; Catherine de Medicis, les négociations; Elizabeth d'Angleterre, les mommeries; Henry III. Roy de France, la science sans la pratique; Loüis XIV. heritier de la vertu de ses aïeuls, sans avoir herité de leurs vices, a purgé la politique de toute cruauté, de toute fourberie, de toute mommerie, & lui joignant le secret, le conseil, la force, la vigilance, la sagesse, la liberalité avec des richesses immenses, l'a renduë douce, & glorieuse à ses sujets; imperieuse, & redoutable à toute la terre.

§ M. de Charleval s'apeloit Faucon, & étoit neveu, frere, & oncle de Mrs de Faucon de Ris, trois Premiers Prefidens fucceffivement du Parlement de Normandie. La Maifon de ces Meffieurs eft originaire d'Italie. Elle vint s'établir en France du tems de la Reine Catherine de Medicis, avec d'autres Familles, qui fe font agrandies, & renduës illuftres parmi nous.

M. de Charleval étoit d'une fi foible complexion, qu'on ne penfoit pas qu'il dût vivre: cependant par fon bon régime il a prolongé fes jours jufqu'à quatre-vingt ans, amufant tout doucement l'efperance de fes heritiers, qui regardoient dés fon enfance fa fucceffion, comme une chofe toute prête. La nature, qui lui avoit donné un corps fi délicat, & fi bon tout enfemble, lui avoit fait l'efprit de même. Il aima toute fa vie les belles lettres avec tendreffe, & les poffeda avec jaloufie, ne fe communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de fon tems les plus polis cheriffoient fa perfonne, & recherchoient la douceur de fon entretien. La plufpart lui ont donné des loüanges. M. Sarafin entr'autres l'a immortalifé dans le fameux Sonnet d'Adam, & d'Eve, où il a choifi de dire une verité dure aux Dames,

plû-

plûtôt que de les flater molement. M. Scaron, qui étoit ami particulier de M. de Charleval, disoit, parlant de la délicatesse de son esprit, & de son goût, que les Muses ne le nourissoient que de blanc-manger, & d'eau de poulet. Desocupé de toutes choses, excepté des soins d'un grand amour propre, il demeura toûjours illustre paresseux, & sans emploi. Sur la fin de ses jours il se repentit d'une si grande négligence pour l'avancement de sa fortune qu'il auroit pû rendre meilleure en s'évertuant davantage. Il écrivoit poliment, & avec beaucoup de finesse en vers, & en prose. Le Recueïl de ses lettres, & de ses Poësies est tombé aprés sa mort entre les mains de M. le Premier Président de Ris, son neveu : mais ce Magistrat, je ne sai par quel tour de pensée, n'a point voulu enrichir le public de si beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur, joint à celui de Charleval, seroit une tache dans sa Famille.

§ Il se passe dans la vie bien des choses, qui n'étant presque rien, ne laissent pas d'instruire beaucoup. En voici une, qui, aprochant de la bagatelle, nous aprend à ne pas trop faire les maîtres, avec les gens, dont la capacité, & le merite ne nous sont pas assez connûs.

M. Simon aïant toûjours retardé, lorsqu'il étoit chez les PP. de l'Oratoire, à prendre l'Ordre de Prêtrise, à cause de ses grandes, & profondes études, fut enfin obligé pour obéir à son General, de partir de sa maison de July en Brie, & se rendre à Meaux, pour se faire ordonner aux Quatre-Tems. Il y arriva aprés l'examen, environ sur le midi, avec deux de ses Confreres. M. de Ligny, alors Evêque de ce Diocese, voïant arriver ces Peres à une heure indûë, s'imagina que c'étoient des ignorans qui le vouloient surprendre; & dans cette pensée, il recommanda à un de ses examinateurs, qu'il avoit retenu à dîner, de ne les pas épargner. Le signal donné, aprés les civilitez ordinaires, l'examinateur s'attachant à M. Simon, comme à celui de la troupe, dont il se défioit le moins, lui dit d'un ton grave: Je ne vous demande[illegible] pas si vous savez du Latin; je sai qu[illegible] l'enseigne chez vous avec reputation, & selon la métode nouvelle, & que vous avez des écoles, qui, étant exemptes de pedentisme, donnent de la jalousie à beaucoup d'autres. Quoiqu'il en soit, Horace aura toûjours ses difficultez: expliquez-moi sa premiere Satyre, ajoûta-t'il, en lui presentant le livre: M. Simon s'étant retiré d'affaire

faire en galant homme, l'examinateur lui dit : Et de la Philoſophie, vous en avez ſans doute vôtre proviſion? M. Simon, qui l'enſeignoit actuellement, répondit avec modeſtie, que pour ce qui étoit de la Philoſophie, il l'étudioit encore tous les jours. Là-deſſus l'examinateur lâche un argument captieux. M. Simon le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un ſubtil *diſtinguo*, & ſe ſauve par la bréche. Vous avez de la Philoſophie (dit l'examinateur) donnez-vous ſeulement de garde d'une certaine philoſophie Carteſienne, bouruë, & inſenſée, qui empoiſonne bien des gens. Je ſuis Peripateticien pour la vie, répondit M. Simon en ſoûriant; & moi pour de l'argent, repliqua l'examinateur. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il, que ſi Deſcartes avoit écrit en Grec, d'un ſtile tres-obſcur, & qu'il fût ancien de deux mille ans, ſes principes n'étant lûs, ni entendus de perſonne, auroient plus d'aprobateurs que preſentement qu'il eſt lû, & entendu de tout le monde. Mais, cela à part, vous ſavez de la Theologie, je n'en doute pas? Vos premiers Peres étoient tous Docteurs, & grands Theologiens; & un Prêtre de l'Oratoire ſans Theologie, ſur tout ſans Theologie miſtique, ſeroit moins qu'un Cordelier ſans Latin. Ce

mot dit avec gaïeté, l'Examinateur jette M. Simon ſur les queſtions du tems, & veut tenter ſa foi : mais le trouvant orthodoxe, & nullement Janſeniſte, il abandonna ces queſtions épineuſes pour quelque choſe de plus ſolide. On trouve aſſez, s'écria-t'il, on trouve aſſez de Philoſophes, & de Theologiens dans l'Etat Eccleſiaſtique : mais on ne voit pas qu'on s'y aplique aux Langues Orientales, & qu'on liſe l'Ecriture Sainte dans ſa ſource. Ah! quelles délices, quelles délices, Monſeigneur, ajoûta-t'il, en s'adreſſant au Prélat, de lire les Livres Sacrez en eux-mêmes ; & que la Langue Hébraïque a de douceur, & de charmes pour les ſavans. Le Prélat, baiſſant un peu les yeux, repartit : Je l'ai oüi dire de la ſorte à Mrs de Muys, & de Flavigny, qui étoient de tres-doctes Hébraïſans. L'Examinateur revenant à M. Simon, lui demanda s'il n'avoit point de goût pour cette belle langue? Monſieur Simon à qui l'eau en venoit à la bouche, lui répondit qu'il en ſavoit les élemens, & qu'au reſte il avoit en toute ſa vie un grand attachement à la lecture des Livres Sacrez. Que vous me réjoüiſſez, repliqua l'Examinateur; & qu'il ſe trouve peu de gens d'un eſprit auſſi droit, & auſſi bien tourné que le vôtre :

tre : allez, puisqu'il est ainsi, je ne vous célerai pas ce que je sai là-dessus. *Sermonem habes non publici saporis, & quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secreta.* Cependant, dites-moi, comment la Genese s'apelle en Hébreu? *Hebraïcè*, dit M. Simon, c'est *Beresith*. La carriere ouverte, on entre en matiere, le combat se donne, on s'échauffe de part & d'autre, on crie à pleine tête, on cite les Poliglothes, les Rabins anciens, & modernes. L'examinateur étourdi d'une érudition si profonde, ne résiste qu'à demi. M. Simon le presse, le pousse, & ne lui fait point quartier. L'examinateur chancelle, bronche, & tombe. M. Simon le foule aux pieds, le déchire, & le bat à terre. Le Prélat mouroit de rire, & prenoit plaisir à faire durer le combat. Le Maître d'Hôtel ennuïé de la dispute, murmuroit, & disoit tout haut qu'on avoit servi, & que la bisque se refroidissoit. Enfin M. de Ligny, prenant pitié du vaincu, si bien froté par le victorieux, donna sa benediction à M. Simon, l'assurant, que le lendemain il donneroit les Ordres Sacrez à lui, & à ses confreres, sans d'autre examen. Cela dit, le Prelat se mit à table; l'examinateur s'aprocha du feu pour essuïer sa sueur; & M. Simon riant

riant dans sa barbe se retira à son logis avec sa compagnie.

§ On fait dire à M. Ménage dans le second Menagiana, que l'Auteur *De Roma antica, & moderna*, a confondu mal-à-propos le Mont *Pincius* de Rome, avec le lieu apelé *Pinci* proche de la Ville de Nole dans la campagnie, où S. Felix Prêtre de Nole est mort; & que la preuve s'en trouve dans la neuviéme leçon du Breviaire de Paris, au quatorziéme Janvier, jour de la Fête de ce Saint.

L'autorité du Breviaire de Paris est en cela tres-peu de chose; ceux qui ont fabriqué cette leçon, n'aïant fait que copier le martyrologe, que Roswedius a donné bonnement, pour le veritable martyrologe Romain; & qui n'est au fond qu'un abregé du martyrologe d'Adon, qu'on sait n'être pas fort ancien, puisqu'il fait mention de la Fête de tous les Saints, dont l'institution dans l'Eglise n'est pas au dessus du tems de Gregoire III. decedé en 813.

Si M. Ménage avoit vû le Calendrier Romain, que le P. Fronto a mis au jour en 1652 sur un manuscrit de plus de neuf cens ans, qui se conserve dans la Biblioteque de Sainte Geneviéve à Paris, peut-être qu'il n'auroit pas condanné si aisé-

ment

ment l'Auteur *de la Roma antica, &c.* ou que du moins il auroit satisfait aux objections du P. Fronto, qui montre, que *Pincis Romæ est, non verò Nolæ*; qu'il y a de l'erreur dans le martyrologe de Bede, & dans celui d'Adon; qu'un martyrologe, qui auroit été écrit à Rome, ne seroit pas taché d'une si grande erreur; & qu'enfin S. Paulin, qui parle si souvent dans les Poësies de S. Felix, & de sa sépulture, ne dit nulle part, que ce Saint ait été inhumé à Nole, *in Pincis*.

Pincis (dit le P. Fronto) *locus est Romæ. Nam palatium Pincianum memoratur in vitâ Silverii an.* 536. *quod paulò post dicitur palatium in* Pincis. *Erat enim palatium* Pincii *Senatoris, à quo collis Pincius dictus est, ad quem erat Ecclesia Sancti Felicis in Pincis, ut dicere est ex Antiquitatibus Romanis Lucii Fauni lib.* 4. *cap.* 11. *In vitâ Hadriani, qui sedit an.* 855. *legitur clarè : pari modo & in Ecclesiâ B. Martyris Felicis, quæ ponitur in Pincis, fecit vestem, &c. Hæc cùm sufficiant ad ostendendum quod Pincis locus Romæ est, seu à colle Pincio dictus, seu à palatio Pinci, à quo nunc etiam Pinciana porta : tùm sanè id evincit, quod Paulinus inter tot carmina Felici suo recurrentibus annis decantata, nunquam*

Pin-

Pinciani loci meminit, etiam tùm cum describit locum ubi sepultus est.

Antonius Bosius, Auteur de la *Roma Sotterranea lib. 2. c. 16.* assûre *che d'entro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice, in Pincis.* Il étoit persuadé, qu'outre l'Eglise, & le Cemetiere de S. Felix Martyr, il y avoit encore dans Rome une Eglise dédiée à S. Felix de Nole, *dove S. Gregorio Magno fece l'Homilia decimaterza sopra il capitulo duodecimo di S. Luca; la cui rubrica dice:* Habita ad populum in Basilica B. Felicis die natalis ejus: *E l'accenna il medesimo santo nell'istessa Homilia con quelle parolo:* Si enim fœnum populus non est, ubi sunt illi, qui ea, quæ hodiè colimus, nobiscum transacto anno B. Felicis natalitia celebraverunt? *Periochè ne gli antichi Codici mss. dell'homilie di S. Gregorio, dove nelli stempati si dice semplicemente:* Habita in Basilica S. Felicis, *senza altro Titolo, ivi si ajunge,* Confessoris. *Il che è conforme all'officio, che ne fa la Chiesa Romana poiche l'Evangelio, sopra il quale fu fatta la detta Homilia: anzi l'Homilia istessa si recita pro Confessore non Pontifice. Onde credo, che fosse fatta da S. Gregorio nel giorno del natale di S. Felice Nolano Confessore; sapendo molto bene che*

che dentro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice in Pincis.

§ Le même M. Ménage dans le même livre dit, que le mot de Porphyrogennete, ne vient pas de né dans la pourpre; mais de né dans le Palais de Porphir: que ce Palais étoit un de ceux de Constantinople, comme M. de Balsac l'a remarqué aprés Cedrenus. Mais il semble que M. Ménage, qui se piquoit d'érudition Gréque, ne devoit pas prononcer si définitivement sur cette étymologie, sans avertir, que plusieurs Auteurs Grecs, & Latins, qui valent bien Balzac, & Cedrenus, s'en expliquent autrement. Anne Comnene dans le sixiéme livre de son Alexiade, tire cette étymologie du mot de pourpre. *Alexander Comnenus* (dit-elle) *domum reversus reperit Imperatricem in domo suâ, olim parturientibus deputata, in ipsis partus doloribus; quæ Purpura ab antiquis temporibus nominatur. Undè etiam Porphyrogennetarum appellatio in mundo emanavit.* Codinus assure, qu'il y avoit à Constantinople un Palais, *cui πορφύρα seu purpura nomen.* Et Gretser sur Zonare, en parlant de Constantin Ducas: *Alii Porphyrogenitos dictos censent, quod Patre Imperatore, & purpura imperiali convestiti, nati essent.*

Quant

Quant à ce que dit M. Ménage, que le P. Maimbourg dans ses Iconoclastes, met mal à propos Porphyrogenite, dautant qu'on dit en Latin *Porphyrogenneta*, on lui accorde, que l'usage en François est pour Porphyrogennete; mais aussi il doit reconnoître que *Porphyrogenneta*, & *Porphyrogenita* sont également reçûs en Latin; & que le Traducteur de Zonare se sert du premier; & que comme M. du Cange aprés d'autres savans, se sert du second.

§ M. Berruyeres, à qui M. de Launoy adresse quelques-unes de ses lettres critiques, étoit d'une bonne famille de Paris, originaire du Berry, comme son nom le porte. Le Cardinal Mazarin, qui connoissoit son merite, l'emploïoit dans ses affaires secretes à Rome, & ailleurs: on prétend que sous l'aparence d'un commerce de belles lettres, il avoit part aux intrigues de la Reine de Suede.

Par sa mauvaise destinée, il se noïa à la vûë de Lisbonne, son vaisseau s'étant brisé contre les rochers, qui sont à fleur d'eau proche la Montagne apelée *la Roqua*, qui rendent l'entrée de ce Port tres-dangereuse, & tres-difficile.. Les Pilotes du Païs ne manquent point de se venir offrir aux vaisseaux, qui paroissent sur la côte;

mais

mais celui de M. de Berruyeres aïant refusé ce secours, il perit avec un riche Joüalier, & tous les passagers, excepté un Capucin, qui gagna à la nage la pointe d'un rocher.

M. Berruyeres a été regreté de tous les honnêtes gens, qui le connoissoient. Il écrivoit poliment en François, en Latin, & en Italien. Le cadet de ses freres, qui s'est retiré en Normandie, où il a du bien, a herité de ses memoires, de ses lettres, & d'autres ouvrages, qui immortaliseroient son nom, s'ils étoient recuëillis: mais tout cela est miserablement abandonné à la pouriture, & aux mittes, dans un vieux coffre au coin d'un grenier.

§ C'est un bon préjugé pour le progrés des lettres dans un païs, quand il s'y rencontre en même tems plusieurs Auteurs originaux, qui servent de modêle aux autres.

En France, depuis un siecle, M. de Balzac est original pour la pureté, & la netteté du langage, & pour le choix des paroles. M. Perot d'Ablancour est original pour les traduction libres, & où l'on s'attache plus au sens des Auteurs qu'à leurs paroles. M. de Vaugelas est original dans sa maniere de traiter les choses de Grammaire. M. Chapelain dans

son Jugement du Cid, est original pour la Critique. M. Pellisson est original pour les belles Préfaces, qui sont devenuës à la mode en ce siecle. Le même est encore original dans son Histoire de l'Academie Françoise, qui n'aura peut-être jamais de continuateur d'un semblable merite. M. le Duc de la Rochefoucault est original pour les Mémoires du Temps, & aussi pour le tour, & l'expression, qu'il faut donner aux Reflexions, & aux Maximes de Morale. Le Cardinal d'Offât est original pour les Lettres d'affaires, & de politique. M. Descartes pour les lettres d'érudition. M. Pascal pour les lettres de critique, & de raillerie fine. M. de Voiture pour les lèttres galantes. M. de Bussy Rabutin, & sa Parente Madame de Sevigni pour les lettres familieres. M. de Furetiere est original pour les Histoires Allegoriques, qui corrigent les mœurs en se joüant. L'Abé de Villars, ou le Comte de Gabalis, est original pour le Dialogue.

Malherbe est original pour la Poësie Françoise, principalement pour les Stances. Mrs de Corneille, & Racine sont originaux pour le Poëme Tragique. Moliere pour le Comique. Quinaut pour les Opera, ou la Poësie qui se chante. De la Fon-

Fontaine est original pour la naïveté, & la simplicité de la Fable. Voiture, & Sarasin, sont originaux pour la Poësie galante, & aisée. M. Despreaux est original pour la Satyre, purgée des saletez des Anciens.

Nous n'avons point en nôtre langue, d'Auteurs originaux, ni pour les grands corps d'Histoire, ni pour les actions publiques de la Chaire, & du Barreau, ni pour le Poëme Epique, ni pour l'Ode dans sa perfection sur le ton des anciens Poëtes.

Nous avons des Auteurs originaux, qui étant abandonnez, ne doivent servir de modêle à personne. M Scaron est original pour le Burlesque; mais le Burlesque a perdu son crédit. Regniers est original pour la Satyre; mais ses saletez ne doivent être copiées de personne. Theophile est original pour l'invention, & le feu poëtique; mais parce qu'il manque de conduite, & de jugement, il ne faut pas le suivre. Balzac est original dans ses lettres; mais comme il n'a jamais pû attraper le vrai caractere de ce genre d'écrire, il y a long-temps qu'il n'a plus de Copistes. Cyrano de Bergerac est original dans son stile particulier; mais ce stile trop poussé, & ses extravagances, l'ont rendu méprisable.

§ Anciennement les Evêques, & les Prêtres, qui écoutoient les Confessions, ne faisoient que juger de la qualité des pechez qu'on leur confessoit, sans se mêler d'imposer aux penitens d'autres peines, pour la satisfaction de leurs crimes, que celles, qui étoient réglées par les Canons, & qui se trouvoient inserées dans les penitentiels des Eglises. Cette coûtume est conforme au Droit civil. Autrefois à Rome, les Juges des affaires criminelles, quand un procés étoit instruit, ne prononçoient autre chose, sinon que l'accusé étoit dûëment convaincu, sans rien dire de la peine, qui étoit réglée par les loix, selon la qualité des crimes.

§ Les hommes grands, & bienfaits imposent par leur bonne mine; & chez toutes les nations du monde, on les a toûjours jugez dignes de commander aux autres. Les petits hommes, quelques grandes qualitez qu'ils aïent, ont bien de la peine à meriter le titre de Heros dans l'esprit des peuples. Ce ne fut pas sans miracle, qu'Alexandre, qui étoit de mediocre stature, en vint là, & se fit apeler le Grand Alexandre. Aristote dit que les petits hommes, fussent-ils les plus beaux du monde, ne meritent pas d'être apelez beaux, mais seulement jolis.

Voilà une grande bizarerie : mais en voici bien une autre. Elizabeth Reine d'Angleterre, aimoit passionnément les hommes beaux, & bienfaits ; & on étoit déja bien avancé auprés d'elle, quand on s'en aprochoit avec de la beauté, & de la bonne mine : au contraire, elle avoit une aversion si invincible pour les gens malfaits, & disgraciez, qu'elle ne pouvoit les souffrir. Quand elle sortoit de son palais, ses gardes avoient soin de faire retirer de devant ses yeux les gens hideux, les estropiez ; en un mot, tous ceux qui par leur mauvaise grace, pouvoient choquer sa vûë. La Reine de France Anne d'Autriche, avoit une forte inclination pour toutes les personnes bien faites ; mais elle n'avoit nulle répugnance à regarder les gens contrefaits, qui pouvoient la toucher de compassion. Cela est bien plus raisonnable, & plus digne d'une grande ame, que là delicatesse de la Reine Elizabeth.

Autres exemples de bizàrerie. Tout le monde en general a pitié des aveugles ; & tout le monde sent de l'aversion pour les borgnes : cependant en bonne justice, les borgnes meritent la moitié de la compassion, comme le disoit M. de Servien, qui étoit borgne. Les louches, sur tout

quand ils ne le sont pas dans l'excés, ne déplaisent pas. On aimoit dans M. de Montmorency son œil un peu tourné; & on apeloit cela à la Cour de Loüis XIII. avoir l'œil à la Montmorency. M. Descartes avoit de l'inclination pour les personnes louches; & il en raportoit la cause, à ce que sa nourice l'étoit. Cependant il y a des gens, qui ne sauroient regarder les louches, sans en sentir quelque douleur aux yeux: Je suis de ceux-là.

On a de la peine à voir les boiteux, & on en prend compassion: mais les bossus excitent à rire; & l'on s'en moque, bien que tres injustement.

Les grands nés sont en honneur par tout le monde, excepté à la Chine, & chez les Tartares. Les Crim-Tartares écrasent le nés de leurs enfans, & croïent que c'est une folie de porter un nés devant les yeux. Les nés camus déplaisent, & sont de mauvaise augure. Le Connétable Anne de Montmorency étoit camus; & on l'apeloit à la Cour, le Camus de Montmorenci. Le Duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Blois, étoit aussi camus; & j'ai connû un Gentilhomme, qui, aïant une veneration singuliere pour ces deux maisons de Guise, & de Montmorenci, ne se pouvoit consoler de ce qu'il s'y étoit trou-

trouvé deux camus, comme si ce défaut en diminuoit le lustre.

§ Mecenas avoit donné à Auguste un conseil d'un usage difficile ; c'étoit de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui. Auguste profita plus d'une fois de cet excelent conseil, digne d'un sage, & d'un Empereur.

C'a été une extrême foiblesse dans un esprit aussi fort que Sixte V. de s'être vengé cruellement d'une Pasquinade, qu'un petit particulier avoit faite contre sa famille. Il n'y a guéres eu de favori, qu'on ait plus déchiré par des satyres de toute espece, que le Cardinal Mazarin : mais superieur en effet, ou en aparence à ces sortes d'injures, il lisoit, ou se faisoit lire tout ce que l'on écrivoit contre lui ; & disoit d'un air froid, & tranquile, comme un Juge indiferent, cette piece est bonne, celle-là est outrée, ou mal entenduë. Ce Ministre donna une grosse Abaïe à un Poëte, qui l'avoit outragé par ses vers. Cromwel, à force de bienfaits, gagna Wane, qui le déchiroit dans ses Satyres.

Les Clercs, & les Ecoliers de Paris, s'étant donné la liberté dans des jeux publics de parler de Louis XII. & de sa Cour, ce Prince se contenta de dire, qu'ils pouvoient parler de lui, & de ses Courtisans

avec moderation; mais qu'ils prissent garde de ne pas dire le moindre mot de la Reine, qu'autrement il les feroit tous pendre.

Les femmes sont en cela bien plus délicates que les hommes ; & ce sont-là de ces fautes qu'elles ne pardonnent point. Neanmoins Catherine de Medicis, d'un esprit plus fort, lisoit volontiers les libelles, & les satyres, qui couroient contre elle ; & bien loin de s'en fâcher, elle n'en faisoit que rire. Elizabeth Reine d'Angleterre, ordonna qu'on mît en liberté Robert Tipay, arrêté pour avoir écrit contr'elle un libelle diffamatoire ; & parce qu'il ne fut pas convaincu de ce crime, elle lui fit donner cent écus pour réparer la faute, qu'on avoit faite de le mettre en prison. A la fin ce miserable s'étant vanté d'être l'auteur de ce libelle, la Reine le fit châtier ; mais avec beaucoup plus de moderation qu'il ne meritoit.

Les Princes ne se sont jamais repentis de n'avoir pas repoussé les injures des particuliers, sinon par un grand mépris : mais les particuliers n'ont jamais répoussé les injures des Princes sans s'en repentir. C'étoit une maxime du Prince d'Orange Guillaume I. que les injures des Grands, lorsqu'on ne les reçoit que par écrit, doivent être souffertes en silence ; l'Histoire

des

des ſiécles paſſez, témoignant par bien des exemples, qu'aucun particulier ne s'eſt mis en peine de les repouſſer ſans s'en être repenti, & ſans avoir été blamé.

§ L'Auteur du ſecond Livre des Maccabées, eſt un Ecrivain poli, & qui dit des choſes délicates. Sa Preface eſt tres-belle *Nous engageant* (dit - il) *à faire cet Abregé, nous n'avons pas entrepris un ouvrage, qui ſoit aiſé ; mais un travail, qui demande une grande aplication, & beaucoup de peine. Nous le prenons néanmoins avec joïe pour l'avantage de pluſieurs, comme ceux qui, étant chargez de préparer un feſtin, ſont bien aiſes de ſatisfaire les autres.*

Les régles, que cet Auteur donne enſuite pour écrire l'hiſtoire, ſont tres-juſtes. *Il eſt du devoir* (dit-il) *de celui, qui compoſe une hiſtoire, de recueïllir les differentes matieres, de les raconter dans un certain ordre, & de rechercher avec grand ſoin les circonſtances particulieres de ce qu'il raconte. Mais on ne doit pas trouver mauvais, que celui, qui fait un abregé, affecte d'être court dans ce qu'il écrit, & qu'il évite de s'étendre en de longs diſcours. Nous commencerons donc ici nôtre Narration, & nous finirons nôtre Preface. Car il y auroit de la folie*

d'être long avant que de commencer cette Histoire, & d'être court dans l'Histoire même. Stultum etenim est antè Historiam effluere, in ipsa autem Historiâ succingi. Ce mot est agreablement dit, & peut servir d'une grande instruction aux faiseurs de Préface.

Le même Historien finit son ouvrage avec beaucoup d'esprit. *Je finirai par là,* (dit il) *ma Narration. Si elle est bien, & telle que l'Histoire le demande; c'est ce que je souhaite moi-même: Que si au contraire elle est écrite d'une maniere moins digne de son sujet, c'est à moi qu'on doit l'attribuer. Car comme on a de l'éloignement de boire toûjours du vin, ou de boire toujours de l'eau, & qu'il paroît plus agreable d'user de l'un, & de l'autre successiment: aussi un Discours ne plairoit pas aux Lecteurs, s'il étoit toûjours si uniforme.*

Toutes les descriptions de cet Abréviateur sont élegantes, principalement celles du martyre des Maccabées, de l'action de Razias, qui se tua lui-même, & de la punition de Nicanor.

Dans le cinquiéme chapitre de son abregé, parlant de la profanation du Temple de Jerusalem, il dit ces belles paroles: *Dieu n'a pas choisi le peuple à cause du Temple;*

Temple ; il a choisi au contraire le Temple à cause du peuple. C'est pourquoi ce lieu Saint a eu part aux maux, qui sont arrivez au peuple : comme il aura part aussi aux biens qu'il doit recevoir. Et après avoir été quelque tems abandonné à cause de la colere de Dieu tout puissant ; il sera encore élevé à une souveraine gloire, lorsque le Grand Dieu se reconciliera avec son peuple.

Enfin parlant de la Dedicace du Temple, il dit en un seul mot tout ce qu'on peut dire de glorieux pour Salomon ; que ce Prince traitoit la Sagesse avec magnificence : *Magnificè etenim Sapientiam tractabat.*

§ On ne sauroit presque dire à quoi s'acroche l'esprit des Orateurs, qui demeurent court dans les discours qu'ils prononcent en public. Un homme a composé un Sermon, un Plaidoïer, ou une Harangue avec bien du soin. Il en a manié, tourné, ajancé les pensées, & choisi tous les mots. Il sait son discours par cœur, il l'a recité devant ses domestiques, & ses amis sans broncher : Vient-il à le prononcer en public, il bronche, il s'égare, il cherche, & ne trouve point ce qu'il veut dire ; la parole lui manque, & demeure froid comme un mort. Encore quand un Orateur n'a pas composé lui-même.

même ſon diſcours, & qu'il ne fait que réciter celui d'autrui, on dit que c'eſt la memoire, qui lui a manqué; & il n'y a pas grand ſujet de s'en étonner, parce qu'il n'eſt pas abſolument le maître de ce qu'il dit. Monſieur de Verdun, premier Preſident du Parlement de Paris, prononçant une Harangue, qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura au filet; & comme il faiſoit effort pour ſe remettre, ſans en venir à bout; dépité, il dit tout haut : *Diable ſoit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t'il faite ſi longue?*

§ Un Tireur d'Horoſcope avoit prédit à M. le Duc de Beaufort, qu'il ſeroit tué à l'armée; & que le jour que ce dernier malheur lui arriveroit, il en ſeroit averti par quelque choſe de ſiniſtre; mais que ſur tout il ſe donnât de garde d'une mouſquetade au viſage. Cela ne manqua point; car le jour qu'il fut tué par un fourneau, comme on le croit, qui joüa ſous ſes pieds, & le rendit inviſible, ſon Valet de Chambre lui preſentant un miroir pour s'ajuſter, une bale de mouſquet, qui venoit du côté des ennemis, en caſſa la glace, dont les morceaux lui ſautérent au viſage. Depuis que j'ai écrit cette avanture, un Chevalier de Malte me l'a racontée un peu autrement; mais il eſt toûjours vrai que M. de

M. de Beaufort est mort, & que sa mort lui avoit été prédite.

§ M. l'Abé de Maroles témoigne dans ses memoires, que le Régent Crassot remüoit facilement les oreilles : chose merveilleuse dans les hommes, qui n'ont point de muscles, qui donnent mouvement à ces parties. Saint Augustin parle d'un homme de son tems, qui sans remuer la tête ni les mains, soûlevoit ses cheveux, & remüoit les oreilles. La raison que M. Patin rendoit de ce prodige dans le pedant Crassot : c'est, disoit-il, que ce plaisant personnage étoit un franc magot, animal qui étant entre la nature de l'homme, & celle des bêtes, ne remuë pas les oreilles autant que les brutes, mais les remuë plus que les hommes.

A propos de Magots, ou de Singes, les Anatomistes remarquent, qu'ils n'ont point dans l'organe de l'oreille, *l'estrier, l'enclume, & le marteau*, trois petits os, qui se trouvent dans les autres animaux ; & qui sont aussi parfaits dans les enfans, quand ils viennent au monde, que dans les adultes. Galien, & les autres anciens Medecins, qui ne dissequoient que des Singes, n'aïant point de connoissance de ces particularitez, n'en ont non plus parlé que si elles n'étoient point. Et

aprés cela, qu'on nous vienne dire que les anciens Medecins, savoient tout ce que nous savons aujourd'hui.

§ Le Traité de l'origine des noms, & des surnoms par M. de la Roque, est un fort bon livre. Si l'on en faisoit une nouvelle édition, on pouroit l'enrichir d'exemples, tirez de l'Histoire, qui apuïeroient les conjectures de l'Auteur.

Sur ce qu'il dit, que depuis l'Ordonnance d'Amboise du 26 Mars 1555 il n'est point permis de changer de nom, sans la permission du Prince : il faut remarquer que bien auparavant cette Ordonnance, on ne changeoit point de nom sans être autorisé. Cela se prouve par ce qui est raporté dans les observations sur les Memoires de Comines, de l'édition de Denis Godefroy, que Loüis XI. fit changer par Lettres Patentes le surnom de son Barbier Olivier le Diable (selon Dupleix) en celui de Malin, & depuis en celui de Dain. Il est apelé Olivier le Mauvais dans les lettres, dont Godefroy donne la copie collationnée sur l'original. *Avec ce, Voulons, & Nous plaist, que lui, & sadite posterité, & lignée, soient doresnavant surnommez le Dain en tous lieux, & tant en jugement que hors, & en leurs actes, & affaires . . . . sans qu'il soit loisible à aucun*

de

de plus les surnommer dudit surnom de mauvais, lequel nom leur avons ôté, & aboli, ôtons, & abolissons par cesdites presentes, &c. Donné à Chartres au mois d'Octobre, l'an de grace mille quatre cens soixante & quatorze, & de nôtre Regne le quatorziéme. Sic signatum suprà plicam, *par le Roi, Tilbart. Visa. Et est scriptum, Lecta, publicata, & registrata Parisiis in Parlamento, penultima Januarii, anno millesimo quadringentesimo septuagesimo quarto. Sic signatum, Brimat.* Il y a faute à la datte, car ces Lettres aïant été données au mois d'Octobre 1474. elles ne peuvent avoir été enregistrées au Parlement que l'année suivante.

Je croirois bien qu'avant l'Ordonnance d'Amboise, plusieurs se seroient ingerez de changer leurs noms sans recourir au Prince; & que peut-être le Medecin, nommé Sansmalice, auroit changé ce nom en celui d'Akakia, sans prendre des Lettres de François I. mais aussi n'étoit-ce qu'une simple traduction d'un mot François en un mot Grec.

§ La famille de l'illustre l'Isle-Adam, dernier Grand-maître de Rodes, est tombée dans une si grande misere, qu'on a vû ces années dernieres à Troye en Champagne, l'un des descendans de sa maison,

maiſon, réduit à charier de la pierre, pour avoir dequoi nourir ſon Pere. Ce pauvre Gentilhomme, qui étoit fort bien fait, ſe ſentoit toûjours d'où il venoit; & les Païſans mêmes, le reſpectant, l'apeloient Monſieur le Chevalier.

J'ai oüi dire à feu M. de la Galiſſonniere, Conſeiller d'Etat, que lorſqu'il étoit Intendant de Normandie, il avoit trouvé dans la recherche de la Nobleſſe, qu'un des plus anciens Gentilshommes de cette Province, & des plus qualifiez, étoit réduit à labourer ſa terre pour ſubſiſter. Il ſemble, que la Nobleſſe devroit à frais communs, ſoûtenir ces Familles illuſtres.

§ Les Eſpagnols ont dans leurs mœurs un fond de cruauté, qu'ils tiennent des Arabes, & des Mores, qui ſe ſont mêlez avec eux. Ils tiennent auſſi des Mores leurs extravagances, & l'eſprit de Chevalerie. Il leur reſte encore quelque choſe de la gravité des Romains, dont ils ont anciennement reçû les Colonnies dans leur Païs.

Les François n'ont rien du tout aujourd'hui de la ferocité des Gaulois. La galanterie chez eux y eſt mêlée à la bravoure; & depuis un ſiécle ou deux, ils ſe ſont bien rafinez par leur commerce avec les Alliez.

Les

Les Anglois retiennent toûjours quelque chose de la dureté des anciens Peuples du Nord, qu'ils amolissent un peu par leurs voïages en Italie, & en France.

Les Hollandois quittent leur naturel grossier à force de pratiquer les autres nations, & par l'abord des savans étrangers, qui viennent s'habituer chez eux.

Les Italiens ont herité des anciens Romains, la politesse, & la finesse de l'esprit; & ont pris des Grecs la corruption des mœurs, le mensonge, & les fourberies.

Les Allemands sont ceux de tous les Européens, qui sont plus demeurez dans leur naturel sans y rien chonger. Ils ont encore la force, & le courage de leurs Ancêtres, la pesanteur d'esprit joint à un travail invincible: ce qui paroît principalement dans l'exercice des sciences, & des lettres.

§ Confucius, ancien Philosophe de la Chine. Ce n'étoit pas la peine de donner un habit à la Romaine à ce Philosophe; & de le faire venir en France à si grands frais, pour ne nous aprendre rien de nouveau, On dit que cette belle emplette a coûté dix mille livres à un grand Prince. Est ce qu'on nous vouloit faire savoir, qu'il y avoit anciennement du sens commun à la Chine? Personne n'en doute. Il y en

a toûjours eu, & il y en aura toûjours par tant, où il se trouvera des hommes avec de la raison. Mais pour nous faire admirer les merveilles de la Chine, il faloit montrer autre chose que le bon homme Confucius ; ou du moins repeter en sa faveur le conte ordinaire, que les graces attachées à l'original, n'ont seu se lier à la copie Latine.

Sans crainte de s'en jamais dédire, l'illustre M. Perrault peut mettre cet Auteur au nombre des Anciens, qui ne font pas rougir les modernes.

§ M. Furetiere dans son Furetieriana, blâme la mauvaise coûtume de nos jeunes gens, qui ne se mettent pas à genoux pour prier dans l'Eglise. Il dit qu'ils sont bien informez de ce que le Concile de Nicée, & quelques anciens Peres ordonnent de ne se pas mettre à genoux durant le service Divin. Mais n'importe, ajoûte-t'il, *la génuflexion se pratiquoit anciennement parmi les Juifs, & dans la primitive Eglise ; & il suffit que ce soit la coûtume usitée parmi les Chrêtiens, pour qu'on s'y doive conformer.* Il a raison : cependant il est bon de remarquer, que le contraire s'observe à Rome dans la Chapelle du Pape, où les Cardinaux, & tous ceux, qui sont presens, se tiennent debout,

&

& prient en cette posture durant la Messe. Un Chevalier de Malta m'a raconté, que la premiere fois, qu'il se trouva dans la chapelle du Pape, il se scandalisa de voir un chacun debout durant le S. Sacrifice; & que pensant corriger les autres par son bon exemple, il se tint toûjours à genoux: mais qu'il en fut regardé de travers de tous les assistans, comme un novateur; & repris avec aigreur par un Cardinal François.

§ M. Thonier, dont parle M. Furetiere en deux endroits de son Furetieriana, étoit un petit Gascon tout plein d'esprit, qui avoit aquis une connoissance fort universelle des affaires de France, aïant été successivement durant quarante ans premier Commis de trois Secretaires d'Etat. M. de Lionne l'honoroit de son estime, & M. du Plessis Guenegaud se reposoit entierement sur lui d'une bonne partie de son ministere. On a souvent oüi dire à M. le Chancelier Seguier, qu'il ne connoissoit point d'homme, qui seût mieux faire parler le Roi, & avec plus de dignité: ce qui étoit d'autant plus admirable, qu'il n'avoit point d'étude, & qu'il ne s'étoit point formé sur aucun modèle. Quand il vouloit se relâcher de ses longues, & fortes aplications, il joüoit de la Musette;

ou s'aloit promener dans un Jardin, qu'il avoit au Fauxbourg S. Germain, tenant à la maison de M. le President le Coigneux. Ce President lui avoit demandé ce Jardin pour agrandir le sien; mais il le lui refusa, à cause de l'attachement qu'il avoit à une belle treille, qui lui donnoit le meilleur muscat de Paris. Et il me disoit là-dessus, que M. le Coigneux étoit le seul, qui ne trouvoit pas bon ce muscat.

Il est vrai, comme le raporte M. Furetiere, que M. Thonier avoit inventé une machine à contrepoids pour descendre de son cabinet, & y remonter sans s'incommoder : mais un jour la machine rompit, & il lui en pensa coûter la vie. Je lui demandai depuis, s'il ne vouloit point rétablir sa machine? Il me répondit qu'il n'avoit garde, craignant comme il faisoit, les rechûtes, qui d'ordinaire sont mortelles; qu'on pardonne aisément une premiere chûte, mais qu'une seconde ne se pardonne point.

M. Furetiere a raison de nier ce qu'on disoit, que M. Thonier s'étoit délivré de la goutte en prenant de l'ail tous les matins. Il en prenoit à toute heure par une habitude de Gascon. L'ail étant tres-vaporeux, bien loin de le soûlager, n'auroit fait qu'augmenter la goutte, qui

n'est

n'eſt autre choſe qu'une petite enflûre interne au dedans du *perioſtium*, ou membrane, qui couvre les os, cauſée par une vapeur maligne, froide, ou ſéche, envoïée hors des arteres, comme le tiennent quelques Medecins.

M. Thonier en toute ſa vie, n'avoit été attaqué qu'une ſeule fois de la goutte. Comme il aimoit à rire, il tournoit cela plaiſamment, & diſoit que la goutte, cette Reine des maladies, qui cherche à faire bonne chere, fuïoit l'odeur de l'ail, qui eſt la nouriture des gens ſobres; qu'elle ne ſe frotoit pas à ceux, dont l'haleine ſentoit cette fâcheuſe odeur; & que s'étant aprochée de lui, ce goût d'ail qu'il ſentoit toûjours, l'avoit chaſſée de ſa maiſon.

§ M. de Launoy étoit un terrible critique, redoutable au ciel, & à la terre. Il à plus détrôné de Saints du Paradis, que dix Papes n'en ont canoniſez. Tout lui faiſoit ombrage dans le martyrologe; & il recherchoit tous les Saints les uns aprés les autres, comme en France on recherche la Nobleſſe. Le Curé de Saint Euſtache de Paris diſoit : *Quand je rencontre le Docteur de Launoy, je le ſaluë juſqu'a terre; & ne lui parle que le chapeau à la main, & avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon S. Euſtache, qui ne tient à rien.*

Quelqu'estime qu'on ait pour M. de Launoy, il faut avoüer, qu'il avoit le défaut dominant des Critiques, qui est de ne garder aucune mesure, & de défendre les plus méchantes causes avec opiniâtreté. Ses livres de l'Extrême-Onction, de la Fortune d'Aristote, & quelques autres, sont de bons ouvrages : mais on peut dire en general, que dans tout ce que ce Docteur a composé, il y a beaucoup plus d'érudition, que de jugement, & de bonne logique. D'ordinaire la question principale n'est pas ce qu'il traite le mieux; mais ce sont les choses accessoires, qui sont merveilleuses, & par lesquelles souvent il ébloüit le lecteur peu attentif.

§ Chaque langue a son génie, son caractere, ses usages, ses privileges, ses immunitez, & ses graces particulieres. Chacune demeure, pour ainsi dire, sur son quant-à-moi; & elles ne s'entrecommuniquent point leurs singularitez.

Les Rabins assez équitables en cela, reconnoissent un caractere singulier en chacune des langues principales. Ils disent que la langue Hébraïque par sa simplicité, est bonne à l'Histoire, & la plus propre de toutes à exposer naïvement un fait; que la langue Syriaque a quelque chose de tendre, & de languissant, qui s'accommode

mode fort bien aux gémissemens, aux soûpirs, & aux larmes; que le Latin exprime avec énergie les choses de la guerre; & que le Grec semble être fait pour la Musique, & pour la Poësie.

§ Tomasinus dans ses éloges des hommes illustres de Padoue, raporte une chose fort remarquable du Cardinal Dominique Tusco; qu'étant déchû de la Papauté dans le Conclave de Paul V. n'en témoigna aucun ressentiment; & qu'un coup si terrible à l'ambition ordinaire des hommes, ne l'empêcha point de faire imprimer ses excelens livres de Droit Civil, & de Droit Canonique, qu'il dédia au Pape même, qui lui avoit enlevé la Tiarre. Tant de vertu dans une occasion si prochaine de la perdre, montrè bien que si ce Cardinal avoit le défaut, comme on le lui reprochoit, de dire des paroles trop libres, & peu seantes à un homme de son caractere; cela ne venoit pas de la corruption de ses mœurs, qui étoient tres-bonnes; mais du méchant naturel, ou plûtôt de la grossiereté de la Lombardie, où il étoit né.

§ M. Colomiez est un savant Protestant de la Rochelle. Il s'est retiré depuis peu en Angleterre, où il vit dans la Communion des Episcopaux. On voit régner

dans ſes écrits, l'air d'un honnête homme, qui fait juſtice à un chacun, ſans avoir égard à la difference des Religions. Les ouvrages, que j'ai vûs de lui, ſont remplis d'une érudition curieuſe, & de fort bon goût. *Parva quidem : ſed.*

§ Nous avons en France trois Ecrivains modernes, tous trois originaux en leur genre d'écrire, tous trois hommes de qualité, tous trois braves, & tous trois, qui ont eu des diſgraces. Il n'eſt pas neceſſaire de dire que ce ſont Meſſieurs de la Rochefouçault, de Buſſy Rabutin, & de S. Evremont.

M. le Duc de la Rochefoucault nous a laiſſé deux petits ouvrages, qui l'immortaliſeront; ſes memoires, & ſes maximes, ou reflexions morales.

On aprend aſſez par ſes mémoires les premiéres avantures de ſa vie, & la cauſe de ſes diſgraces. On a donné pluſieurs fois au public ce bel ouvrage. Dans la derniere édition, il paroît avec d'autres memoires, ſous le titre de *Minorité du Roi.* Je ne ſai pourquoi M. Amelot de la Houſſaye, qui a mis la main à cette édition, & en a brodé les marges de lieux communs, compare M. de la Rochefoucault à Corneille Tacite : Jamais Auteurs au monde ne ſe ſont moins reſſemblez, ni pour

pour le ſtile, ni pour la maniere de traiter l'Hiſtoire. Si M. de la Rochefoucault a imité quelqu'ancien illuſtre, il faut que ce ſoit Saluſte. On en ſent la preuve en liſant leurs ouvrages. La brèveté, & l'élegance du diſcours, la beauté, & le tour des penſées, & la maniere de raconter, tout cela de part, & d'autre fait ſymmetrie. Il paroît dans le portrait de Madame de Longueville, fait en trois lignes, que M. de la Rochefoucault ne ſavoit pas ſeulement marcher de pair avec Saluſte dans l'art de peindre ; mais qu'il ſavoit encore le ſurpaſſer.

Les maximes, ou reflexions morales de M. de la Rochefoucault ſont un chef-d'œuvre en leur genre. Tout y eſt original, la matiere, & la forme. L'amour propre y eſt démaſqué avec tant d'adreſſe, que tout délicat qu'il eſt, il n'a pas ſujet de s'en plaindre.

M. de C.... avoit choiſi cent de ces maximes, ſur leſquelles il avoit fait des remarques, pour les faire entendre. On gagneroit beaucoup à ces remarques, ſi elles paroiſſoient ; car au jugement des connoiſſeurs, il y a quelques-unes des maximes de M. de la Rochefoucault, qui ſemblent obſcures. Je les lis depuis pluſieurs années, mais je ne les comprens

pas toutes, comme celle-ci qui est la 365 de la quatriéme édition : *Il y a de bonnes qualitez, qui dégénérent en défaut, quand elles sont naturelles ; & d'autres qui ne sont jamais parfaites, quand elles sont aquises.* (Cela s'entend bien jusques-là : mais l'aplication me fuit ; & je ne l'aperçois pas.) *Il faut par exemple, que la raison nous fasse ménager de nôtre bien, & de nôtre confiance ; & il faut au contraire que la nature nous donne la bonté, & la valeur.*

On avoit joint à la premiere édition de ces maximes une fort bonne préface, qu'on a retranché dans les éditions posterieures; mais qu'il faudra restituer dans les éditions, qui se feront à l'avenir.

Quand M. de la Rochefoucault eut trouvé son Systême de l'amour propre, il n'eut pas de peine à y attirer ses maximes les unes aprés les autres ; néanmoins il y en a qui ont été faites à l'ocasion de certains évenemens, & en vûë de certaines gens, sans nommer personne, sinon M. le Prince, & M. de Turenne, une fois seulement dans la 198 maxime.

J'ai un exemplaire de ces maximes, avec une clef de la plûpart de ceux dont l'Auteur a voulu parler. Par exemple on a marqué M. le Duc d'Espernon à côté de

cet-

cette maxime, qui est la 342. *L'accent du Pais, où l'on est né, demeure dans l'esprit, & dans le cœur, comme dans le langage.*

Ceux qui savent ce qui se passa entre le Cardinal de Richelieu, & ce Duc, touchant son accent Gascon, n'auront pas de peine à reconnoître celui-ci dans cette maxime. A côté de cette autre, qui est la 393. *L'air Bourgeois se perd quelquefois à l'armée; mais il ne se perd jamais à la Cour;* on a marqué M. le Tellier, qui, aprés avoir vécu cinquante ans à la Cour, en est sorti avec le même air qu'il y étoit entré, soit par habitude, ou par modestie, ou enfin par politique. La 71 maxime de la seconde partie: *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.* Cette maxime a été faite pour M. le Chevalier de Rohan. Je laisse les autres.

§ M. de Bussy Rabutin étoit du côté du sang, d'une ancienne Noblesse de Bourgogne; & du côté de l'esprit, il descendoit directement de *Petronius Arbiter*, Chevalier Romain, dont il nous reste une fameuse Satyre en Latin.

Nous avons l'histoire de la disgrace de M. de Rabutin dans ses ouvrages. Durant sa retraite, qui dura presque tout le reste

reste de sa vie, il ne cessa point d'exercer son admirable stile. On lui avoit conseillé pour son divertissement, ou pour venger quelques-uns de ses amis, de répondre aux *Lettres Provinciales*, qui étoient déja de vieille datte. Mais redoutant le brave Loüis de Montalte, il n'osa l'entreprendre, pour ne pas blanchir devant cet illustre mort.

M. de Rabutin a laissé des Mémoires de sa vie, & un recueïl de ses lettres, & de celles qu'il recevoit de ses amis. Le mêlange en est agreable. On y voit des gens d'épée, & des gens de robe, des Evêques, des Abez, des Moines, écrire à l'envi, & faire l'échange de l'Indien avec cet Ecrivain incomparable. On y voit des Directeurs de conscience, tantôt en court manteau, dire de précieuses bagatelles, tantôt en longue soutane, jetter à la traverse des semences de devotion dans cette terre inculte; & aprés ces coups fourez, revenir à leurs premieres plaisanteries, pour ne pas ennuïer l'auditeur par la longueur de leurs Sermons. Mais ce qu'on y voit de plus surprenant, ce sont des Dames, qui viennent en se joüant partager avec M. de Rabùtin la gloire de bien écrire; sur tout une Marquise de Sevigni sa parente, qui fera dire à toute la posteri-

é, que la cousine valoit bien le cousin.

A la fin, M. de Rabutin devenu devot, s'avisa de composer un discours pour ses enfans, *du bon usage des afflictions*. Le bruit a couru que sa famille n'avoit pas été bien contente de la publication de cette piece, qui ne répond nullement à la haute réputation de son Auteur. Cela arrive d'ordinaire, que ceux qui ont fort réussi à écrire des galanteries, ne réussissent pas de même, quand le zêle les prend d'écrire des livres de pieté. C'est ce qui fit dire à la Reine de Suede, en parlant de Démarets, que c'étoit dommage qu'il se fût jetté dans le stile devot. D'autres disoient, que Démarets encore jeune avoit perdu son ame en écrivant des Romans ; & que vieux, il avoit perdu l'esprit à écrire de la mystiquerie.

En effet sa Theologie mystique est un galimatias incomprehensible ; & ses *Délices de l'Esprit*, qui n'ont rien de beau que le titre, & les chiffres, ne lui ont pas fait plus d'honneur, que son *Clovis*, qui lui a attiré ces jolis vers de la part d'un Poëte celebre de nos jours.

Racine plains ma destinée,
Demain arrive la journée,
Que le Prophete Desmarets,

S'ar-

S'armant de cette même foudre,
Qui mit le Port-Roïal en poudre,
Doit me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venuë:
Non que ma Muse soûtenuë,
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre.
Mais cher ami, pour lui répondre,
Helas! il faut lire Clovis.

§ M. de S. Evremont a joint aux armes l'étude des belles lettres. Il est né en Basse-Normandie. L'aîné de sa famille prend le nom de S. Denys, de sa terre de S. Denys du Gast dans le Côtantin. Il y a cent ans que ceux de cette Maison s'apeloient de Margotelle.

M. Pellisson dans son Histoire de l'Academie Françoise, parle de M. de S. Evremont Gentilhomme Bas-Normand, à qui l'on attribuoit la Comedie ingenieuse des Academiciens. Depuis on a bien vû sortir de jolis Ouvrages de ses mains. A la paix des Pyrennées, il composa une piece satyrique, & politique, sous le titre de paix ridicule. La Cour s'en trouva offensée, & lui commanda de se retirer. Il parle de cette disgrace dans une lettre à un ami, en ces termes. *Un jour on me loüera d'être bon François par ce même écrit, qui m'attire des reproches: & si M. le Cardinal*

dinal Mazarin vivoit encore, j'aurois le plaisir de me savoir justifié dans sa conscience ; car je n'ai rien dit de lui, qu'il ne se soit dit interieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roy, & de la gloire de son Régne ; je voulus laisser une image de l'état, où nous étions avant la Paix, afin que toutes les Nations connussent la superiorité de la nôtre, & rejettant le mauvais succés de la négociation sur un étranger, ne s'attachassent qu'à considerer les avantages, que nous avions eus dans la guerre.

M. de S. Evremont passa en Holande, & de-là en Angleterre, où il est presentement. Le bruit a couru, qu'on lui avoit offert son retour en France ; mais qu'âgé de plus de quatre-vingt ans, comme il est, il n'a pas crû devoir faire ce mouvement sans une extrême necessité. Il écrit toûjours des vers, & de la prose ; & Madame la Duchesse de Mazarin, qu'il a prise pour son héroïne, est l'objet le plus ordinaire, qui excite sa veine. Au commencement de la guerre presente, Madame la Duchesse de Boüillon aporta d'Angleterre un grand nombre de pieces diverses de M. de S. Evremont, écrites à la main. Les Libraires de Holande, & de France nous ont donné plusieurs recüeils de ses

ou-

ouvrages, parmi lesquels il ne s'en trouve que trop, qui ne sont pas de sa façon. Le génie de cet Ecrivain, est ún génie superieur à la plûpart de nos Ecrivains : Son stile est sublime ; & il a une vivacité, & une hardiesse, qu'on ne sauroit guéres imiter sans échoüer : c'est-là son partage. Ceux qui sottement aprochent leurs écrits des siens, se rendent ridicules gratuitement : *J'ai un grand desavantage* (dit-il *à la moderne Leontium*) *en ces petits Traitez, qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits, que je n'avoüe point, parce qu'ils ne m'apartiennent pas ; & parmi les choses, que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prens pas la peine de desavoüer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée, m'est bien plus considerable, que l'interest d'une médiocre réputation.*

C'est-là un des principaux points de la Philosophie, dont M. de Saint Evremont fait profession, & qu'il s'est forgée pour lui-même. Il y a quelques années que M. de l'Enclos, son ancienne amie, voulut l'attirer à un peu plus de Christianisme, qu'il n'en paroît dans cette Philosophie : mais afin que le Lecteur ne se le figure pas autrement qu'il n'est ; voici son veritable portrait.

POR-

PORTRAIT DE S. EVREMONT.

§ Aprés avoir lû l'Epitaphe du Chevalier de Grammont, si tu as la curiosité de connoître celui qui l'a fait, je t'en donne le caractere.

§ *C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux, & de l'impie. Un voluptueux, qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour le plaisir. Un homme qui n'a jamais senti la necessité, ni connû l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux, qui ont tout, enviée de ceux, qui n'ont rien, goûtée de ceux, qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il faloit du bien, pour les commoditez d'une longue vie. Vieil, il a eu de la peine à souffrir l'œconomie, croïant que la necessité est peu à craindre, quand on a peu de tems à être miserable. Il se loüe de la nature, & ne se plaint pas de la fortune. Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier; il trouve ce qu'ils ont de ridicule, pour s'en réjoüir. Il se fait un plaisir secret de le connoître; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discretion ne l'en empêchoit.*

La vie est trop courte à son avis, pour lire toutes sortes de Livres, & charger sa memoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement. Il ne s'attache point aux sentimens des Savans, pour aquerir de la science; mais aux plus sensez, pour fortifier sa raison. Tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût; tantôt les plus agreables, pour donner de l'agrément à son genie; & quoiqu'il lise, il fait moins son occupation de la lecture que son plaisir. Je n'ai plus qu'à le peindre tel qu'il est dans l'amitié, & dans la Religion. En amitié, plus sensible, qu'un Philosophe, & aussi constant; plus regulier, & aussi sincere, qu'un jeune homme d'un bon naturel, & sans experience, dans la Religion.

De justice, & de charité
Beaucoup plus que de penitence,
Il compose sa pieté:
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa bonté:
Dans le sein de la Providence,
Il trouve son repos, & sa felicité.

On a mandé d'Angleterre, que M. de S. Evremont devoit remettre ses écrits entre les mains d'un Libraire de Holande, pour les rendre publics aprés sa mort. Si la nouvelle n'est pas vraïe, au moins est-il souhaitable qu'elle le soit.

§ Le

§ Le Comte de Gabalis. C'est le titre d'un fort petit livre, qui a passé pour un des mieux écrits de ce tems-ci. L'Abé de Villars, qui étoit venu de Toulouse à Paris, pour faire sa fortune par la prédication, est l'Auteur de ce plaisant ouvrage. Les cinq entretiens, qui le composent, sont le résultat des conferences gaïes, que cet Abé avoit à la porte de Richelieu, avec une cabale de gens de bel esprit, & de belle humeur comme lui. Quand ce livre parut la premiere fois, on n'y fit pas grande reflexion ; mais à la fin les consequences en étant tres-dangereuses en un tems, où ces sortes de curiositez commençoient à se mettre en credit, on deffendit la Chaire à ce devot Prédicateur, & son livre fut interdit. On n'a point seu si l'Auteur ne vouloit que badiner, ou s'il parloit tout de bon. Le second volume qu'il promettoit, auroit decidé la question : mais le pauvre malheureux bien-tôt aprés ; fut égorgé par des scelerats sur le chemin de Lion. Les Rieurs dans une affaire si triste, disoient que c'étoient de *Gnomes*, & des *Silphes* déguisez, qui avoient fait le coup, pour le punir d'avoir revelé les secrets de la Cabale : ce qui est un crime, qui ne se pardonne point par ces Messieurs les Esprits, comme l'Abé de Villars

 l'a

l'a reconnû lui-même dans son livre.

§ Un seul esprit ne suffit pas pour avancer à la Cour de Rome : Il en faut avoir plusieurs ; ou si l'on n'en a qu'un, il faut le savoir tourner en bien des façons. Un Courtisan, qui prétend au Cardinalat, *bisogna che parlai con tutti, che negotii con tutti, & che pratichi con ogni uno.* Mais si un Cardinal pense à la Papauté, *conviene mutar registro, & parlar poco, negotiar meno, & praticar Nissuno.* C'est-à-dire, que pour devenir Cardinal, il faut se familiariser, & traiter avec un chacun ; & qu'au contraire pour parvenir à être Pape, il faut parler peu, s'intriguer encore moins, & comme un bon Hermite, ne communiquer avec personne. Sixte V. en son tems seut parfaitement joüer tour à tour ces deux differens personnages.

Il se trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la medecine ; & de pauvres Medecins : des couleurs merveilleuses pour la peinture ; & de miserables Peintres. Dans l'Occident au contraire, où les couleurs sont foibles, & les drogues peu efficaces, on a de tres-habiles Peintres, & de fort bons Medecins. Qui sont les plus heureux, ou les plus à plaindre des Orientaux, ou de nous ? Je le laisse à juger.

§ Pline

§ Pline le jeune, *Gloria appetens, & immortalitatis summus aucupator*. Ce mot, que le Pere Bouhours nous a rebatu dans quelqu'un de ses ouvrages, est de *Joannes Maria Cataneus*, qui a écrit en Latin la Vie du jeune Pline. Cet amour de la belle gloire, & d'une immortalité de Parnasse, n'est pas, ce me semble, plus condannable dans cet Auteur Païen, que dans Messieurs de l'Academie Françoise, qui portent pour Devise, *A l'immortalité*.

Il y a dans les lettres du jeune Pline un air de vanité, qu'on ne doit pas aprouver, je le veux : mais dans ce genre d'écrire, où à toute heure on a occasion de parler de soi-même, il est bien difficile qu'on n'en parle pas flateusement, & avec quelque excés. Ciceron dans ses lettres, est tout plein de cette vanité. Nôtre Balzac est toûjours sur ses propres loüanges ; & si ce défaut paroît moins dans Voiture, c'est qu'il a seu lui donner un tour galant, qui nous le déguise.

Aprés tout, j'admire avec Henri Estienne, qui a fait une excellente préface sur les lettres du jeune Pline, comment on lit si peu cet Auteur. *In hoc genere Plinius junior in primis excelluit* (dit Maresius) *qui suarum Epistolarum, quæ*

judicio meo arguta sunt, & elegantes argumenta ex amœnioribus studiis plerumque desumpsit. Sunt etiam de moribus, in quibus plurima amicos suos commonebat, & sub exemplo docebat. Cætera sunt de rebus publicis, &c.

Maria Cataneus parlant des études de Pline, dit ces paroles remarquables. *Nullum emendandi genus omittebat, ac primùm, quæ scripserat, secum ipse pertractabat: Deinde duobus, aut tribus legebat, mox aliis tradebat adnotanda, notasque eorum si dubitabat, cum uno rursus, aut altero pensitabat, novissimè pluribus recitabat.* Cela est tiré de ses lettres, qui sont un long tissu d'excellens preceptes, pour se conduire sagement dans les bonnes études. L'avis qu'il donne dans la neuviéme lettre du septiéme livre, de s'apliquer à traduire les Auteurs, pour se faire l'esprit, & le stile, me semble tres-important: *Quo genere excercitationis proprietas, splendorque verborum, copia figurarum, vis explicandi, prætereà imitatione optimorum similia inveniendi facultas paratur; simulque legentem fefellissent, transferentem fugere non possunt, intelligentia ex hoc, & judicium acquiritur, &c.*

§ Il y a environ quarante ans, que l'on reconnut aprés une recherche exacte, que

que de toutes les grosses Villes de France, excepté Paris, il n'y en avoit point où il se trouvât plus d'hommes, & de femmes au dessus de quatre-vingt ans, que dans la Ville de Roüen. Ce fut feu M. Bigot de Montville, President à Mortier au Parlement de Normandie, qui fit faire cette recherche, comme je lui ai oüi dire à luimême.

§ Marc-Antoine de Dominis, si celebre dans ce siecle, étoit de l'illustre Maison de *Theobalde de Plaisance*, qui fut Pape sous le nom de Gregoire X.

Quelques Historiens témoignent, que de Dominis, étudiant chez les Jesuites, avoit eu dessein d'entrer dans leur Societé; mais qu'il en fut détourné par le Cardinal Aldobrandin, qui le poussa à de grands emplois, dont il s'aquitta en habile homme. D'autres disent, qu'effectivement il fut Jesuite; & qu'aprés une assez longue perseverance, il fut créé Evêque de Segni, & enfin Archevêque de Plastro, à la solicitation du Cardinal Borghese, plûtôt pour l'éloigner de Rome, que pour lui faire honneur. C'étoit un fort bel homme, de bonne mine, & tout plein d'esprit, mais trop galant pour un Prêtre. Son commerce avec les Dames, & la passion violente, qu'il conçût pour une belle Ro-

maine, le perdirent de réputation, & renverſérent ſa fortune. Les Cardinaux Lantini, & Melino, qui ſe trouvoient offenſez par ſes galanteries avec leur parente, empêcherent, qu'il n'obtint aucune Nonciature, & lui couperent ainſi le chemin au Cardinalat, auquel il prétendoit.

Un jour que de Dominis venoit de Splatro à Rome, pour ſe juſtifier auprés de Paul V. à qui l'on s'étoit plaint de ſa mauvaiſe conduite, il rencontra deux Gentilhommes Anglois, qui lui furent une pierre de ſcandale, & un ſujet de chûte. La converſation tomba ſur la Religion; & principalement ſur ce que les Libertins ſoûtiennent, qu'on ſe peut ſauver dans toutes les Religions, qui portent le nom de Chrêtiennes, d'autant qu'elles conviennent dans les points fondamentaux, bien qu'elles different dans quelques autres points controverſez, & dans des pratiques, & des ceremonies ſuperficielles, & purement exterieures. Aprés un long entretien, l'un de ces Anglois, qui étoit ſavant dans l'hiſtoire Eccleſiaſtique, & dans la Theologie, lui dit en ſe ſéparant, qu'il étoit de la prudence de choiſir celle de toutes les Religions, où il y a moins de danger de tomber dans le déreglement, & de ſe perdre pour jamais. Cette opinion fra-

pa

pa si vivement de Dominis, & lui fit une si forte impression dans l'esprit, qu'il la soûtenoit en toute rencontre.

Arrivé à Rome, le Pape le regarda de mauvais œil; & les Cardinaux fronçant le sourcil, ne lui firent point d'accueïl. Un si grand mépris lui perça le cœur, & depuis ce jour-là, il ne chercha plus, sous pretexte de controverse, qu'à conferer avec des *Lutheriens*. Ses amis l'avertirent de se comporter avec plus de prudence, & de sagesse; mais ne tenant comte de leurs avis, il ne fut pas long-tems sans s'en repentir : car a peine fut-il parti pour retourner en Dalmatie, que dénoncé à l'Inquisition, il eut ordre de retourner sur ses pas pour se justifier. Il obéït, soit qu'il se fiât à son innocence, ou à son adresse, ou qu'il comptât sur le credit de ses Protecteurs. Les chefs d'accusation contre lui, se réduisoient à ceux-ci. 1. Qu'il avoit blâmé l'Excommunication fulminée par sa Sainteté contre la République de Venise : 2. Qu'il entretenoit commerce avec le Moine Fra Paolo : 3. Qu'il avoit menacé la Cour de Rome, si elle continuoit à le maltraiter, de se porter à des résolutions dont elle se repentiroit : 4. Qu'il fréquentoit les Heretiques, & négligeoit les Sacremens :

5. Qu'on lui avoit oüi dire, qu'il suffit pour se sauver, de vivre moralement bien, de quelque Religion que l'on soit.

De Dominis, coupable ou innocent, ne pouvant être convaincu de ces faits, le Cardinal Melino vouloit pour une plus grande seureté, qu'on le retint prisonnier; mais les Inquisiteurs, contens de lui avoir fait peur, le renvoïérent, sans neanmoins le déclarer innocent. De dépit, il vendit ses meubles, & en aïant fait une somme de quinze mille écus, dont son valet lui déroba la meilleure partie; il se retira en Angleterre, avec le Gentilhomme qui l'avoit séduit.

Le Clergé de l'Eglise Anglicane lui assigna une grosse pension; & lui fit faire une nouvelle profession de foi, dans l'Eglise de S. Paul de Londres, en presence du peuple, & du Roy même. Il y parut revétu de ses habits Pontificaux, qu'il dépoüilla pour en prendre d'autres à l'usage de cette Eglise. Dans la suite il écrivit plusieurs lettres à Rome, pour justifier sa fuite, & son changement. Le Cardinal Borghese en parla au Pape, qui dépêcha Muti en Angleterre, pour ramener de Dominis au giron de l'Eglise. La negociation de Muti n'aïant pas réussi, & de Dominis aïant écrit des livres contre la Religion

igion Romaine, le Pape l'excommunia dans un Consistoire public. L'Inquisition fit son procés, & le condanna par contumace à être brûlé vif. Cependant l'Eglise Anglicane lui proposa de se marier; mais il n'osa franchir ce pas, qui l'auroit confirmé dans sa perte.

Paul V. qui avoit à cœur la conversion de cet Apostat, recommanda en mourant à son Neveu le Cardinal Borghese, d'y travailler de toutes ses forces auprés de son Successeur. Cela ne manqua pas. Le Cardinal Ludovisio, élû Pape sous le nom de Gregoire XV. embrassa cette affaire avec d'autant plus de chaleur, & de zêle, qu'il avoit été ami particulier de Dominis. Il lui fit offrir par le Comte de Gondemar, Ambassadeur d'Espagne, de le rétablir dans toutes ses Dignitez, s'il vouloit abjurer l'Heresie, & revenir à Rome. De Dominis mécontent de la Cour d'Angleterre, écoûta les propositions de l'Ambassadeur d'Espagne; & revint comme l'enfant prodigue, à la maison paternelle, non les larmes aux yeux, & avec un cœur contrit, & humilié, comme il auroit été bienseant; mais l'orguëil dans le cœur, & de l'air d'un conquerant de la Terre-Sainte, ou d'un illustre Missionnaire, qui seroit revenu du bout du monde, convertir les

ames

ames à milliers. Le Roſſy témoigne, qu'il le vit avec cette aſſurance à la porte de la chapelle du Pape, preſentant aux Cardinaux un écrit plein d'érudition, & d'éloquence, qui contenoit l'abjuration de ſes erreurs.

Quand de Dominis quitta Rome pour l'Angleterre, où il penſoit faire fortune, & emporter les gros Benefices; Barclaye, qui connoiſſoit parfaitement cette Cour, l'avertit de tout ce qui lui arriva depuis; que d'abord il ſeroit reçû à bras ouverts; que dans la ſuite on lui donneroit des chaînes; que s'il ne les prenoit pas de bonne grace, on ſe déſiroit de lui; qu'enfin on le mépriſeroit, & qu'il ne lui reſteroit pour toutes ſes avances, que la honte de les avoir faites, & de ſe voir dupé.

Cependant Rome, qui ne pardonne jamais gratuitement, obligea de Dominis à faire amende honorable devant le Tribunal de l'Inquiſition, dans l'Egliſe de Saint Pierre, & dans un Conſiſtoire public; & pour combler la meſure, le Grand Penitencier lui impoſa une rude penitence, & trés-longue, qu'il fut contraint d'accomplir.

Retombé dans ſes errreurs, le Pape Urbain VIII. le fit mettre en priſon, où il finit ſes jours empoiſonné, à ce que l'on croit;

roit ; aprés avoir donné toutefois des
marques de repentir. On lui fit son pro-
cés, & son corps fut brûlé dans le Champ
de Flore.

De Dominis avoit l'esprit vif, & d'une
assez grande étenduë ; mais leger, & in-
constant. Nous avons ses œuvres impri-
mées à Londres en trois volumes in folio.
Le plus beau de ses livres, c'est celui *De
Republica Ecclesiastica ;* dans lequel, aprés
avoir proposé les raisons des Catholiques,
& celles des Protestans, il prétend donner
des moïens seurs de les acorder sur les
points contestez. Belles choses à dire,
trés-difficiles à démontrer, & tout-à-fait
impossibles dans l'execution.

Comme il avoit tiré des mains de Fra
Paolo, une copie de son Histoire du Con-
cile de Trente, il eut la hardiesse de la
faire imprimer à Londres, avec ces paro-
les injurieuses, ajoûtées au Titre : *Nella
quale* (Istoria) *si scoprono tutti gl'artificii
della Corte di Roma, per impedire, che
nè la verità de dogmi si palesasse ; ne la ri-
forma del Papato, & della Chiesa si tra-
tasse.* Il dédia cette histoire à Jacques I.
Roy de la Grande Bretagne, en des ter-
mes empoisonnez de son fiel, contre le Pa-
pe, & contre la Cour de Rome. Fra Pao-
lo indigné de ce procedé, s'en plaignit
aigre-

aigrement, retrancha de l'édition, qui se fit de son livre à Geneve, l'Epître Dédicatoire; & réduisant le titre aux termes de l'original, mit à la tête, sans nulle adition : *Historia del Concilio Tridentino di Pietro Scave Polano.*

De Dominis, qui n'étoit pas moins bon Philosophe que savant Theologien, a fait un Traité *De radiis visus, & lucis*, où il a dit plusieurs choses de l'Iris, qu'on a admirées depuis dans M. Descartes.

Cette Vie de *De Dominis*, se trouve en partie dans un abregé de l'Histoire d'Angleterre, donné au public depuis cinq ou six ans. Le reste est tiré des Eloges du Rossy, & de quelques autres Auteurs, pour rendre plus complette une chose, qui merite bien d'être seuë.

§ Les Italiens apellent les préfaces, que les Auteurs mettent au devant de leurs livres, *La Salsa del Libro*; & on peut dire qu'en cela ils ont fort bien rencontré. En effet, une bonne préface est comme une sausse de bon goût, qui ouvre l'apetit du Lecteur, & le dispose à devorer le livre. On se dégoûte quelquefois d'un ouvrage, quand d'abord on se trouve choqué de la préface, ou de l'Epître Liminaire. M. d'Ablancourt, qui faisoit de si belles traductions, n'étoit pas si heureux

en

en préfaces. Celles de M. Pelliſſon ſont des pieces achevées en ce genre. M. de Vaugelas a mis une préface à la tête de ſes remarques ſur la langue Françoiſe, qui vaut tout un livre. Les préfaces de M. de Varillas ont une érudition, qui fait plaiſir.

§ La remarque qu'on a faite du Cardinal Antoine Barberin, eſt bien honorable à la France. On dit que lorſque ce Cardinal n'avoit encore reſpiré que l'air d'Italie, qu'il étoit fier, orgueïlleux, avare, ennemi des gens de lettres, dur à ſes amis, & à ſes domeſtiques, inſuportable à tout le monde : mais qu'il n'eut pas ſi-tôt vû la Cour de France, & goûté l'humeur Françoiſe, qu'il changea entierement de mœurs : *Ma non ſi toſto guſto l'humore Franceſe, che mutò di coſtumi, onde al preſente è divenuto generoſo, protettore di litterati, è molto inclinato à far ſerviggi.*

§ M. de Sorbiere apeloit les relations des Voïageurs, les Romans des Philoſophes. Ce ne ſont plus aujourd'hui des Romans, ce ſont de veritables Hiſtoires, qui inſtruiſent, & divertiſſent tout enſemble. Les meilleures nous viennent de la part des Anglois. Les Holandois, qui ne veulent pas qu'on profite de leurs voïages, cachent leurs relations, & n'en publient

blient que ce que leurs compagnies jugent à propos, sans danger de nuire à leur commerce. Le recueïl des Relations de quelques voïageurs, donné au public par M. Thevenot, Garde de la Bibliotéque du Roy, est un fort bon recueïl, & qui meriteroit bien d'être continué. Il est plus utile qu'agreable à lire. Les relations de *Pietro Della Valle*, sont bonnes; & neanmoins un peu gâtées par des Historiettes, qui n'aboutissent à rien. Monconys a trop de fatras: ses relations sont plûtôt des memoires pour faire quelque chose de bon, que de bonnes relations; tout y est brute: M. Spon l'entendoit beaucoup mieux.

§ Kerkring a trouvé l'invention, sans ôter la transparence de l'ambre jaune, d'en faire une envelope, ou plûtôt un cercuëil pour les corps morts. Peut-être a-t'il pensé à imiter les Ethiopiens, qui ensevelissoient leurs morts dans un verre: *Hi circumdatos vitro mortuos diu servant, ne eorum aspectus sit posteris ignotus: neve in oblivionem incidant domesticorum.* Un Ethiopien bien noir, sous un beau cristal de Venise, feroit un bel émail; & encore quelque chose de plus beau dans une envelope d'ambre jaune. *Fortunius Licetus* lisoit autrefois dans le passage, que nous ve-

venons de citer, qui est de Diodore de Sicile, *in nitro* pour *in vitro*, aprés Valerianus: mais il y a reconnû depuis, qu'il s'en faloit tenir à la leçon commune *in vitro*. Il est assez ordinaire aux critiques, quand ils rencontrent dans les Auteurs un mot, qui leur donne lieu de recourir à quelqu'usage ancien, de faire valoir cette antiquité aux dépens de la simple verité, qu'ils n'examinent pas assez.

§ M. de Graveroles Avocat de Nimes, dans une lettre à M. l'Evêque de Comenge, pour servir de Memoire à la Vie de M. Cotelier, observe que ce savant homme aïant eu dans son enfance une chévre pour nourice, il fut toûjours depuis fort mélancolique, & fort valetudinaire, presque jamais sans fiévre: dautant que selon Pline, & Varron, *Caprea nunquam sine febre sunt*.

J'ai seu d'un Medecin, que les lions, les oisons, les enfans, *& mulieres praegnantes*, ne sont jamais sans fiévre, ou du moins sans émotion: quant à ce que M. de Graveroles ajoûte, que les enfans, nouris de lait de chévre sont mélancoliques, & valetudinaires; je sai au contraire, m'en étant bien informé, qu'ils sont d'ordinaire fort sains, joïeux, & qu'ils aiment, comme leurs nourices, à sauter, & à danser.

J'ai oüi dire qu'un enfant étant repris par son pere, de quelques legeretez, qui lui étoient échapées au Collége, lui dit pour toute excuse, en avoüant sa faute: Souvenez-vous, s'il vous plaît, que j'ai été nouri de lait de chévre.

§ Henri III. faisoit tous les jours une étude particuliere de Politique, à laquelle il avoit de grandes dispositions, & par la trempe naturelle de son esprit, & par son éducation; Catherine de Medicis aïant eu le soin de lui faire gouter le sel de Florence; & avec tout cela, jamais Prince n'usa plus mal de la Politique, & n'en fit de plus malheureuses aplications. La Reine sa Mere au contraire, sans nulle étude, assistée de son seul genie, gouverne à son gré dans les tems les plus difficiles, conjure les tempêtes, lie, & délie les partis, améne les affaires à son but, & montre en toute rencontre, qu'elle est la Souveraine des Peuples, & des Rois.

Boniface Vannozius, Secretaire de Gregoire XIV. avoit passé toute sa vie à étudier la Politique: Il en avoit lû tous les livres; il en savoit toutes les maximes, & s'étoit même apliqué à donner des régles certaines de cet art subtil, & délicat: cependant malgré tous ces préparatifs, il pécha dans sa conduite contre les régles, qu'il

qu'il avoit données avec tant d'utilité pour les autres. Il recommandoit sur tout à un Politique, d'être le maître de sa langue: mais le Pape lui aïant commandé de ne dire à personne, qu'il l'avoit mis sur la liste des Cardinaux pour la premiere promotion, il ne put se contenir, & alla indiscretement reveler la chose au Cardinal Neveu, qui postuloit pour un autre. Le Pape dépité contre Vannozius, l'obligea d'effacer lui-même son nom de dessus la liste, & d'y mettre celui de son competiteur.

§ Pour un Dictionnaire comme celui de Moreri, il faudroit que ce fût un parfait Philologue, qui y eût mis la main; un homme universel, & consommé dans tant de choses differentes dont il traite; qui eût toute sa matiere devant lui, & qui seut faire selon les régles de la critique, un choix judicieux des Auteurs, & des materiaux qu'il emploïe. Tout cela manque à Moreri. C'est un jeune homme, qui n'aïant aucun fonds, lit les livres à la hâte, sans goût, & sans choix, qui jette sur le papier tout ce que le hasard lui fait tomber sous les mains; & enfin qui copie fidêlement les fautes des autres, & y ajoûte encore les siennes avec une extrême bonté. Quand il rencontre des Auteurs,

qui s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec eux; & quand il en trouve d'autres, qui ne s'expriment pas assez au long sur des matieres importantes, il laisse avec eux ces matieres suspenduës, n'aïant pas la force, ni la capacité de supléer à leur defaut. Son Dictionnaire est un ouvrage d'un tres-bon dessein, & d'une execution tres-dificile, comme sont tous les Dictionnaires. Celui-ci est si mal executé, qu'il ne merite, ni l'aprobation des Savans, ni l'aplication de ceux qui prétendent le devenir. Il n'est bon que pour la bourgeoisie, à qui il ne tire pas à consequence de savoir les choses bien ou mal. Aussi un Abbé illustre l'apelle-t'il, le Dictionnaire Bourgeois.

Il est même tres-dangereux à la jeunesse, & aux ignorans, qui prennent pour des oracles tout ce qu'il dit. Au lieu du soin que l'on a pris de l'augmenter, il faloit prendre celui de le corriger, ou plûtôt de le refondre entierement.

M. Ménage a dit joliment de ce Dictionnaire, qu'il ne le lisoit pas; parce qu'aïant beaucoup de mémoire, il craignoit d'en retenir toutes les fautes.

§ Madame de Cornuël, dont les bons mots ont été si remarquables, durant le cours d'une vie de plus de quatre-vingt ans, s'apeloit Anne Bigot, & étoit d'une

fa-

famille originaire d'Orleans. Dés sa plus tendre jeunesse, on ne parloit que de son esprit, & de ses belles qualitez naissantes. S'étant rencontrée dans une Assemblée, où elle brilloit pardessus les autres Dames, Monsieur de Cornuël, qui l'aimoit, lui prit un bouquet, qu'elle avoit à son côté, témoignant par cette liberté, qu'il la vouloit épouser : En effet il l'épousa au bout de quinze jours.

Depuis son mariage, elle fit paroître une grandeur d'ame extraordinaire, & bien au dessus des foiblesses de son sexe. Nullement touchée d'avarice, elle abandonna au premier venu mille pistoles, que M. de Cornuël son époux lui avoit données pour le jeu. La clef étoit toûjours à la porte de son cabinet, en prenoit qui vouloit. Elle n'adoroit point la fortune ; mais indifferente à ses bizareries, comme à celles du tems, & des saisons, elle ne cultivoit que la vertu, & les Muses ; moins parce qu'elles sont savantes, que parce qu'elles sont honnêtes, & polies. Jamais personne n'a mieux entendu que cette Dame, l'art de se faire des amis, & de se les attacher : étant bien persuadée, qu'il est des amis comme des richesses, que c'est en vain qu'on les aquiert, si on ne les sait conserver. La conversation avec les per-

sonnes de distinction, qui abordoient chez elle, étoit toutes ses délices. Elle écoutoit avec une attention, qui débroüilloit toutes choses; & répondoit encore plus aux pensées, qu'aux paroles de ceux, qui l'interrogeoient. Quand elle consideroit un objet, elle en voïoit tous les côtez, le fort, & le foible, & l'exprimoit en des termes vifs, & concis, comme ces habiles dessinateurs, qui en trois ou quatre coups de craïon, font voir toute la perfection d'une figure.

On a recueïlli plusieurs de ses bons mots; & plût à Dieu qu'on n'en eût perdu aucun! C'est un méchant caractere, que celui de diseur de bons mots, & ce caractere si blâmable dans les hommes, l'est encore plus dans les femmes, à cause que les bons mots sont d'ordinaire accompagnez d'une liberté, & d'une hardiesse, qui ne sont pas seantes à ce sexe; parce qu'ils en obscurcissent la pudeur, & la modestie, qui sont ses plus beaux ornemens. Mais Madame de Cornuël, outre qu'il ne lui échapoit rien, qui pût ni la faire rougir, ni faire rougir personne, disoit si à propos toutes choses, & revêtoit ses pensées de termes si proprés, & si agréables, qu'ils instruisoient toûjours sans jamais blesser: desorte que ses mots étoient bons en ce qu'ils

qu'ils étoient utiles, & plaisoient à tous ceux, qui aiment une verité bien dite.

D'ordinaire les personnes de ce caractere, pour dire un bon mot en hasardent cent de méchans; & l'experience fait voir, que les plus habiles dans ces jeux d'esprit, n'en ont pas dit en toute leur vie deux douzaines de tout-à-fait bons. La raison qu'on en peut rendre, c'est que les bons mots sont des fruits, qui viennent sans être cultivez. Tout d'un coup ils naissent; & tout d'un coup ils font leur effet, comme les éclairs. Ils surprennent autant ceux qui les disent, que ceux qui les écoutent. Ce sont, pour ainsi dire, de petits Libertins, qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes. Quand on les cherche, ils ne viennent pas; ou s'ils viennent, c'est de mauvaise grace, se faisant tirer à force, & se défigurant en se faisant tirer. A-t'on dit un bon mot, le plaisir, & les loüanges qu'on en reçoit, excitent la vanité, & la présomption naturelle à en produire plusieurs tout de suite; mais ce sont, ou des monstres, ou des avortons. On en rit soi-même pour les faire trouver bons; mais personne n'en rit, parce qu'en effet ils ne sont pas bons.

Madame de Cornuël n'avoit pas un de ces défauts. Elle ne parloit point par va-

nité; mais par raiſon, & avec autant de jugement que d'eſprit. Comme elle ſavoit, que les veritables bons mots ne dépendent point de nous, elle ſe contentoit de les produire avec ce beau naturel, qui en eſt comme la fleur, ſans preſqne y toucher. Mais comme il y a des influences du ciel, qui tombent plus heureuſement ſur de certaines terres, que ſur d'autres; il ſemble que les bons mots viennent auſſi plus heureuſement à la bouche des perſonnes, qui ſavent leur donner un beau tour, & les bien exprimer. Tout ce que diſoit Madame de Cornuël, elle le diſoit bien; & jamais pas une de ſes paroles n'a été rejettée par les perſonnes d'un goût rafiné; parce qu'outre qu'elles renfermoient toûjours un grand ſens, elles étoient toûjours belles, & bien choiſies. C'étoit autant de ſentences,& de maximes, tenant en cela du génie des Salomons, des Socrates, & des Ceſars, qui ne parloient que pour inſtruire. Génie grand, & heureux, qui s'eſt réveillé de nos jours dans Meſſieurs de la Rochefoucault & Paſcal, & enfin dans Madame de Cornuël, qui auroit dû écrire ſes ſentences, & ſes maximes; ſi, comme les Oracles, elle ne s'étoit contentée de dire les veritez, & de les laiſſer écrire aux autres.

§ M. Salo, Conſeiller au Parlement de Paris, eſt le premier Auteur du Journal des Savans. On n'a de cet excellent homme, que treize Journaux de l'année 1665. depuis le premier Janvier juſques au Lundi trentiéme de Mars. Il mourut la même année, d'une maladie, à laquelle les enfans des Muſes ne ſont guéres ſujets, & pour laquelle il n'y a point de remedes dans Hippocrate, ni dans Galien : car il mourut de déplaiſir d'avoir perdu cent mille écus; c'eſt-à-dire, tout ſon bien au jeu. Un Juge auſſi ſevere que Seneque, l'auroit condanné à la peine, qu'Eaque faiſoit ſouffrir en l'autre monde à l'Empereur Claude, qui avoit aimé le jeu avec excés: *Aleâ ludere pertuſo fritillo, & fugientes teſſeras ſemper quærere, & nihil proficere.* De joüer aux dez dans un cornet percé, de toûjours chercher ſes dez, & de ne les jamais trouver.

Quelques mois avant que M. Salo publiât ſes Journaux, un Eccleſiaſtique, qui cachoit ſa mauvaiſe fortune, ſous le nom de l'Abbé de Hauteville, m'écrivit qu'il étoit en commerce de belles lettres avec un Magiſtrat, qui alloit donner au public toutes les ſemaines une eſpece de Gazette de tout ce qui ſe paſſe, & s'écrit de nouveau ſur le Parnaſſe. Je lui répondis en ces

termes : J'ai lieu de douter, Monſieur, qu'on puiſſe long tems ſoûtenir avec réputation le poids d'un ſi vaſte deſſein, à moins que celui qui l'entreprend ne ſoit un homme tres-docte, tres-laborieux, & d'une trés-grande étenduë d'eſprit, jointe à une admirable facilité d'écrire ſur toutes ſortes de ſujets. Il faut que cet homme ſoit tout enſemble bon Grammairien, bon Critique, bon Philoſophe, bon Mathematicien, bon Theologien; qu'il ſache l'Hiſtoire prophane, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, & toute l'Hiſtoire de la Litterature, qui enferme la connoiſſance de tous les Auteurs, & de tous les Livres, & qu'il ſe charge de la lecture de tous les livres nouveaux. Pluſieurs à la verité pouront ſe joindre enſemble, & feront réuſſir la choſe, en fourniſſant chacun de ſon côté ce qu'il aura d'érudition, pendant qu'un autre, qui aura la facilité d'écrire, digerera les choſes ſur le papier, & les mettra dans un beau jour. Je l'avouë: mais où trouver une ſocieté d'hommes ſi accomplis, & qui s'accordent aſſez pour ſe déferer les uns aux autres, & s'abandonner aux expreſſions d'un Ecrivain, qui ne connoîtra pas toute la force de leurs penſées, ni tout le fond de leur doctrine ?

D'ail-

D'ailleurs quand on s'acorderoit en ce point, quel desinteressement ne faut-il pas pour parler des Auteurs, & de leur doctrine sans nulle partialité, soit à l'égard des sciences humaines, soit à l'égard des sciences divines, & de la Religion. Car enfin puisqu'on soûtient ici le personnage, & la qualité d'Historien de la République des Lettres, il faut être sincere, & veritable, apeler les choses par leur nom, & les dire comme elles sont, au jugement de l'esprit, & de la conscience.

Quant à la méthode, laquelle choisirez-vous, Monsieur ? Prendrez-vous celle des critiques, qui font tout passer par la coupelle ; ou celle des Historiens, qui ne font que raconter les choses, sans se mêler de reprendre, ni de critiquer. Cette derniere est assurément la plus naturelle, & la plus propre à vôtre sujet : mais prenez garde aussi qu'elle ne soit froide, & languissante. La premiere a plus de sel, elle pique le Lecteur, & reveille son attention ; mais peut-être qu'elle blessera les Auteurs, & qu'elle excitera des murmures, & des querelles.

Comment écrirez-vous ? Sera-ce en peu de paroles, ne disant les choses qu'à demi ? Ou bien vous étendrez-vous en de longs discours, nous donnant des analyses

en-

entieres des livres, que vous mettrez ſur le tapis ? Les analyſes ſont tres-utiles ; mais il faut bien de l'art pour les conduire, beaucoup de capacité pour ne point laiſſer de vuide, & pour tout éclaircir, & un grand agrément pour ne pas ennuïer. De trancher les choſes en peu de mots ; cela ſoûlage : mais auſſi il faut bien de la clarté, & de la netteté dans l'expreſſion, qui eſt preſpûe toûjours obſcure, quand elle eſt ſerrée ; & il faut ſavoir bien choiſir le bon, & le beau d'un livre, qu'on veut repreſenter en petit.

Enfin, Monſieur, expoſerez-vous generalement tous les livres grands, & petits, bons, & mauvais, qui ſe publient tous les jours ? Ou bien ne parlerez-vous que de ceux que vous aurez lûs avec ſoin, & dont vous aurez fait le choix ? En ce cas vous ſerez réduit à un fort petit nombre ; & ce ne ſera pas nous inſtruire de toutes les nouvelles de la République des Lettres. Les Auteurs rebutez ſe plaindront, & diront qu'on les néglige. Que ſi vous voulez tout marquer, on vous accuſera de parler en l'air, parce que vous n'aurez pas tout lû ; cela n'étant pas poſſible, qu'en ſi peu de tems vous aïez lû, pour en pouvoir rendre raiſon, un ſi grand nombre de volumes. Je ſai que vous pou-

rez vous en raporter à d'autres Lecteurs, & il le faudra bien; mais alors n'écrivant que sur la foi d'autrui, vous ne serez crû, ni écouté de personne. Ce que vous pourez faire, ce sera de lire les Livres par les Tables, & d'en copier les Prefaces, qui en sont comme les sommaires, & les abregez; ou bien vous tirerez des Auteurs le plan de leurs ouvrages : ce qui est plus seur. Mais aussi, que dira-t'on de vous? On dira que vous ne connoissez les livres, que comme les Libraires les connoissent; & que vous ne parlez des Auteurs que par leur bouche; c'est-à-dire toûjours flateusement, & à leur avantage......

Neanmoins tant d'habiles gens se sont mêlez en France, & ailleurs, de faire réussir l'entreprise des Journaux; qu'effectivement ils ont réussi. Et par ce moïen facile, qui ne coûte que fort peu de lecture, les ignorans aujourd'hui parlent, & décident de tout, avec encore plus de hauteur que les Savans, qui se défient presque toûjours d'eux-mêmes.

On n'est pourtant pas encore convenu, si nos Journalistes ont tout-à-fait bien pris la methode, & le stile convenables à ce genre d'écrire, qui au fond n'est point autre que celui des plus simples Relations. Quelques-uns des Journaux, qui ont paru jus-

jusqu'à cette heure, sont plûtôt des Satyres contre la plusspart des Auteurs du tems, que de simples expositions de leur doctrine; & d'autres s'écartant de cet excés d'amertume, sont si insipides, qu'ils ne donnent pas au Lecteur le moindre goût des bons livres. Ce qui est de pis, c'est qu'on a fait servir les Journaux à des querelles de Religion; & qu'élevant jusqu'aux nuës des livres d'un parti, on rabaisse jusqu'à la bouë, les livres du parti contraire. Il est vrai que quelques Journalistes en aïant été avertis, se sont un peu corrigez; mais la tache en est demeurée, & ne s'effacera peut-être jamais.

De certains, pour se faire valoir, & montrer ce qu'ils savent, ont attiré dans leurs Journaux une érudition affectée, & en quelque façon étrangére à leur sujet. Cela brille aux yeux; mais l'accessoire valant mieux que le principal, (ce qui est contre les régles) on écoute le Journaliste, & on n'a point d'attention à l'Auteur, dont il s'agit. Il faut à la verité quelques ornemens aux Journaux pour les faire lire avec plaisir; mais il faut être bon ménager de ces ornemens, ausquels il se mêle bien des fautes, soit parce qu'on écrit avec précipitation, ou parce que les Recuëils, ausquels on se fie, ne sont pas correcis. M.

Beil

Beïl a eu l'honnêteté, quand on lui a marqué quelques-unes de ces fautes, qui échapent aux plus habiles, de le trouver bon, & de les avoüer en galant homme.

Ce que les Auteurs ont de plus grief à reprocher à ces Messieurs, c'est qu'ils décident quelquefois trop affirmativement du merite des livres, & des livres sur tout qu'ils n'ont lûs qu'en courant, & par les Tables. Il y en a même qui en imposent aux Auteurs, & qui leur font dire des choses ausquelles ils n'ont jamais pensé; & là-dessus, les traitent de haut en bas. Cela est insuportable, en des gens sur la bonne foi, desquels le Public se repose, comme sur des témoins irréprochables.

M. Salo a une critique fine, & une grande delicatesse de jugement. M. Galois, qui lui a succedé, nous auroit fait plaisir de ne pas quitter la partie. L'Abbé de la Roque s'est tué de bien faire; & quelques loüanges qu'il ait affecté de donner à de certains Auteurs, plûtôt qu'à d'autres, qui les meritoient mieux, il est mort sans récompense. M. Cousin sait parfaitement sa langue: mais depuis peu il affecte une méchante orthographe, qui ne faisant pas sentir l'étymologie des mots, en dérobe la connoissance, qui n'est pas une chose inutile,

tile, ſur tout aux Etrangers, & aux jeunes gens. Les Eloges, que cet habile Ecrivain fait de tems en tems des hommes illuſtres de la Republique des Lettres, ſont ſes chef-d'œuvres. S'il ne laiſſoit paſſer aucun de ces rares Perſonnages ſans les immortaliſer par ſa plume, il ne dévroit plus rien au public. M. Beïl a une érudition curieuſe, & recherchée. Toute ſeule elle ſuffit pour réjoüir le Lecteur, ſans recourir à des gaïetez trop libres, que les honnêtes gens n'aprouveront jamais, ni dans ſes Journaux, ni dans ſon Dictionnaire critique. M. le Clerc entend fort bien l'analyſe. Celles qu'il donne dans ſa Bibliotheque, ſeroient beaucoup plus eſtimables, ſi elles étoient purgées de ſes préjugez ſur la Religion. M. Baſnage eſt un Proteſtant fort zêlé pour ſon parti. Il ne trouve guéres de bons livres que ceux qui viennent de ce côté-là; & ne ſe met pas fort en peine de lire les autres avec exactitude. Dans tout ce qu'il écrit, l'amplification eſt ſon fort. Les Journaux de Lipſic ont toûjours èu de la reputation, & bien des gens pretendent, que ce ſont ceux de tous qui aprochent de plus près de la methode, & du ſtile, qu'il faut garder dans ces ſortes d'Ecrits : On en pouroit retrancher pluſieurs Prefaces,

qui

ui se trouvant sans necessité à la tête des uestions, ne peuvent passer que pour des ieces hors d'œuvre. Certainement une onne critique de la pluspart des Journaux, qui ont paru jusqu'à present, seoit utile au public, qui y marche à l'aeugle, comme en de grands chemins u'on croit seurs, parce qu'ils sont batis de tout le monde.

§ Les Mémoires de Philippes de Coines sont écrits avec une naïveté incomarable. Le bon sens y régne par tout, vec la sincerité, si souhaitable dans un Iistorien. Tite-Live est repris avec seerité par Apollon dans le *Raggualio di 'arnasso*, pour avoir rejetté Comines, omme un Auteur, qui n'a nulle polites. Il lui fait bien entendre, *Che l'Histoia e cibo non delicamente condito per dar usto solamente al palato della curiosita, ia sostantiosamente imbandite per lantaiente pascer l'animo;* c'est-à-dire, que 'Histoire n'est pas un mets aprêté délicaement pour flater seulement le goût; nais quelque chose de fort substantiel pour ourir l'esprit : ajoûtant, que bien qu'il ille faire cas du stile dans un Historien, 'est pourtant la moindre chose qu'on y oit considerer. *E ben che sommamente mmendi la tua pomposa frase, & il mol-*

tò terso dir di Cesare , Voglia però che tu sappia, che tu stimi le prime , sono le ultime lodi di un perfetto Historico. On a pourtant bien de la peine à pardonner à nôtre Historien Mezeray, qui étant de l'Academie Françoise, n'a pas eu le soin de faire corriger les défauts de son langage.

Comines est sans doute le premier, & le plus utile de nos Historiens François. On voïoit autrefois sur son Tombeau, dans l'Eglise des Grands Augustins de Paris, où il est inhumé, un Globe en relief, & un Choux-Cabus, avec cette devise, qui marque la grande simplicité de ce tems-là : *Le Monde n'est qu'abus.*

§ Je ne sai pourquoi dans quelques Journaux de Hollande on a parlé avec si peu d'estime de feu M. Clerselier. C'étoit un parfaitement honnête homme, un Philosophe vraïement Chrêtien, un sage tres-aimable, & un fort bel esprit. Quoiqu'il ne parût pas une si grande force de raisonnement dans son discours, il parloit avec tant de netteté, & rendoit si clair ce qu'il y a d'obscur dans la Philosophie de Descartes, qu'il recompensoit bien l'un par l'autre. Peut-être que cela lui a nui auprés des petits esprits, qui ne croïoient pas qu'il fût savant, parce qu'il

éclair-

clairciſſoit ſi bien les difficultez, qu'il n'y
aroiſſoit point de myſtere.

Il avoit élevé ſon fils aîné pour le Car-
ſianiſme, & l'avoit conduit dans la tra-
uction de quelques ouvrages de Deſcar-
s; mais la mort qui lui enleva ce fils,
mpoit toutes ſes meſures.

L'amour qu'il avoit pour la Philoſo-
hie moderne, l'obligea à donner une de
s filles à M. Rohault, fameux Carte-
en, aprés avoir marié l'aînée à un Maî-
e de Camp. Il a beaucoup aidé ſon illuſ-
e Gendre à mettre ſa Phyſique dans l'or-
re, & la clarté où nous la voïons; & l'a
richie de la belle preface, qui ſe trou-
à la tête de cet ouvrage.

Perſonne n'étoit plus capable que M.
lercelier, de nous donner la Vie de M.
eſcartes, aïant une parfaite connoiſſan-
de la doctrine, de l'eſprit, & du carac-
re de ce Philoſophe: mais ſon humilité,
ſa modeſtie le porterent à ſe repoſer ſur
trui, de ce qu'il devoit à la memoire de
n ami, & dont il ſe ſeroit aquité avec
oire.

N. N... né à Bordeaux, ſe fit Moi-
aſſez jeune: mais devenu inquiet, il
ſtaſia, & ſe deguiſa ſi bien, qu'on n'en-
dit plus parler de lui, que trente ans
és, qu'il fut reconnû par un Religieux

de son Ordre chez M. le Marquis de Vardes, à qui il enseignoit la Philosophie de Descartes. Ce Religieux lui fit des propositions de la part de son General, pour l'obliger à rentrer dans son Convent. Il s'en moqua, & fit toûjours l'inconnû, soutenant qu'on le prenoit pour un autre. On l'abandonna à lui-même; & quelques années aprés, il mourut avec des circonstances remarquables.

C'étoit un des plus habiles Cartesiens de son tems. Il n'écrivoit rien, se contentant de penser pour s'instruire soi-même, ou pour instruire deux ou trois de ses amis. Sa methode d'étudier, ou plûtôt de mediter sur les sciences, aprochoit assez de celle du P. Malbranche, qui consiste à consulter le Verbe, ou la Sagesse éternelle dans le silence des passions. Il passoit les jours comme les nuits dans sa chambre, à la lueur d'une petite lampe, qui ne lui servoit que pour jetter dans le besoin quelques figures de Geometrie sur le papier. Rarement il sortoit du logis; & ce n'étoit presque jamais que pour conferer avec des personnes savantes. Il vivoit d'une grosse pension, qu'une Princesse lui avoit créée pour le récompenser des Leçons de Mathematiques, qu'il avoit données à son fils. Il fut pourtant ingrat envers cette

Da-

Dame, & n'épargna point contr'elle les traits envenimez de sa méchante langue. Sur la fin de ses jours il s'atacha particulierement à étudier les Insectes avec le Microscope, & il avoit fait quantité de remarques, qui auroient augmenté notablement l'histoire de Microscographie, si on les avoit recueïllies. Il avoit observé, que la demangeaison, que l'on sent autour du nés, quand on se sert de lunettes garnies de corne, vient des mittes, ou petits vers, qui s'y engendrent. Le jour qu'il mourut, il commanda à son Valet de porter une lettre à la Poste. Ce Valet qui le vit extraordinairement changé, quoique sans maladie aparente, lui dit, qu'il feroit plus à propos d'aller querir un Confesseur, & le Medecin : mais le bon homme ne voulant entendre parler, ni de l'un, ni de l'autre, le Valet partit de la maison ; & à son retour, il trouva la lampe éteinte, & son Maître mort : ce qui l'effraïa beaucoup.

§ J'ai oüi dire autrefois à un Docteur dans un discours public, je ne sai pas sur quel fondement, qu'à mesure que Photius faisoit les extraits des Manuscrits qu'il lisoit, il les jettoit au feu ; afin que ses extraits, dont il composoit sa Bibliothéque, tenant lieu d'originaux, rendissent son Livre plus recommandable.

Il ajoûtoit, que c'est la raison pour laquelle on ne trouve point la plûpart des livres que cet Auteur cite. Cela est une fable : car Photius aïant fait ses extraits dans un Païs étranger, & les livres, dont il se servoit, n'étant point à lui, il n'y a nulle aparence qu'il eût eu la liberté de les brûler. D'ailleurs il pouvoit bien juger, que ces livres n'étoient point si rares, qu'il ne s'en trouvât des copies dans les autres Bibliotheques de l'Orient; & qu'ainsi c'étoit en vain qu'il brûloit ces manuscrits; outre que ce dessein auroit été bien extravagant, & bien bizare.

Il y a plus de vrai-semblance à ce qu'a pensé M. Valois, que plus d'un quart de la Bibliotheque de Photius, n'est point de ce Patriarche. Car sans entrer dans une fort profonde critique, on sent bien à mesure, qu'on avance dans la lecture de cette Bibliotheque, qu'on ne trouve plus le même stile, la même exactitude, ni le même sel, que l'on remarque dans ses premieres analyses. Bien plus, cette Bibliotheque ne renfermant (comme il le déclare) que les livres qu'il avoit lûs durant son Ambassade d'Assyrie, il n'est pas croïable, qu'en si peu de tems il eût lû, & copié tous les volumes, dont il est fait mention dans ce vaste recueïl. Il est donc plus juste

de

de croire, qu'une bonne partie y a été ajoûtée par des Ecrivains posterieurs, comme on ajoûte tous les jours quelque chose de nouveau à ces sortes d'ouvrages; qui ont toûjours, pour ainsi dire, des pierres d'attente. C'est ainsi que Sophronius a ajoûté bien des choses au catalogue des Ecrivains Eclesiastiques, dressé par S. Jérôme; & qu'aprés Sophronius, d'autres y ont encore mis la main; qu'on augmente encore tous les jours la Bibliotheque de Gesner, qui est mort dans l'autre siecle; & que le Jesuite Labbe a fait des aditions au Traité *de Scriptoribus Ecclesiasticis* de Bellarmin, beaucoup plus étenduës que c Traité même.

§ M. de Coulange a toûjours fait paroître beaucoup d'esprit dans sa conversation. Il me fit autrefois une repartie, par laquelle je jugeai bien qu'à l'avenir il en feroit bien d'autres. C'étoit à l'occasion de ce que le Roi, par une grace singuliere, avoit accordé à Messieurs les Maîtres des Requêtes de porter le Cordon d'or, & la Ceinture de même, pour les recompenser en quelque sorte, de la belle dépense qu'ils avoient faite à l'entrée de la Reine. M. Talement, Maître des Requêtes, homme bien fait, & de fort bonne mine, entroit au Palais avec ces marques de dis-

tinction : Je dis à M. de Coulange ; il me semble, Monsieur, que ces dorures siéroient aussi bien à vous autres Messieurs du Parlement, qu'à Messieurs les Maîtres des Requêtes. Monsieur, Monsieur, me repartit-il : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

§ M. Fouquet dans son malheur, a été le plus heureux homme du monde en amis. Il en a eu de fidêles jusqu'à l'extrémité ; ce qui n'a guéres d'exemple. La raison qu'on en peut rendre, c'est qu'il les choisissoit bien ; & qu'il les rendoit bons, en les obligeant de bonne grace. Les gens de Lettres, qui ont eu plus de part que les autres à ses bienfaits, lui en ont témoigné des reconnoissances, qui ne doivent poiut mourir dans la mémoire des hommes. Loret dés le lendemain de la détention de M. Fouquet, fit connoître dans sa Gazette les obligations, qu'il avoit à ce Mécene. M. Pellisson souffrit la prison pour l'amour de lui, & emploïa toute son érudition, & toute son éloquence à le justifier. Mademoiselle de Scudery mit tout son esprit, & tout ce grand credit qu'elle avoit parmi les honnêtes gens, à soûtenir la reputation abatuë de son bienfaicteur, & de son ami. M. de Brebeuf ne pouvant rien faire d'avantage, pour témoigner

gner sa reconnoissance envers un Ministre si genereux, & si liberal, mourut de déplaisir de le voir arrêté. M. Pecquet son Medecin, ne s'est jamais pû consoler de la perte d'un si bon Maître : Il l'a regreté toute sa vie ; & disoit que Pecquet avoit toûjours rimé, & rimeroit toûjours à Fouquet. Les Jésuites mêmes solliciterent pour M. Fouquet, & ne l'oubliérent pas dans un tems, où de nouveaux interêts font oublier les vieilles obligations.

§ L'Abbé Faydit, dont il est parlé avec éloge dans le second Menagiana, est de Riom en Auvergne, & fils d'un Conseiller de cette Ville. Peu accommodé des biens de la fortune, il se retira assez jeune chez les PP. de l'Oratoire, où il a professé les humanitez. Son génie vif lui fit quitter ce poste : Il alla à Rome sous le Pontificat d'Innocent XI. Les Indulgences qu'il en raporta, ne servirent de rien pour le faire mieux traiter en France, où l'on n'étoit pas content des intrigues, qu'il avoit menées en ce Païs-là sans ordre de la Cour.

Au reste M. Faydit est un homme d'esprit, & d'une vaste imagination. Il est bon Poëte : Les Poësies de sa façon, qui ont paru depuis vingt ans, le témoignent assez; & n'est pas moins bon Grammairien. On

a de lui une jolie Dissertation, dans laquelle il recherche comment se doit latiniser Faydit, si l'on doit dire *Faiditus*, *Faititius* ou *Faidius*. Pour Theologien, M. Faydit l'est assurément, & à toute outrance. Il s'est donné le plaisir de nous faire des portraits des Valentiniens, de Cerinthe, de Tatien, d'Hermogene, & des autres Gnostiques, qu'il a tâché de blanchir, & de rendre bons Catholiques, dans ses Memoires contre M. de Tillemont, & dans ses éclaircissemens sur les Peres des deux premiers siecles. Il s'est mis en tête de purger la Theologie Scolastique des impuretez, qu'elle a contractées dans sa maniere de philosopher, selon les principes d'Aristote. Ce dessein de reformer la Scolastique, est quelque chose d'encore plus hardi, que l'entreprise de M. de Launoy, qui se résolut de reformer la Cour céleste. Celui-ci n'a attaqué que des morts, qui ne se peuvent deffendre que par de vieux titres; mais M. Faydit attaque des gens bien vivans, & les moins endurans qui soient au monde.

Il a donné au public un échantillon de son ouvrage, où il examine la Theologie de S. Thomas, & des Scolastiques sur la Trinité. Il prétend faire voir, en comparant cette Theologie moderne avec la

Theo-

Theologie des anciens Peres, que ceux-ci se sont beaucoup mieux exprimez, & plus orthodoxement que ceux-là, qui se sont jettez (selon lui) en des erreurs grossieres, pour éviter des erreurs aparentes, & de nom seulement. Tant de hardiesse, soûtenuë d'un genie d'homme à tout risquer, & d'un stile vif, & mordant, a fait suprimer le livre, & envoïé l'Auteur en retraite à S. Lazare, où il témoigne son repentir, déclarant hautement qu'il renonce à l'étude; que la lecture l'a perdu, & qu'il ne veut plus qu'une plume pour signer sa retractation.

§ On apelle petits Maîtres une certaine volée de jeunes gens de la Cour, qui prennent ascendant sur les autres, & prétendent maîtriser un chacun par leurs manieres libres, & hardies. L'origine en est fort ancienne. Elle vient (comme je le conjecture) des braves, que les Rois, & les Princes ont toûjours eu auprès de leurs personnes, pour les servir dans les occasions perilleuses. Tels étoient anciennement les *Forts d'Israël*, & ceux que David entretenoit à sa Cour, & dans ses Armées, & dont l'histoire dit des merveilles. Ces Braves se sont soûtenus, ou ont degeneré selon les inclinations des Princes, qu'ils ont servir, & ausquels la complai-

sance

ſance les a obligez de ſe conformer. Ils ſe défigurérent tout-à-fait ſous Roboam, fils de Salomon, & petit fils de David. Ce furent ces gens-là, encore jeunes, & ſans experience, qui donnérent un conſeil fatal à ce Prince. Il eut la honte pour les avoir crû, de voir ſon Roïaume diviſé, & dix Tributs enlevées à ſes yeux par ſon concurrent, & ſon ennemi.

Les Grecs ont eu des Braves, qui leur ſervoient de bras droit dans les grandes occaſions. Alexandre le Grand en avoit, qui partageoient avec lui ſes fatigues, & ſes plaiſirs. Les Romains en avoient auſſi; mais l'uſage s'en corrompit étrangement ſous Neron, & ce fut à ſon école, que ſe forma une nouvelle eſpece de Petits Maîtres, qui ſe ſignalérent par des extravagances, & des folies. En France on n'a rien vû de ſemblable que depuis François I. & ſous le régne de ſes Enfans. Henry III. donna beaucoup de credit aux Petits Maîtres; & ce ſont ceux que l'on apeloit les Mignons de cette Cour, qui étoit tres-corrompuë. Depuis on n'a point entendu parler de Petits Maîtres, que ſous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à ſon ſervice un certain nombre de gens déterminez, qu'il emploïoit à l'execution de ſes deſſeins. Rochefort dont nous avons

des

des Memoires, étoit de ces gens-là. Feu M. le Prince de Condé avoit de ces Petits-Maîtres, fort distinguez par leur bravoure. Ceux d'aujourd'hui, braves ou non, sont diseurs de bons mots, étourdis, & emportez, qui jugent tout à la volée, font changer les modes, & prétendent donner le prix, & le merite aux choses, & un nouveau goût aux plaisirs qu'ils corrompent. Ces Messieurs meriteroient bien quelques-uns de ces Sermons, que les grands Prédicateurs de nôtre siecle, Moliere & Despreaux, ont fait à des gens qu'ils vouloient redresser.

Il y a en Espagne de jeunes Seigneurs apelez *Guaps*, qui ont raport à nos Petits-Maîtres. *Guap* en Espagnol veut dire *Brave*, *Galant*, *Fanfaron*.

Je puis aussi vous assurer, que la qualité de Petit-Maître tombe ici dans le mépris, à mesure qu'elle se communique dans la Ville à la simple bourgeoisie; & qu'on dit, les Petits-Maîtres des Tuilleries, les Petits-Maîtres de l'Isle Nôtre-Dame, &c. Les Clercs, les Pages, & les Laquais y auront bien-tôt part.

§ Les flateurs de M. Fouquet, lorsqu'il étoit au plus haut point de sa fortune, disoient, en faisant allusion à l'Ecureul, qu'il portoit dans l'écusson de ses Armes: *Non des-*

descendet: il monte, & ne descendra point. On disoit autrefois à Paris de l'Agneau des Armoiries de M. le Chancelier Seguier, *Il est en beau champ pour paître.* J'ai oüi apliquer aux Lezards de M. le Tellier, ce que Salomon a dit de ces animaux en ces termes: *Ils sont les plus petits de tous; & sont plus sages que les Sages mêmes: Ils marchent sur leurs mains, & s'élévent, & se font une demeure dans la maison des Rois.*

§ L'Abbé de S. Martin, si renommé dans les *Menagiana*, & les *Furetieriana*, & par toute la France, étoit Protonotaire Apostolique, Docteur de la Sapience à Rome, aggregé à l'Université de Caën, & ancien Recteur de cette Université.

Comme Dom Guichote s'étoit fait une bréche à la tête, à force de lire les Livres de Chevalerie, M. de S. Martin s'étoit renversé la cervelle, à force de se contempler, & s'admirer lui-même. Sa folie n'étoit pas une folie de petites maisons; mais une folie de grand Seigneur, qui lui fit manger plus de cinquante mille écus de son patrimoine en des festins, des liberalitez, & des ouvrages publics. Aussi fit-il graver en lettres d'or sur le frontispice de son logis, ces paroles dignes de la grandeur, & de la generosité Romaine: *Non Nobis, sed Reipublicæ nati sumus.*

Bien

Bien que cet admirable Abbé ne fût qu'un Magot dans le corps, & dans l'esprit (car il est des Magots, & d'esprit, & de corps) il croïoit que l'esprit tout pur, & la beauté en son essence, étoient son partage. Il n'avoit pas de moindres pensées de sa bravoure, & de sa noblesse : il étoit Noble comme son Pere, & brave comme son Neveu. *Mon Pere* (disoit-il avec emphase) *étoit un Gentilhomme, Marchand de S. Lo, qui avoit été trois fois Marquis à l'Amerique, où il trafiquoit avec honneur, & profit, & j'ai eu la gloire d'avoir un Neveu dans le service, qui s'est battu deux fois en duel jusqu'au premier sang. C'est mon sang*, ajoûtoit-il; *de quelque côté qu'il coûle, il ne se démentira jamais ; que ce soit l'Oncle, ou le Neveu qui le répande, il est toûjours répandu, & sort d'une même source.*

Certainement l'intrepidité étoit naturelle à M. de S. Martin. Quand il tonnoit, il laissoit tonner, & dormoit tranquilement durant les plus grands orages. Un jour se promenant sur la côte de la Mer dans une barque de pêcheur, un vent s'éleva, qui obligea le pêcheur de venir à bord ; M. de S. Martin, qui trouvoit cette retraite indigne de son courage, s'armant des paroles des Cesars, cria de tou-

toutes ses forces aux oreilles de son Pilote : *Puer , quid times ? San-Martinum vehis in periculis intrepidum.*

Les braves ne manquant jamais d'ennemis , M. de S. Martin pour se mettre à couvert de leurs insultes , s'étoit mis sous la protection de l'Ange S. Michel, son Patron. Il en avoit fait planter la Statuë, armée de pied en cap devant son Logis , le dedans étoit gardé par de doubles valets , c'est le terme dont il se servoit , comme on dit un double bidet , pour faire entendre , que chacun de ses serviteurs en valoit deux , étans tous de grande stature, & qui lui coûtoient le double des autres à entretenir. Cela l'obligeoit à ne parler jamais de ses valets au singulier , mais au plurier ; disant , mes laquais , mes cuisiniers , &c. quoiqu'il n'en eût qu'un de chaque espece.

L'abondance régnoit chez M. de Saint Martin. Ses apartemens ornez de collifichets , éblouïssoient les yeux ; & la poussiere s'y faisoit distinguer sur un tas de meubles à l'antique , la pluspart estropiez de vieillesse. De tres-fines toilles d'araignées , s'étendoient par tout, où la tapisserie, & les tableaux manquoient. Les Armes de l'Abbé y brilloient de tous côtez ; c'étoit trois Glands d'or en champ de Sinople

nople avec cette Devise mysterieuse : *Virtuti debita merces*. Son Portrait fait d'aprés nature, & de la main d'un excellent Peintre, tenoit sa place sur le manteau, enfumé d'une cheminée en hotte ; & dans une niche au dessus de son cabinet, paroissoit le Buste en marbre de ce digne Abbé, dont la tête à demi formée, portoit gravé sur le front ces paroles : *Imperfectum Opus*.

Mais il n'y avoit rien de comparable à son lit de brique, bâti sur un fourneau, qui donnoit à M. l'Abbé le degré de chaleur necessaire pour lui échauffer l'imagination aussi-bien que le corps, & l'entretenir dans ses rêveries. Ses Valets, tous les soirs, l'enfournoient dans ce lit enchanté, comme un coq en pâte.

Sur la journée, il se laissoit voir dans un siége de repos, chaussé de six paires de bas, & coiffé de neuf calotes, la moutonne de fin crin de cheval pardessus. Dans les grandes Fêtes, & lorsqu'il lui plaisoit de régaler le Public de sa presence, il se faisoit promener par toute la Ville dans une chaise ouverte, & portée par des gens de ses livrées ; les Ecoliers, & la canaille, criant à pleine tête, *vivat, vivat*.

Quoique dans cette allegresse publique, M. de S. Martin, comme le Grenouille

de la Fable, s'enflât extraordinairement: Neanmoins toute cette enflure de sa courte taille, se perdoit dans les plis, & les replis d'une grande robe de Damas violet à ramages, dont il étoit revêtu. A peine son nez débordoit-il sur le colier de sa fourure de Docteur, qui surpassant le menton; mêloit ses poils à ceux de sa moustache, & lui cachoient la bouche. Enfin ses yeux étoient offusquez, & ne brilloient qu'à la dérobée à l'ombre d'un grand bonnet de pluche, qui servoit de comble à ses calotes, & à sa perruque.

Ceux qui l'avoient déja vû en cet équipage, l'admiroient tout de nouveau; & ceux qui le voïoient pour la premiere fois, demeuroient tout émerveillez, ne sachant si ce qu'ils voïoient étoit un monstre aporté des Indes, ou si c'étoit une illusion, qui leur étoit faite par des Sorciers.

M. de S. Martin aussi ridicule au dedans qu'au dehors, se piquoit d'avoir dans la tête l'Encyclopedie des Sciences, & de savoir écrire en tout genre. Il avoüoit pourtant que son fort étoit la galanterie, selon les régles de la Dialectique, & la Medecine sans régle, ni méthode. Il fit imprimer à ses dépens (car il ne vouloit point être à charge au monde) ses Lettres choisies, un Traité fort enjoüé de

Me-

Medecine curieuse, & quelques autres *concetti extravaganti*, qu'il répandoit gratuitement dans le Public. M. Dutot Ferrare, Conseiller au Parlement de Normandie, qui se joüoit plaisamment de l'Abbé de S. Martin, envoïa ici, il y a quelques années, un gros Reçueil de Lettres de cet Abbé à ses amis, & de leurs réponses à l'Abbé, qui est la chose du monde la plus boufonne, & la plus capable de desopiler la rate des plus enfoncez mélancoliques. Si jamais on met au jour ces lettres, avec la vie, & les paroles remarquables de l'Auteur, le Public en rira plus que de toutes les Turlupinades, qui ont rejoüi le Parnasse depuis la creation du monde savant, principalement si l'on y joint les Sentences du Juge de Caën, renduës en faveur de l'Abbé de S. Martin.

Michaëlis San-Martini Cadomensis Elogium.

Michaël San-Martinus Cadomensis,
Homo graphicus,
Omnibus simulacris emendatior.
Senex canus,
Exercitat vultus,
Qui
Videtur nescio quid magnum promittere.
Umbraticus Doctor,

Litteris Latinis, Græcis, & Hebraicis satis inquinatus,
Qui
Plus docet quàm scit.
Alter Democritus,
Qui
Omnium Herbarum succos expressit;
Et
Ne Lapidum, Virgultorumque vis lateret, ætatem
Inter experimenta consumpsit:
Terquè
Helleboro animum detersit.
Ingentis Eloquentiæ Magister,
Cujus
Grandis oratio habet Majestatis suæ pondus.
Homo acutus;
Atque Urbanitatis vernulæ fons.
Lautissimus homo,
Suavis in convictu.
In cancro natus:
Multis pedibus stans; & in mari, & in terra
Multa possidens.
Planè Fortunæ Filius, & Columen Patriæ.
Deliciarum Cadomensium omnium,
Inventor, Inceptor, Perfector.
Gloriæ appetens, & immortalitatis summus aucupator.

Sophos universi clamamus, & sublatis manibus ad Cœlum, juramus Platonem, Aristotelem, Hippocratem, Demosthenem, Ciceronem, Michaëli San-Martino comparandos non fuisse.

§ On

§ On fait dire à M. Menage dans le second *Menagiana*, ces paroles, à l'occasion de M. de la Bruyere, Auteur des caracteres de ce Siecle : *Je m'étonne, qu'on n'ait pas encore fait le portrait de M. de la Bruyere, lui qui se fait une occupation de faire celui des autres.*

Si M. Menage avoit lû avec quelqu'attention le Livre de M. de la Bruyere, il y auroit trouvé son portrait, si bien fait par lui-même, qu'il n'auroit pas souhaité de le voir peint de la main d'un autre. Tous ses caracteres (car il en a plus d'un) y sont parfaitement bien marquez, & nous le representent comme un personnage des plus extraordinaires de ce temsci.

Son principal caractere, c'est celui d'un Gentilhomme à loüer, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siecle present, & les siecles à venir, de l'antiquité de sa Noblesse. Il le fait sur le ton de Dom Guichote, & d'une maniere tout-à-fait delicate, & fine. *Je le déclare nettement* (dit-il) *afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris : S'il arrivoit jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins ; si je fais enfin une belle fortune, il y a enfin un Geofroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques*

 ran-

rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre-Sainte : Voilà alors de qui je descens en ligne directe.

Ce seul caractere, qui n'a point d'exemple ailleurs, suffiroit pour nous faire connoître quel homme c'est que M. de la Bruyere : mais il est comme ces images, qui se pliant en divers sens, font voir diverses figures l'une aprés l'autre sur un même fond. D'abord c'est une tête d'homme, aprés c'est la tête d'une femme, puis la tête d'un lion, & enfin une tête de mort, ou une chimere.

Ce n'est pas assez pour M. de la Bruyere du caractere de Gentilhomme à loüer, il lui faut encore celui de Mysantrope, qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'*Opera*, il dit par antousiasme : *Je ne sai comment l'Opera, avec une Musique si parfaite, & une dépense toute Royale, a pû réussir à m'ennuier.*

Regardez un peu, combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre, pour avoir l'avantage, je ne dis pas, de divertir (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuier M. de la Bruyere. Ne seroit-ce point pour faire baailler ce galant homme, & l'endormir, que le Roi

o au-

auroit dépensé des millions, & des millions, à bâtir Versailles, & Marly?

Dans un autre endroit, M. de la Bruyere, changeant de personnage, se revêt de celui de Socrate; & se fait dire des injures honorables par des sots, qu'il fait naître exprés. Il s'inquiete, il s'agite, il supose, qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à present, a dit que M. de la Bruyere, comme de Socrate, qu'il est en délire, &c. M. de la Bruyere est M. de la Bruyere, comme un chat est un chat, & puis c'est tout: sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.

Avant cela M. de la Bruyere avoit pris un caractere un peu moins fort, & plus agreable: ce n'est pas celui d'un facheux Socrate, ni d'un Mysantrope, qui ne s'accommode de rien; mais c'est le caractere d'un Philosophe accessible. *O! homme important* (s'écrie-t'il) *& chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices. Venez dans la solitude de mon cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour: Vous me trouverez sur les Livres de Platon, qui traitent de la spiritualité de l'ame, & de sa distinction d'avec les corps, ou la plume à la main, pour calculer les di-*

distances de Saturne, & de Jupiter, j'admire Dieu dans ses ouvrages, & je cherche par la connoissance de la verité à régler mon esprit, & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuier en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'aportez quelque chose de plus précieux que l'or, & l'argent, si c'est une occasion de vous obliger, &c.

Rien n'est de si beau que ce caractere: mais aussi faut-il avoüer, que sans suposer d'antichambre, ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire soi-même auprés de M. de la Bruyere, avant qu'il eût un aparnement à l'Hôtel de.... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une legere tapisserie. Le vent, toûjours bon serviteur des Philosophes, courant au devant de ceux, qui arrivoient, & retournant avec le mouvement de la porte, levoit adroitement la tapisserie, & laissoit voir le Philosophe, le visage riant, & bien content d'avoir occasion de distiler dans l'esprit, & le cœur des survenans, l'élixir de ses meditations.

M. de la Bruyere décrit parfaitement bien l'état auquel il étoit alors; c'est dans la page 448. de la neuviéme édition de

son

ſon livre, où ſous la figure d'un Auteur forcé, qui eſt encore un autre de ſes caracteres, il ſe fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. *Qu'on ne me parle jamais* (dit-il) *d'encre, de papier, de plume, de ſtile, d'Imprimeur, d'Imprimerie : Qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, Antiſtene, continuez d'écrire ..... Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt, & qui ſera livre ..... Suis-je mieux nouri, & plus lourdement vétu? ſuis-je dans ma chambre à l'abri du Nort? ai-je un lit de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la Place? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire? Dites que j'ai beaucoup de vent, qui ne ſert à rien? Ai-je un grain de ce métail, qui procure toutes choſes.*

Il faut avoüer, que M. de la Bruyere a beaucoup ſouffert de ſa qualité d'Auteur ; & qu'il a été long tems à étudier ſur les bancs de Luxembourg, & des Tuilleries, la Cour, & la Ville. Mais à la fin ſon merite illuſtré par les ſouffrances, a éclaté dans le monde ; les gens ont ouvert les yeux, la vertu a été reconnüë pour ce qu'elle eſt ; & M. de la Bruyere, changeant de fortune, a auſſi changé de caractere. Ce n'eſt plus un Auteur timide, qui s'humilie dans ſa diſgrace : c'eſt un

Auteur au dessus du vent, & qui s'aprochant du Soleil, morgue ceux, qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration ; *Tout le monde s'éleve contre un homme, qui entre en réputation. A peine ceux qu'il croit ses amis, lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiere vogue, qui semble l'associer à la gloire, dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extremité, & aprés que le Prince s'est déclaré par les récompenses. Tous alors se raprochent de lui ; & de ce jour-là seulement, il prend son rang d'homme de mérite ;* c'est-à-dire sans figure, que l'Academie Françoise a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a consenti ; le tems que M. Pellisson a prédit étant arrivé, que l'Academie, par une politique mal entenduë, ne voulant pas aller au devant des grands hommes, pour les faire entrer dans sa compagnie, se laisseroit entraîner par les brigues ; & donneroit malgré elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit pas accorder par son choix, à la capacité, & au merite.

Il n'est point de Philosophe plus humble en aparence, ni plus fier en effet, que M. de la Bruyere. Il monte sur ses grands chevaux ; & à mesure qu'il s'éleve, il parle avec plus de hardiesse, & de confiance.

L'on

L'on peut (dit-il) *refuser à mes Ecrits leur récompense ; on ne sauroit en diminuer la réputation : & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?* Personne, M. de la Bruyere : Car, qui au monde se choque de vos mépris, & redoute cette sentence ambiguë, *Si on ne goûte point ces Caracteres, je m'en étonne? Si on les goûte, je m'en étonne de même?*

Pour moi, je m'en tiens à ce dernier. J'avouë pourtant en honnête homme, & en critique sincere, que le Livre de M. de la Bruyere, est d'un caractere à se faire lire. De tout tems ceux, qui ont écrit contre les mœurs de leur siecle, ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination, que la plupart ont pour la satyre, & du plaisir, que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en general, & assez legerement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du *Gyges*, du *Genius sæculi*, & des autres Livres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner, si les Caracteres de M. de la Bruyere ont été si courus, & imprimez

jus-

jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caracterise toutes les personnes de la Cour, & de la Ville, qui sont tachez de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est réveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles, & les Ecrits, qui suposent des clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : la Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, sur les vices de la Ville pour en turlupiner ; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'aprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville, & de la Cour.

J'avouë encore, que si M. de la Bruyere avoit pris un bon stile, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ses portraits, qu'on ne pouroit, sans injustice, mépriser son Livre. Sa maniere d'écrire (selon M. Menage) est toute nouvelle ; mais pour cela, elle n'en est pas meilleure, il est difficile d'introduire un nouveau stile dans les Langues, & d'y réussir, principalement quand ces Langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui. Senéque, Barclée, Juste Lipse, & les autres, qui s'en sont voulu mêler dans le Latin, n'ont

point

point été aprouvez par les plus ſages Critiques ; & dans la Langue Françoiſe, Cirano de Bergerac, & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gratien, ſont inſuportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procés à ces gens-là, & le ſien propre, lorſqu'il dit dans ſes Caracteres page 134. *L'on voit des gens, qui dégoûtent par leurs ridicules expreſſions, par la nouveauté, & j'oſe dire, par l'improprieté des termes, dont ils ſe ſervent, comme par l'alliance de certains mots, qui ne ſe rencontrent enſemble, que dans leur bouche ; & à qui ils font ſignifier des choſes, que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne ſuivent en parlant, ni la raiſon, ni l'uſage, mais leur bizare génie.* Voilà M. de la Bruyere copié au miroir, & d'aprés nature.

Il eſt vrai qu'avant cela, ce Monſieur avoit dit page 50. *Que l'on peut en une ſorte d'Ecrits* (il entend parler des ſiens) *hazarder de certaines expreſſions, uſer de termes tranſpoſez, & qui peignent vivement ; & plaindre ceux, qui ne ſentent pas le plaiſir, qu'il y a à s'en ſervir, ou à les entendre.* M. de la Bruyere ſe chatoüille ici pour ſe faire rire. Certes il faut être bien bon, pour s'imaginer du plai-

plaisir, où il n'y a que des duretez à essuïer : Car qu'y a-t'il de plus dur dans la Langue Françoise, qui étant toute unie, suit exactement l'ordre naturel dans ses constructions, que de transposer ses termes, & de former de l'embaras, où il n'y en doit point avoir. Nos Poëtes mêmes, à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la versification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la derniere extrêmité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'est là une des graces de nôtre langue de ne rien transposer, ni dans la Prose, ni dans la Poësie ; ce qui aïant été découvert au commencement de ce siecle par M. de Malherbe, & par le President Menard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.

J'accorde que pour l'expression, il faut quelquefois hasarder, pour soûtenir des pensées fortes, & sublimes : Mais quand on n'a rien que de commun à dire, & qu'on n'est pas capable de rien produire de fort relevé ; il est de la sagesse d'accommoder son stile à son foible génie, & de réduire ses expressions à la médiocrité de ses pensées.

J'ose même dire qu'un stile simple, sans être

être bas, conviendroit davantage, qu'un stile si relevé au sujet que traite M. de la Bruyere. Ce n'est pas dans les simples portraits, que les habiles Peintres s'abandonnent à la vivacité de leur imagination. Ils choisissent leurs attitudes, & pensent seulement à bien colorier les personnes qu'ils representent, & à les faire ressembler. Ils réservent les coups hardis, les emportemens, & la fureur, pour ainsi dire, qui leur est commune avec les Poëtes, pour les grands desseins, & pour l'Histoire.

Personne avant M. de la Bruyere (dit M. Ménage) *n'avoit trouvé la force, & la justesse d'expression, qui se rencontrent dans son Livre.* En verité M. Ménage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du livre de M. de la Bruyere, où cela se trouve : en récompense on lui montreroit au double, où cela ne se trouve point. Mais c'est bien gratuitement, & sans y penser, que M. Menage vient nous dire, qu'avant M. de la Bruyere, personne n'a trouvé la force, & la justesse d'expression, qu'il s'imagine dans ses Caracteres. Bien auparavant cet Auteur, deux celebres écrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force, qu'elles pouvoient souffrir en gar-

gardant la raison : ce sont Messie Ni-cole, & de S. Evremont ; mais elle comparaison de M. de la Bruyere avec ces Mrs ? Ceux-ci revêtent leurs pensées, qui sont nobles, d'expressions hardies ; mais toûjours justes, toûjours propres à leur sujet. Le sublime de leurs expressions est au niveau de leurs pensées. M. de la Bruyere, qui n'a point de stile formé, écrivant au hasard, employe des expressions outrées en des choses tres-communes ; & quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible. Il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans les paroles, sans jamais attraper le point d'unité, qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret, & la finesse de cet art merveilleux.

M. Menage ajoûte, que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire ; M. de la Bruyere affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle necessité : En voici un exemple, qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90 où il dit, que *la Pruderie est une imita-*

tio

tion de la sagesse. Cette pensée est si claire, qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons, tirées de je ne sai où : cependant voïons quels tours, & quels détours M. de la Bruyere prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. *Un Comique* (dit-il) *outre sur la Scene ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions : Un Peintre fait d'aprés nature, force, & exagere une passion, un contraste, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs, & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pieces, qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume, que n'en ont celles de l'original : de même la Pruderie est une imitation de la sagesse.*

Outre que tout ce discours sent fort son galimatias : qui je vous prie, aprés cét exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit M. Menage) que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six.

Mais ce qui est de beau chez M. de la Bruyere (continuë M. Menage) *c'est que non obstant la hardiesse de ses expressions, il n'y en a point de fausses, & qui ne rendent heureusement sa pensée.* Qu'on examine le texte, qu'on vient de raporter ;

& l'on verra quelle justesse il y a entre *un Comique, qui outre ses Personnages ; un Poëte, qui charge ses descriptions ; un Peintre, qui fait d'aprés nature, force, exagére une passion, un contraste des attitudes ; un copiste, qui (s'il ne mesure au compas les grandeurs, & les proportions) grossit ses figures, donne à toutes les pieces, qui entrent dans l'ordonnance de son Tableau, plus de volume, que n'en ont celles de l'original ; & la pruderie, qui est une imitation de la sagesse.* Tout de bon, s'il y a en cela de la justesse, il faut dire, que c'est une justesse, qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuster.

D'ailleurs dit-on en François, *un Peintre, qui fait d'aprés nature*, pour dire, *qui peint d'aprés nature ?* En langage de peinture, dit-on, *forcer une passion, un contraste, des attitudes*? Et le mot de *Volume* est-il bien emploïé où le place M. de la Bruyere? Un Geométre comme lui ne devoit pas s'y tromper. *Volume* se dit des choses, qui se mesurent, & se pesent : Et l'on dit fort bien, qu'une Statuë d'or de cent marcs, n'est par du même volume, qu'une Statuë d'argent de même poids : mais cela ne se peut dire des figures d'un Tableau, qui bien qu'elles se mesurent, ne se pésent point que chez M.

de

de la Bruyere. De plus on ne dit point les pieces d'un Tableau ; mais les figures d'un Tableau, le mot de *Pieces* étant réservé pour le Blason, comme M. de la Bruyere le sait, ou ne le sait pas.

Ce ne seroit jamais fait, si l'on vouloit critiquer toutes ses expressions forcées, impropres, & peu naturelles, qu'on veut faire passer pour des beautez, & des rafinemens de langage. Est-ce parler naturellement, & proprement, comme le souhaite M. de la Bruyere en plusieurs endroits de son Livre, de dire que *la veritable grandeur se laisse toucher, & manier*? Cela en bon François, & selon la raison, ne se peut dire que des choses corporelles, qui se manient, & se touchent. Dit-on en bons termes, *jetter de la profondeur dans des Ecrits*? M. de la Bruyere le dit page 45. Mais le bon sens, & l'usage ne le disent point. Dire, comme M. de la Bruyere page 173. en parlant des gens, qui ne sauroient garder leur secret, *qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens*: N'est-ce pas là outrer ses expressions? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit: *Ils ne remüent pas les lévres, & on les entend; on lit leur secret sur leur front, & dans leurs yeux.*

Je doute fort (ajoûte M. Menage)

que cette maniere d'écrire soit suivie. Et pourquoi non? combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchant originaux. Néanmoins j'accorde à M. Menage, que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant stile de M. de la Bruyere

M. de la Bruyere est merveilleux (dit M. Ménage (*à attraper le ridicule des hommes & à le déveloper.* Il devoit dire plûtôt, à l'enveloper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des sphinxs, & des chimeres, qui n'ont nulle vrai-semblance.

M. Menage, tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyere, est contraint de reconnoître, que ses portraits sont un peu chargez. Il fait la petite bouche, & n'ose dire (comme il est vrai) que ses portraits sont trop chargez, & si peu naturels, que la pluspart ne conviennent à personne.

Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses portraits, & s'abandonner à ses imaginations: mais quand on peint d'aprés nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyere travalle plus en détrempe qu'à l'huile; qu'il n'entend pas les divers tons, ni l'union des couleurs; & que d'ordina-

re

re ſes Tableaux ne ſont que croquez ; il a encore le malheur, ne ſachant pas deſſiner correctement, qu'il *ſtrapaſonne* ſes figures, & en fait des groteſques, & des monſtres.

Mais (dit-on) c'eſt que M. de la Bruyere travaille de fantaiſie ; qu'il n'a perſonne en vûë, & qu'il ne penſe qu'à repreſenter des Fantômes. Je réponds hardiment que cela n'eſt point vrai. Et quoique M. de la Bruyere ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur deſavoüer le portrait, qu'il a fait de Santeüil ſous le nom de *Theodas*. S'il reconnoît ce portrait pour être celui de Santeüil, comme il faut qu'il le reconnoiſſe, ou qu'il nous prenne pour des Gruës: Il ſera obligé d'en reconnoître encore plus d'une douzaine, & aprés ceux-là tous les autres, qui ne ſe ſont pas rencontrez fortuitement au bout de ſon pinceau (comme il tâche de le faire croire) mais qu'il a peint de deſſein formé.

Ce qui eſt vrai (& c'eſt par-là qu'en bon Chrêtien il prétend eſquiver le menſonge) c'eſt que ſes portraits ne ſont pas entierement d'aprés nature, y aïant mêlé ſes propres imaginations. Mais c'eſt en cela qu'il a grand tort : car comme il n'y a point d'homme, qui n'ait deux côtez,

l'un bon, & l'autre mauvais, il auroit moins offensé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez.

Menalque, par exemple, a des absences d'esprit, qui lui font faire de fausses démarches: c'est un defaut, je l'avouë; mais un defaut, qui peut être effacé par les bonnes qualitez de Menalque. Cependant M. de la Bruyere, pour faire valoir ses Caracteres, charge Menalque de tout ce qu'on se peut imaginer de plus extravagant, & de moins croïable. Les gens, qui ne connoissent Menalque que selon les idées de ce Peintre, qui se jouë, tiennent Menalque pour le Roy des petites Maisons. Ainsi le faux Menalque, substitué dans l'esprit des gens au veritable Menalque, deshonore celui-ci, & laisse une tache honteuse dans sa maison, qui est illustre. Ce que je dis de Menalque, se peut dire de tous les autres, qu'il a plû a M. de la Bruyere de barboüiller de ses vilaines couleurs.

M. de la Bruyere à l'entrée de son Livre page 5. prie le Lecteur, *de ne point perdre son titre de vûë, & de penser toûjours, que ce sont les Caracteres des mœurs*

mœurs de ce siécle qu'il décrit. J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere : mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des païs perdus ; & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere, qui n'apartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet ouvrage, il devoit le reserrer, & s'en tenir aux Caracteres de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses, qui ne distinguent point nôtre siécle des autres siécles ; mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément, & de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre.

Souvent il fait le mysterieux, où il n'y a point de mystere. Ainsi à la page 468. pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même, que *l'esprit de discernement est la chose du monde la plus rare ;* il exagere, & prononce d'un ton de Prophête cette belle Sentence : *Aprés l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans, & les perles.* Les gens de Village admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere sait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchassée dans un pur *galimatias.* Car il n'est point vrai, que

les diamans, & les perles soient des choses tres-rares, & si rares, qu'il n'y ait que l'esprit de discernement, qui soit plus rare: ce qu'il faudroit suposer, pour soûtenir la pensée de M. de la Bruyere, & la rendre raisonnable. Les diamans, & les perles à la verité sont précieuses; mais pour rares, il y a mille choses en France, & ailleurs, plus rares que les perles, & les diamans; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans, & de perles, plûtôt que dix ou douze feüilles de papier de la Chine. Ainsi les perles, & les diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere concluë, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, *que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare.*

M. de la Bruyere a le don de se contredire, & de ne s'entendre pas lui-même: cela paroît dés l'entrée de son Livre à la page 11 Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçûë, que les Anciens ont tout dit; qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. *Tout est dit* (s'écrie M. de la Bruyere) *& l'on vient trop tard depuis plus de sept milla ans qu'il y a des hommes, & qui pensent sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau,*

& le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner aprés les Anciens. Tout est bon jusques-là : mais comme si M. de la Bruyere se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens, ce qui gâte tout, *les habiles d'entre les Modernes.* Car par là il égale les modernes aux Anciens; & fait voir, puisqu'il y a des modernes aussi bien que des Anciens, aprés lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau, & de meilleur dans la morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est, que M. de la Bruyere a voulu se précautionner contre les reproches, qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur, qu'il introduit contre sa maxime, des modernes habiles, aussi inventifs dans la morale, que les anciens.

On lui céde cet avantage, & on pouroit bien montrer, qu'il y a des maximes dans sa morale, qui sont de son invention: mais il est tems de finir; & si j'avois seu que M. de la Bruyere étoit déja mort, quand je fis la critique de son Livre, que je supprime, je ne me serois pas donné la peine d'écrire : car quel avantage y a-t'il de s'attaquer à un mort, qui ne pouvant répondre, ne sauroit éclaircir

 nos

nos doutes, ni résoudre nos difficultez.

On voit par le livre de M. de la Bruyere, que plusieurs l'ont averti de ses défauts; mais qu'il ne l'a pas trouvé bon. Il disoit d'un air dédaigneux, quand on lui en parloit : *Si les beaux Esprits n'aprouvent pas mon ouvrage; il me suffit qu'il soit aprouvé par les bons Esprits, & les Gens de bon sens.*

Il seroit souhaitable qu'il nous eût dit, ce qu'il entendoit par beaux esprits : car je mets en fait, que les veritables beaux esprits sont de fort bons esprits; quoique les bons esprits, & les gens de grand sens ne soient pas toûjours beaux esprits. Et c'est peut-être là un des caracteres, qui distingue plus le siécle present des autres siécles. Les plus beaux esprits, que nous aïons eus depuis cent ans; comme Galilée en Italie, Grotius en Hollande, Bacon, & Digby en Angleterre, Descartes, Gassendi, & plusieurs autres en France, étoient tous de tres-bons esprits. La preuve s'en trouve dans leurs Ecrits, où le beau, & le bon sont heureusement alliez ensemble. Il y a donc aparence que par beaux esprits, M. de la Bruyere entend les esprits superficiels.

Je n'ai garde de dire que ceux, qui aprouvent le Livre de M. de la Bruyere, sont

des

des esprits de cette trempe; mais je peux bien assurer que ce sont, ou des gens, qui lisent les livres superficiellement, & sans examen, ou que ce sont des personnes, qui se trouvent dans l'obligation de loüer M. de la Bruyere.

Le P. Bouhours l'a élevé jusques aux nuës, le rangeant entre les Auteurs celebres, qui ont fourni à son Recueil de Pensées choisies. Cela s'est fait je croi autant par politique qu'autrement: mais à tout prendre, je ne pense pas, que jamais le P. Bouhours ait loüé absolument M. de la Bruyere, & sans restriction mentale. Il est trop habile Jesuite pour avoir fait ce coup-là purement, & simplement. D'ailleurs si M. de la Bruyere est un excelent Ecrivain, il faut dire, que toutes les régles du P. Bouhours sont fausses: ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.

M. l'Abbé Fleury (ce dit-on) a loüé M. de la Bruyere dans son discours d'entrée à l'Academie; & l'a presque comparé aux bons Auteurs de l'Antiquité. J'ai un singulier respect pour M. l'Abbé Fleury. C'est un excelent homme, & un Ecrivain aussi judicieux qu'il est docte: mais il m'est un peu suspect en ce lieu-ci. L'honnêteté dont il fait profession, l'a obli-

obligé de loüer avec quelqu'excès M. de la Bruyere, dont il prenoit la place à l'Academie; outre que cette illustre Assemblée exige de ses Candidats cet encens, comme une espece de tribut, qu'ils doivent à la memoire des Predecesseurs, qui leur ont fraïé le chemin à l'immortalité.

M. Ménage, comme nous l'avons vû, a donné un grand relief aux caracteres de M. de la Bruyere; mais ce M. Menage disoit bien des choses sans reflexion : ses *Menagiana* le témoignent assez. Il louë, & blâme d'ordinaire, plûtôt ce semble, pour parler, & ne pas demeurer court, que pour blâmer, & loüer avec jugement, & la balance à la main.

On ajoûte, que Messieurs de l'Academie Françoise ont assez témoigné leur estime pour M. de la Bruyere, & pour ses ouvrages, en le recevant dans leur corps. Si ces Messieurs l'avoient choisi, cela diroit quelque chose : car bien que M. de la Bruyere dise dans son Discours à l'Academie, qu'il n'a *emploïé aucune médiation pour y être reçû que la singularité de son Livre;* comme il dit le contraire dans ses caracteres, & qu'il avouë que c'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiere, qui lui

lui ſoit venuë à la penſée, doit être la meilleure ſelon ſes régles.

M. de la Bruyere dit, que deux Libraires ont plaidé à qui imprimeroit ſon Diſcours à l'Academie; & qu'enfin Meſſieurs de l'Academie ont voulu, malgré les opoſitions, que cette piece fût imprimée, comme toutes les autres de la même nature. Certainement Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, aïant reçû M. de la Bruyere, ont dû faire imprimer ſon Diſcours: car de le ſuprimer, c'auroit été ſe condanner eux-mêmes, & blâmer leur élection. Mais ce trait de prudence non plus que le debat des Libraires, ne donnent, ni ſel, ni ſauge à la piece d'éloquence de M. de la Bruyere, qui eſt une piece tres-inſipide, auſſi-bien que l'ennuïeuſe Préface, qui s'y trouve attachée. Tout ce que M. de la Bruyere y dit contre Theobalde, ne fait que confirmer le jugement de ce critique, qui avoit dit à cœur ouvert en parlant du Diſcours de M. de la Bruyere: *Je viens d'entendre une grande vilaine Harangue de l'Auteur des Caracteres, qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuïé à la mort.*

Pour moi je ne ſuis point de ceux, qui blâment M. de la Bruyere à tous égards; ni de ceux auſſi, qui le loüent ſans réſerve.

J'eſ-

J'eſtime toutes les bonnes choſes, qu'il a tirées de nos bons Auteurs; mais je n'eſtime pas la maniere, dont il les a miſes en œuvre. J'aurois mieux aimé, qu'il nous les eût données tout bonnement, comme il les a priſes, que de les avoir obſcurcies par ſon jargon, prétendant les faire paſſer pour des choſes de ſon invention, & d'une fonte nouvelle. Je louë la bonne intention qu'il a euë de réformer les mœurs du ſiécle preſent, en découvrant leur ridicule; mais je ne ſaurois aprouver, qu'il cherche ce ridicule dans ſa propre imagination, plûtôt que dans nos mœurs mêmes; & qu'outrant tout ce qu'il repreſente, il faſſe des portraits de fantaiſie, & non des portraits d'aprés nature, comme le ſujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire, que M. de la Bruyere debite dans ſes caracteres; mais je ne puis ſouffrir, qu'il viole ces régles, qui ſont du bon ſens, pour ſuivre le déréglement d'un génie capricieux; & que par deſſus tout, il veüille faire paſſer ce déréglement, pour un ſublime, qui n'eſt connû, ni goûte que des eſprits les plus grands, & les plus rares. En un mot, je louë le deſſein de M. de la Bruyere, qui eſt hardi, & treshardi, & dont le Public pouroit tirer quelqu'utilité; mais je dis, ſans façon,

que ce deſſein n'eſt pas executé de main de maître; & que l'entrepreneur eſt bien au deſſous de la grandeur de ſon entrepriſe.

Antiſtenes bene vale.

METHODE POUR LIRE L'HISTOIRE.

CELUI qui prétend, Monſieur, vous aprendre toute l'Hiſtoire dans le peu de tems, que vous me marquez, n'a pas envie, je croi, de tenir tout ce qu'il vous promet. Cela ſurpaſſe ſes forces, & celles de tous les Maîtres du monde: A peine toute la vie d'un homme, quoique tres-longue, y peut-elle ſuffire. J'avouë néanmoins, qu'il y a des voïes abregées pour y parvenir, & que les méthodes peuvent beaucoup ſervir. Mais pour ce qui eſt de la méthode de Bodin, qu'on vous propoſe de lire d'abord, je ſuis perſuadé par ma propre experience, que cet ouvrage eſt plus propre aux gens déja

déja fort avancez dans la connoiſſance de l'Hiſtoire, qu'aux perſonnes comme vous, qui n'ont pas encore commencé.

Bodin n'eſt pas le ſeul, qui dans le dernier ſiécle s'eſt formé un ordre pour lire l'Hiſtoire utilement, d'autres habiles hommes ont travaillé à digerer cet ordre, & à le rendre facile dans l'uſage. Comme nous n'avons guéres d'eſprit plus net, plus judicieux, & plus ſavant en cette matiere que Sigonius, auſſi la méthode qu'il nous a donnée au commencement de ſes œuvres, qu'on apelle critiques, me ſemble la meilleure. Je trouve ſeulement qu'il entre-coupe trop les Auteurs, & renvoïe trop ſouvent de l'un à l'autre.

Sur cet ordre de Sigonius, je m'en ſuis preſcrit un autre plus ſimple, & ſi j'oſe dire, moins confus : Auſſi n'eſt-il pas ſi ample ; mais il eſt ſuffiſant, en ce qu'il ne laiſſe aucun des bons Auteurs, & les propoſe à lire les uns aprés les autres, ne les entre-mêlant point, ſi ce n'eſt pour remplir des interruptions qu'on ne peut remplir autrement ; ou bien pour donner des connoiſſances neceſſaires, qui ne ſe trouvent point ailleurs.

J'ai ſeulement obſervé de commencer par ceux, qui conduiſent leur narration moins avant, de les lire tous entiers, &

de

de venir enfin aux autres, qui les suivent immediatement; parce que le dernier vous remet à l'esprit, ce que vous avez lû dans le premier, & il vous aprend des choses nouvelles, qui vous sont confirmées par celui, que vous prenez aprés lui. Ainsi dans l'Histoire Gréque, vous vous rafraîcherez la memoire de ce que vous aurez déja lû, quand aprés Hérodote, Thucydide, & les sept livres de l'Histoire Gréque de Xenophon, vous reprendrez les dix derniers livres de Diodore, qui repete la plûpart des choses, que ces trois premiers ont dites, & pousse encore son Histoire jusques bien avant dans celle des successeurs d'Alexandre, & de l'Empire Romain.

Vous le ferez même avec bien plus de soûlagement, & de plaisir, à mon avis, que si incontinent aprés avoir lû dans Herodote la Descente de Xerxes, vous alliez prendre la même narration dans Diodore; & l'aïant finie, vous recouriez à la Guerre du Peloponese dans Thucidyde, puis la reveniez voir dans Diodore, pour le quitter derechef, & retourner à Xenophon, & de Xenophon à Diodore; pour rejoindre ce qu'il a écrit depuis la Bataille de Mantinée.

Je tiens que nôtre memoire ne se con-

firme pas si bien en lisant une même chose coup sur coup, dans deux ou trois Auteurs, comme si aprés l'avoir lûë dans l'un, vous y continuez la lecture d'autres évenemens, & que vous veniez ensuite à reprendre les premiers dans un nouvel Auteur, aprés un notable intervale. Il faut pourtant excepter Plutarque, lequel vous ne devez pas lire tout d'une suite; mais prendre les Vies des Hommes Illustres, qu'il a écrites, selon que vous verrez que ces Personnages font partie de l'Histoire, que vous allez lire, ou que vous avez déja lûë.

Il y a encore quelques pieces singulieres, qui doivent être enchassées en vôtre lecture, selon que vous le jugerez plus à propos; & il semble qu'Appian ait eu dessein, que l'on se servît en cette façon de ce qu'il nous a laissé.

J'ai fait cette digression, pour rendre raison en quelque maniere de l'ordre, que je me suis prescrit à moi-même, & que je vous propose pour vôtre instruction; à quoi j'ajoûterai, qu'avant d'en venir aux Auteurs, qui traitent les choses tout au long, il est necessaire de prendre un abregé de l'Histoire jusqu'à un certain periode, puis lire tous vos Auteurs particuliers, jusqu'à-ce qu'ils vous y aient conduit:

duit : & quand vous y ferez parvenu, vous reprendrez le même abregé, ou un autre, qui vous récapitulera tout ce que vous aurez lû dans les Auteurs particuliers.

Mais comme il est impossible, que vous tiriez du plaisir de l'Histoire, ni même que vous l'entendiez, si vous ignorez le tems, & les lieux, où le tout s'est passé, ne vous y apliquez point sans la connoissance de la Geographie, & de la Chronologie. Pour celle-ci, vous en aprendrez assez dans le *Rationarium Temporum* du Pere Petau, & dans la Chronologie, qui est à la fin du second volume de son ouvrage *de Doctrina Temporum*. J'estime d'autant plus ce livre, que sa Chronologie est la plus seure, & la plus nette, que j'aïe encore vûë; & qu'il se trouve dans ce même volume plusieurs Questions de Chronologie, aussi agréables, qu'elles sont utiles. Le *Rationarium* seul pouroit suffire; mais la Chronologie vous donnera les choses plus exactement rangées.

Quant à la Geographie, l'introduction de Cluverius, avec les Tables de Ptolomée, & de Bertius, vous peuvent donner autant de connoissance qu'il en faut. Cependant je vous conseillerois de commencer cette étude par Strabon, qui est un

 ex-

excellent Auteur, si vous n'aimez mieux en remettre la lecture aprés celle de l'Histoire; parce que Strabon raporte tant de particularitez, qu'il paroît souvent ennuïeux à ceux, qui n'ont pas la connoissance de l'Histoire generale.

Encore ce mot d'avis pour la Chronologie. En cette science, on apelle Epoque, un évenement remarquable, d'où l'on commence à compter les années, dont on se sert pour régler la datte des tems. Ainsi l'Epoque des ans de Jesus-Christ, est sa nativité, & nous disons qu'à present nous courons l'année 1698. de Jesus-Christ.

Or dans toute la suite des tems jusqu'à nous, il y a quatre Epoques principales. La premiere est, celle de la Periode Julienne, inventée par Scaliger, avec une utilité si évidente, qu'elle a été aprouvée par le P. Petau, qui d'ailleurs a tant écrit contre lui. La seconde est, celle des Olympiades, destinées particulierement à l'usage de l'Histoire Gréque, & à la suputation de ses années. La troisiéme Epoque se prend de la fondation de Rome, de laquelle se sont aussi principalement servis les Romains: Et la quatriéme, la Nativité de Jesus-Christ, propre aux Chrétiens.

Vous

Vous ſerez ſans doute étonné de voir, que je ne m'arrête point à l'Epoque de la creation du Monde; mais vous le devez être encore davantage, quand vous ſaurez, que le commencement de la Periode Julienne, ſe prend 730. ans avant la creation du Monde. Je m'expliquerai une autrefois plus au long ſur ce Paradoxe; cependant voïez ce qu'en dit le P. Petau dans le huitiéme chapitre du ſeptiéme livre, & dans le premier du neuviéme *de Doctrina Temporum*.

Quant aux Olympiades, & à la fondation de Rome, il n'y a que vingt-deux ans de l'un à l'autre : car les Olympiades furent inſtituées en l'an 3938. & Rome fut bâtie en 3960. de la même periode.

Outre ces quatre Epoques generales, vous en trouverez encore de particulieres dans chaque Etat, & chaque Nation, que vous pourez remarquer de vous-même.

Pour vous conduire donc ſans confuſion, & vous affermir la mémoire dans l'ordre des tems; voici à peu prés comment vous devez vous y comporter.

Quand vous lirez un Auteur, vous aurez ſoin de vous informer de tout ce qui ſe peut ſavoir de ſa vie, & de ſa condition; & vous marquerez ſur vôtre journal le tems auquel il a vécu. Enſuite, quand vous

ſerez entré dans ſa narration, voïez quelles actions il raconte, & en quel tems elles ſont arrivées : Si c'eſt avant les Olympiades, marquez au haut de la page l'année de la Periode Julienne, ſous laquelle le P. Petau aura rangé ce que vous lirez, & marquez-le de cette façon, *Periode Julienne* 3500. ou un autre nombre : Si c'eſt depuis les Olympiades, vous y ajoûtez les années des Olympiades : Et ſi c'eſt depuis la nativité de Jeſus-Chriſt, vous y ajoûterez encore l'année de Jeſus-Chriſt. Le Pere Petau a continué le nombre des Olympiades juſqu'à la fin de ſa Chronologie ; mais je ne voudrois pas m'en ſervir paſſé la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je ne me ſervirois pas non plus de celle de la fondation de Rome, aprés la ruine d'Auguſtule par Odoacre ; car c'eſt-là que ſe termina la durée de l'Empire Romain ; & depuis ce tems-là, vous ne devez plus vous arrêter à d'autres Epoques generales, qu'à celle de la Periode Julienne, & à celle de Jeſus-Chriſt.

Tout cela poſé pour la Chronologie, il reſte ſeulement à vous avertir, que vous ne devez prendre pour guide qu'un ſeul Auteur, & que celui-là doit être le Pere Petau. Que ſi vous trouvez dans vôtre lecture quelque choſe, qu'il n'ait pas remarquée,

marquée, vous pourez avoir recours à la Bibliothéque Historiale de Nicolas Vignier, qui contient bien des particularitez: mais raportez tant que vous pourez le tout aux années du Pere Petau.

Aprés ces préparatifs, je divise toute l'Histoire en trois, la Sainte, la Gréque, & la Romaine. Et pour vous donner une idée generale de toute l'Histoire, je vous conseille de prendre l'Epitome de Turselin; ou ce qui me semble le meilleur, le *Rationarium* du Pere Petau. Vous y lirez jusqu'à la fondation de Rome; & quand vous y serez parvenu, vous viendrez au particulier de l'Histoire Sainte, comprise dans la Bible, & dans les Antiquitez Judaïques de Josephe, & d'Egesipus. Mais avant que de venir à ces Livres, lisez ce que Sigonius a écrit *de Republicâ Hebraeorum*; & commençant la Bible, aïez sous les yeux la Description de la Terre-Sainte par Adrichomius, donné au Public par le P. Gaut.

Outre les Epoques generales, dont je vous ai déja parlé, vous pouvez encore vous servir de celles, qui sont particulieres à l'Histoire Sainte; Savoir, de la creation du Monde, de la sortie d'Egypte, de la fondation du Temple, de la captivité en Babylone, & des années, qui pré-

cédent la naissance de Jesus-Christ. Vous vous servirez de toutes ces Epoques particulieres, ou vous prendrez seulement celles qu'il vous plaira; & même quand vous serez dans l'Histoire des Rois, vous y pourez ajoûter les années du régne de chacun, & celles de son âge.

Aprés l'Histoire Sainte, suit la Gréque. La préparation, que je vous conseille d'y aporter, c'est de mettre devant vous la Carte de la Gréce de Nicolas Samson. Vous lirez dessus la Description qu'en a faite *Ubbo Emmius*, & celle de Pausanias. Vous passerez de-là au Traité du même *Ubbo*, touchant les principales Républiques de Gréce. Vous verrez pareillement ce qu'a fait Sigonius de celles d'Athenes, & de Lacedemone, avec ce qu'il y a joint des tems de ces deux Peuples.

Ensuite, vous prendrez les cinq premiers livres de Diodore de Sicile; & quand vous en aurez fini la lecture, vous aurez recours à la Vie de Thesée dans Plutarque. Au commencement de cette vie, vous marquerez sa naissance, qui fut en l'an 3455. de la Periode Julienne. Cet exemple vous servira pour réduire toutes les choses selon leurs années, jugeant des inconnuës par celles dont vous aurez connoissance; & vous suivrez cet-

te

te vie de page en page, marquant les années de la periode, & celle de l'âge de Thesée, selon que les choses, dont il est parlé, le requerront. Ainsi quand vous viendrez à l'endroit, où il est dit, que Thesée envoïa en Créte, défit le Minotaure, vous mettrez au haut de la page *Period. Jul.* 3483. *ætat. Thes.* 28. L'année suivante Thesée parvint à la Couronne, & là vous ajoûterez l'année de son Régne.

Aprés la vie de Thesée, lisez celle de Lycurgue, ensuite celle de Solon, puis l'Histoire d'Herodote; & quand vous serez à la fin de son sixiéme livre, vous lirez les vies de Miltiades, de Themistocles, d'Aristides, de Pausanias, & de Cimon dans Æmilius Probus; & les vies des mêmes Themistocles, Aristides, & Cimon dans Plutarque.

Cela fait, continuez Herodote; & aprés l'avoir achevé, lisez Thucydide: mais n'entreprenez point sa lecture, que vous n'aïez lû la vie de Pericles dans Plutarque Ensuite de Thucydide, voïez dans Æmilius Probus les vies d'Alcibiade, de Thrasibule, de Conon, d'Iphicrates, de Cabrias, de Thimothée, d'Agesilas, de Pelopidas, & d'Epaminondas. Relisez encore les vies d'Alcibiade, d'Agesilas, de Pelopidas, & d'Epaminondas

dans Plutarque; & de-là venez aux sept Livres de l'Histoire Gréque de Xenophon. Aprés passez aux six Livres de la Guerre du jeune Cyrus contre son Frere Artaxerxes dans le même Xenophon. Lisez aussi la Vie de Datames dans Probus, celles d'Artaxerxes, de Dion, de Timoleon, de Demostene, & d'Alexandre dans Plutarque; & aprés celles-ci, voïez l'Histoire de Quinte-Curce, & celle d'Arrian, à quoi vous joindrez la Vie de Phocion, & celle d'Eumenes dans Plutarque. Vous recommencerez ensuite l'onziéme Livre de Diodore, & continuërez jusqu'à la fin du vingtiéme. Puis vous verrez dans Plutarque les Vies de Demetrius, Pyrrhus, Agis, Cleomene, Aratus, & Philopæmen, à qui l'on donne l'honneur d'avoir été le dernier des Grecs, avec lequel finit aussi l'Histoire Gréque; parce deslors elle se confond avec celle des Romains, qui commencérent à se rendre maîtres de la Gréce.

Que si vous desirez recapituler toute l'Histoire Gréque (comme il est bien juste) voïez ce qu'en a recueïlli *Ubbo Emmius*, depuis les premiers commencemens jusqu'à la Bataille de Mantinée.

Aprés l'Histoire Gréque, suit la Romaine, dans laquelle vous trouverez encore

core beaucoup de ce que vous aurez vû dans les derniers temps de l'Histoire Gréque.

La premiere disposition, que vous y devez aporter, est de prendre les Cartes de l'Empire Romain, publiées par Nicolas Samson, afin que vous aïez le plaisir de voir, comment les Romains sont parvenus à une si merveilleuse grandeur. J'y voudrois joindre aussi les Paralelles du P. Briet, qui vous feront entendre l'ancienne Geographie par la nouvelle, & la nouvelle par l'ancienne.

Avec ce secours, lisez Justin d'un bout à l'autre. Il vous remettra la suite de l'Histoire Universelle; & vous y verrez la jonction de la Romaine à la Gréque. Ensuite reprenez l'Epitome de Turselin, où vous l'avez laissé, c'est-à-dire à la fondation de Rome; & continuez cette lecture jusqu'au changement de la République en Monarchie.

Aprés cet Epitome, lisez les Vies de Romulus, & de Numa dans Plutarque. Puis les Fastes des Romains commentez par Sigonius, qui vous serviront beaucoup à régler vôtre Chronologie; non pas en les lisant tout d'un coup, mais à mesure que vous avancerez dans les tems.

Vous

Vous viendrez ensuite aux onze livres de Denis d'Halicarnasse, à la fin duquel il y a quelques fragmens, que vous raporterez en leur lieu, quand vous le trouverez dans les autres Historiens. Il y a aussi à la fin de cet Auteur quelques aditions, servant à l'Histoire Romaine, & une Chronologie particuliere, faite par *Glareanus*; mais il la faut encore raporter pour les années à celle du P. Petau.

Aprés Denis d'Halicarnasse, Historien à la verité ennuïeux, mais necessaire, à cause de l'exactitude, avec laquelle il a écrit les premiers commencemens de Rome, vient Tite-Live, la merveille de tous les Historiens pour la beauté du stile, & la singularité des raisonnemens. Lisez-en le premier livre, puis les vies de Publicola, & de Coriolan dans Plutarque. Et à la fin du sixiéme livre de Tite-Live, vous lirez la vie de Camille.

La seconde Décade de cet excellent Auteur ne se trouvant plus, vous supléerez cette perte, par l'Epitome, qui nous reste, & par la lecture de la vie de Pyrrhus; aprés laquelle, lisez les cinq livres que nous avons de Polybe; & qūand vous serez au commencement du second, où vous verrez la mort d'Amilcar, lisez sa vie, & celle d'Annibal dans Æmilius Probus.

Mais avant que de laiſſer Polybe, il faut vous avertir, qu'outre les cinq livres, qui reſtent entiers de lui, nous en avons encore de tres-conſiderables fragmens, que vous devez eſſaïer de raporter en leur lieu, ſoit dans Tite-Live, ſoit dans Appian ; & vous vous exercerez ainſi tres-utilement dans la ſcience de l'Hiſtoire.

Aprés avoir lû Polybe, viennent les vies de Marcellus, & de Fabius Maximus dans Plutarque ; & ſi vous m'en croïez, vous y joindrez encore celles d'Agis, de Cleomenes, & d'Aratus, puiſqu'il eſt aſſez ſouvent parlé des affaires de la Gréce dans les derniers livres de Polybe. De-là vous reprendrez le vingt-uniéme livre de Tite-Live, & les autres juſqu'à la fin du trente-neuviéme : puis doit ſuivre la vie de Titus Flaminius dans Plutarque, avec laquelle, & precedemment, il n'y auroit point de danger de repaſſer encore une fois celle de Philopæmon, & reprendre le quarantiéme de Tite-Live, qui eſt ce que nous avons d'entier.

Continuez l'Epitome du quarante-ſixiéme, puis liſez la vie de Paul Æmile dans Plutarque. Et ſi vous voulez ſavoir une particularité aſſez notable de la miſerable fin de Perſée, dernier Roi de Macedoine,

ne, vous la trouverez dans la premiere, & seconde Eclogue de Diodore Sicilien, qui sont un fragment du cinquantiéme Livre de son Histoire: ensuite duquel sont plusieurs autres fragmens, que vous devez raporter chacun au lieu, & au tems qu'ils doivent être, comme vous le jugerez en lisant les Auteurs.

Continuez les Epitomes jusqu'à ceux du quarante-neuviéme livre, puis lisez la Vie de Marcus Cato dans Plutarque. Reprenez aprés les mêmes Epitomes; & à la fin du cinquante-uniéme, où vous trouverez la consommation de l'Empire de Carthage, joignez-y ce qu'Appian a écrit des Guerres Puniques. Et parce que la derniere de ces guerres fut l'ouvrage du jeune Scipion, pour aprendre une singularité tres-considerable de ce Heros, voïez un grand fragment de Polybe dans les *Excerpta* que nous a donné Henry Valois.

Reprenez les Epitomes jusqu'au soixantiéme, qui est le dernier endroit, où je vois qu'il soit parlé des mouvemens de Syrie; & à mon avis, le vrai lieu d'en recapituler toute la suite; ce que vous ferez en lisant Appian de la Guerre Syriaque, aprés quoi vous reviendrez aux Epitomes, & les lirez jusqu'au dernier.

Vous verrez ensuite la Guerre contre

Ju-

Jugurtha dans Saluste; les Vies de Caïus Marius, de Sylla, & de Sertorius dans Plutarque. Et aprés celles-ci, le Livre des Guerres d'Espagne dans Appian, & la Vie de Luculle dans Plutarque.

Joignez-y les Guerres Mithridatiques dans Appian, la Vie de Marcus Crassus dans Plutarque, les Commentaires de César des Guerres des Gaules, les Vies de Pompée, & de Caton d'Utique, les Commentaires de César de la Guerre Civile, & les livres, soit d'Hirtius, ou d'Oppius des Guerres d'Alexandrie, d'Afrique, & d'Espagne; & enfin les Epitres Familieres, & *ad Atticum* de Ciceron; observant de remettre les dattes à toutes celles que vous pourez.

Les Commentaires de Paul Manuce sur les Familieres vous serviront beaucoup; & pour celles *ad Atticum*, il n'y a point de meilleure impression, que celle de Bosius in octavo: ces Epîtres vous aprendront beaucoup de particularitez de l'Histoire, & principalement celles *ad Atticum*, vous instruiront de la Guerre Civile, & des sentimens qu'en avoit Ciceron; & pour connoître quel personnage étoit Atticus, l'aimer, & admirer, lisez sa Vie dans Æmilius Probus.

De-là passez aux Philippiques de Ciceron.

ron. Voïez ſa vie, & celle de Brutus dans Plutarque; joignez-y Appian des Guerres Civiles, & la vie de Marc-Antoine dans Plutarque, par la défaite, & la mort duquel s'établit la Monarchie de l'Empire Romain. Et parce qu'une de ſes dernieres entrepriſes fut la Guerre des Parthes, voïez ce qu'a écrit Appian des Guerres des Romains avec ces Peuples.

Je ne vous ai point encore parlé de Florus, parce que je l'ai conſideré comme un Sophiſte, qui s'eſt plû à faire des pointes, plûtôt qu'à nous donner des particularitez de l'Hiſtoire : néanmoins comme, ni ſon ſtile, ni ſes penſées ne ſont point deſagréables, & qu'il finit juſtement au commencement d'Auguſte, il me ſemble que c'eſt ici ſa vraïe place. L'aïant donc lû, vous commencerez l'Hiſtoire de la Monarchie par les vies des douze premiers Céſars dans Suetone, ponr connoître leurs perſonnes, & leur vie domeſtique; puis vous viendrez à Velleius Paterculus, qui eſt un admirable abregé de l'Hiſtoire, depuis les premiers tems du monde juſqu'à la ſeiziéme année de Tibere. Aprés Velleius, vous lirez les Annales de Tacite; & parce qu'elles finiſſent à Néron, aux dernieres années duquel commença la Guerre contre les Juifs par Veſpa-

ſien,

sien, lisez cette Guerre dans Josephe, si vous n'aimez-mieux la joindre à ses Antiquitez Judaïques, afin de voir tout de suite ce qui concerne ce peuple-là. Quoiqu'il en soit, vous passerez des Annales de Tacite à son Histoire, à laquelle vous joindrez les vies de Galba, & d'Oton dans Plutarque.

Cette lecture finie, venez à celle de Dion, lequel commençant aux derniers tems de la République, nous méne encore plus de deux cens ans dans la Monarchie. Mais auparavant Dion, voïez d'un bout à l'autre son Abbreviateur Xiphilin. Aprés Dion vient Herodien, qui comprend dans son Histoire une partie des tems, dont Dion a écrit, & marque non seulement le changement de l'Etat de Rome, mais encore l'établissement de la Monarchie, & les commencemens de la corruption de ce grand Empire. Le reste des Historiens n'est plus qu'une barbarie, à la verité necessaire, mais peu delectable. Je ne vous en dirai rien, parce que je n'ai lû de tous ces Auteurs, qu'Europe, & Zozime, qui meritent qu'on les considere plus que les autres; car outre que ce sont des Abregez, qui servent à remettre devant les yeux ce qui est épars dans les Historiens, le premier va jusqu'à Jovian,

& l'autre juſqu'à Honorius, depuis leſquels l'Empire Romain commença à ſe précipiter à ſa ruine, par l'invaſion des Gots, & des Vandales.

Vous avez encore beaucoup d'autres livres, qui ſervent à l'intelligence de cette Hiſtoire, comme les Commentaires de la République Romaine par Lazius, les Antiquitez de Roſinus, quelques Traitez de Lipſe au deuxiéme volume de ſes œuvres in fol. les Opuſcules de Céſar Boulanger, les onze livres, que Sigonius nous a laiſſez *de Jure Civium Romanorum*, *Italiæ Provinciarum*, *ac Romanæ Juriſprudentiæ Judiciis*; & ſur tout la Notice de l'Empire avec les Remarques de Panciróle.

J'ai vû un Livre intitulé, *Stemmata Gentilium, & Familiarum*, fait par *Richardus Streinnius*, fort utile, & agréable, pour connoître plus particulierement les perſonnages, que nous trouvons en l'Hiſtoire. *Ubbo Emmius* a fait le même moins amplement, mais avec plus de certitude que l'autre, & pour les Familles de Rome, & pour les autres Illuſtres, tant anciennes, que modernes. Ces Tables Genealogiques d'*Emmius* ſont imprimées à la fin de ſa Chronologie. Que ſi vous deſirez avoir une inſtruction, à laquelle il ne manque rien de ce qui regarde la con-

noiſſan-

noiſſance de toutes ſortes d'Hiſtoires, & d'Hiſtoriens, avec quel ordre, & quelle précaution il les faut lire, voïez le ſeiziéme livre de la Bibliothéque de Poſſevin; les choſes y ſont traitées ſi amplement, qu'il y a plus à retrancher, qu'à ajoûter, cet Auteur s'étouffant plus par l'abondance, qu'il ne languit par la diſette.

REFLEXIONS,

Sur ſix Loix fondamentales de l'Academie degl'Intronati *de Sienne.*

MOnſieur Pelliſſon dans l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe, témoigne, que l'Academie *degl'Intronati* de Sienne, ſe contenta d'établir en ſa naiſſance ſix Loix fondamentales fort courtes.

I. Orare. I. Prier.
II. Studere. II. Etudier.
III. Gaudere. III. Se réjoüir.
IV. Neminem lædere. IV. N'offenſer perſonne.
V. Non temerè credere. V. Ne pas croire legerement.

VI. De mundo non curare. VI. Laisser dire le monde.

I.

Orare, Prier : ce n'est pas à dire psalmodier, comme des Chanoines ; ou faire oraison, comme des *Camaldoli ;* mais contempler les choses superieures, & consulter dans le fonds de nôtre esprit, la Sagesse éternelle, qui y préside, & nous éclaire. C'est par cette espece de priere, que Moïse, s'élevant à Dieu, est devenu Prophete, Legislateur, Theologien, & Philosophe; que David a remporté le prix de la divine Poësie, sur tous les autres Poëtes; & que Salomon a penetré dans tous les secrets de la nature.

Les Païens même, qui ont eu quelque connoissance des livres de ces hommes tout divins, ont bien conçû, qu'il y avoit un Dieu, qu'il faloit soliciter par des prieres, afin d'être assisté d'un certain génie, qui fait concevoir les grands desseins, donne la forme aux pensées, l'ornement, & la grace au discours. Aussi Homere, le plus excellent des Poëtes profanes, & grand imitateur du stile de Moïse, se tourne vers Dieu, & l'invoque dés l'entrée de son Poëme : ce qui a servi depuis, & sert encore aujourd'hui de modêle aux Poëtes héroïques.

Platon,

Platon, qui s'étoit formé sur Homere, tenoit les yeux de l'esprit attachez sur la Divinité, la solicitoit par la méditation, & la priere de répandre sur lui les lumieres, qui l'ont fait apeller le Divin Platon. Les Stoïciens, qui s'apuïoient si fort en toutes choses sur leurs propres forces, se tournoient néanmoins vers Dieu; persuadez, que c'est par la contemplation de la Divinité, qu'on parvient à la perfection de la Philosophie. Seneque croïoit, que c'étoit par nôtre propre vertu, que nous nous êlevions à Dieu : mais il croïoit aussi, que Dieu nous tendoit la main pour nous élever à lui, & qu'enfin nous ne pouvions pas être bons, sans l'assistance, & la presence de Dieu. *Non sunt Dii fastidiosi, non invidi : admittunt, & ascendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire? Deus ad homines venit. Nulla sine Deo mens bona est.*

C'est toute autre chose dans l'Eglise, qui est l'Ecole de la verité, & de la lumiere, que dans le Paganisme, où ne régnent que le mensonge, & les tenêbres. Tous nos Philosophes Chrêtiens se sont attachez à la Divinité par la priere, & par la contemplation; & comme l'a dit un d'entr'eux, *Il n'est pas plus vrai, que les enfans tirent leur subsistance du sein de leurs meres,*

qu'il est vrai, que les contemplatifs tirent leur subsistance spirituelle du sein de Dieu.

Cette verité a paru dans tous les siécles; mais jamais personne ne l'a renduë plus sensible, que le Philosophie moderne, qui a fait voir dans la recherche de la verité, *Que nous ne sommes point nôtre lumiere à nous-mêmes; que les corps, qui nous environnent, ne peuvent nous éclaircir; que les intelligences mêmes, ne contenant point dans leur être la raison, qui les rend sages, ne peuvent communiquer cette raison à nôtre esprit; que la Sagesse Eternelle est la seule lumiere des Anges, & des Hommes, & la seule raison universelle des esprits:* Ce qui établit invinciblement la necessité de la contemplation, & de la priere.

II.

L'exerce ordinaire *degl'Intronati*, c'est l'Etude; & avec raison, puisqu'ils font profession de science, & d'érudition. La contemplation seule ne suffit pas pour être savant. Il y a des choses, qui ne s'aprennent qu'à force d'étude, comme sont les Langues, les principes des Sciences, les Loix, & l'Histoire.

L'étude doit être attentive, & assiduë.

Il

Il y a toûjours quelque chose à aprendre, tandis que nous sommes au monde ; & c'est par l'attention de l'esprit que nous aprenons les choses, & qu'elles s'impriment dans la mémoire. L'exercice conserve ce que nous savons déja, & nous dispose à aprendre avec plus de facilité des choses nouvelles.

Un homme de Lettres doit être fort universel, & ne doit point mettre d'enseigne à sa porte. *Les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne. Ils ne sont point apelez Poëtes, ni Geométres. On ne les devine point. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt, que d'une autre, hors de la necessité de le mettre en usage. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux, qui peuvent les remplir. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.*

Néanmoins il y a des connoissances, qu'il faut aquerir plûtôt que d'autres, eu égard au génie, & à la trempe d'esprit d'un chacun, à son état, & à sa condition. On ne réüssit ordinairement que dans les études pour lesquelles on a de l'ouverture, & du génie ; & c'est de ces études, dont il faut faire son capital. Il ne faudroit pas même prendre d'emploi, qui n'eût raport à ce genre d'étude. Mais c'est un malheur,

que la fortune, & de petits interêts de famille broüillent tout; & que souvent nos talens, & nos emplois jurent les uns contre les autres. Le Poëte prend le bonnet de Docteur; le Jurisconsulte est fait Architecte; le Peintre professe la Medecine; ainsi personne n'est à sa place.

Il faut sur tout qu'un homme sache son métier : car il est honteux qu'on dise de nous, que nous savons tout, excepté ce que nous devons savoir. Mais il ne faut pas aussi être si reserré dans son métier, qu'on ne sache rien davantage. Il seroit honteux à un Magistrat de ne savoir rien du tout que la Jurisprudence; & passé cela, n'être qu'une bête M. le Chancelier Seguier, M. de Peiresch Conseiller d'Etat, M. Bignon Avocat General, & M. le premier President de Lamoignon, qui étoient de tres-savans Jurisconsultes, parloient parfaitement bien de toutes choses; & faisoient voir, en soûtenant leur principal personnage avec dignité, qu'ils en savoient encore soûtenir d'autres, & par complaisance pour leurs amis, & pour l'amour de la societé civile.

Il y a des connoissances generales, qui servent au commerce de la vie, & qu'il faut aquerir, si l'on veut avoir part à ce commerce; comme de savoir bien parler

ſa Langue, & de poſſeder au moins en gros l'hiſtoire, les loix, & les coûtumes de ſon Païs.

Il y a des connoiſſances attachées à de certaines conditions, comme la Phyſique à la condition de Medecin, la Juriſprudence à celle d'Avocat. Un homme, qui n'eſt, ni Avocat, ni Medecin de profeſſion, n'eſt pas obligé de ſavoir, ni la Juriſprudence, ni la Medecine à fond : Il en doit ſeulement ſavoir aſſez pour comprendre ce que les Maîtres en diſent ; & pour dans l'entretien, en parler avec connoiſſance de cauſe, & ſans ſe méprendre.

Il y a d'autres connoiſſances, qu'il ſuffit, pour ainſi dire, de ſaluer en paſſant ; mais dans leſquelles il ne faut pas s'embarquer, *Conocido ſi, Abarcado no.* C'eſt ce que M. le Cardinal du Perron diſoit à l'égard de la Quadrature du Cercle, de la Multiplication du Cube, du Mouvement perpetuel, de la Pierre Philoſophale, & de l'Aſtrologie Judiciaire, qu'il tenoit un eſprit pour perdu, quand il s'adonnoit avec excés à l'une de ces cinq choſes ; que les jeunes gens les pouvoient étudier, mais que de s'y arrêter c'étoit être fou.

Il ne faut pas même pouſſer les bonnes études trop avant, de crainte que voulant trop faire, on ne faſſe pas aſſez. Quand

on ne ſait pas encore les choſes, il ne faut pas négliger de s'en inſtruire; & quand on les ſait bien, il les faut poſſeder avec modeſtie, comme ne les poſſedant point; principalement quand nôtre devoir ne demande pas, que nous nous faſſions valoir en cela. Le Preſident du Ferriere, tres-ſavant Juriſconſulte, étant nôtre Ambaſſadeur à Veniſe, alloit quelquefois faire des leçons de Droit Civil dans les Ecoles de Padouë. Le Roi le trouva fort mauvais, & avec raiſon; parce que cela n'étoit pas de la dignité d'un Ambaſſadeur; & que c'eſt une pedenterie de rechercher ſans nulle neceſſité, à faire paroître ce que l'on ſait.

I I I.

Le troiſiéme Statut *degl'Intronati*, c'eſt de ſe réjoüir, *Gaudere*. La joïe mêlée à l'étude, la ſoûtient, & la fait durer en conſervant la ſanté, ſans laquelle il eſt preſque impoſſible de faire de grands progrés dans les Sciences, qui demandent beaucoup de fatigue, & d'aplication. D'ailleurs, quand un homme d'étude s'entretient dans la joïe, ſa converſation, & ſes compoſitions mêmes ſe ſentant de cette agreable diſpoſition, on s'aproche de lui, & on lit ſes ouvrages avec plus de goût, & de plaiſir.

Selden

Selden par exemple étoit un tres-ſavant homme; mais ſon aplication inflexible aux travaux du Cabinet, le rendant triſte, & heriſſé, on ne ſavoit par quel côté le prendre. On ſent encore preſentement quelque peine en liſant ſes livres, quoique tres-doctes, à cauſe de l'impreſſion, qu'ils retiennent de ſon humeur ſéche, & mélancolique. Galilée au contraire de gaïe humeur, & qui ſavoit donner du relâche à ſes profondes méditations, répand ſa gaïeté dans ſes Dialogues; & nous fait rire de choſes, qui ſorties d'une autre bouche que la ſienne, nous feroient froncer le ſourcil, & noirciroient nôtre humeur.

J'ai toûjours oüi dire qu'il y a trois écueïls, deſquels les gens de Lettres ſe doivent garder, qui ſont la Pedenterie, qui gâte les mœurs; la Myſantrope, qui renverſe l'eſprit, & corrompt le goût; & l'épuiſement des eſprits, qui engendre la triſteſſe, & cauſe l'épilepſie, ou d'autres maladies.

Bien des gens ſe perdent à force d'étudier, s'épuiſent, & ſe rendent inutiles. Il faut uſer de diſcretion, & donner quelque relâche à l'eſprit. Que peut faire de bien un homme acablé de travail, & des infirmitez, qui en ſont les ſuites? *Les maladies ſont un principe d'erreur : elles gâtent*

tent le jugement, & le sens; & si les grandes l'altérent sensiblement, les petites y font impression à proportion.

Les anciens Philosophes, qui savoient que l'homme a besoin de divertissement, prenoient l'air, & enseignoient en se promenant dans des Jardins agréables, & sous des Portiques destinez aux leçons publiques. *Les plus subtiles parties de l'air, que nous respirons, entrant dans nôtre cœur, y retiennent avec le sang, & le chile, le feu, qui donne la vie, & le mouvement à nôtre corps; & selon leurs diferentes qualitez, elles aportent de grands changemens dans la fermentation du sang, & dans les esprits animaux;* & par consequent dans la faculté d'imaginer, qui sert à la meditation, & à la composition.

C'est pour cela que les Poëtes ont feint, que les Muses habitent sur les montagnes, où régne l'air le plus subtil, & le plus pur; & c'est suivant l'inclination de ces divines Filles, que les gens de lettres se plaisent à la campagne. Ciceron, & Pline le jeune avoient leurs Maisons de plaisance. Le Cardinal du Perron se retiroit quelquefois à sa belle Maison de Bagnolet; M. d'Andilly à sa Terre de Pompone; M. Thevenot à Issy, & M. de Benserade à Gentilli. M. de Balzac s'étoit renfermé dans le Château de

son

ſon nom, autour duquel M. Coſtar conſeilloit aux beaux eſprits de ſon tems, de bâtir comme les Partiſans bâtiſſoient autour de Chilly.

La converſation entre gens ſavans, & de même inclination, peut encore beaucoup contribuer au relâchement, que nous ſouhaitons. Meſſieurs de Thou, & Dupuy, quoique fort apliquez à l'étude, donnoient de certains jours à des entretiens, qui inſtruiſent l'eſprit en le divertiſſant. Laurent de Medicis tenoit des conferences avec Marcil Ficin, Ange Politien, Calvacante, & renouvelloit tous les ans, dans une prairie proche de Florence, le Banquet de Platon, où chacun aportoit le fruit de ſes veilles: Ce Banquet étoit ſuivi d'un autre, où l'on bûvoit du vin, & des liqueurs à la ſanté des Muſes. C'eſt ainſi qu'au commencement, les conferences de nôtre Academie Françoiſe, étoient ſuivies tantôt d'une promenade, & tantôt d'une collation, pour nous aprendre, que le divertiſſement, & la belle humeur, ne doivent point être ſéparez des bonnes études.

On connoît des gens de Lettres, qui pour ſe relâcher de leurs contentions ordinaires, travaillent des mains. M. de Meziriac, qui avoit une connoiſſance fort uni-

universelle des Sciences,& des Arts,faisoit toutes sortes d'exercices suivant la saison, ou suivant la compagnie qu'il avoit. J'ai vû des Savans, qui se divertissoient à dessiner au craïon, & à la plume, à faire des verres pour toutes sortes de lunettes, à forger, & à polir des instrumens de Mathematiques, comme faisoit le fameux Ticho Brahée. M. d'Andilly cultivoit ses arbres; Barclée élevoit des plantes, & des fleurs; M. de Balzac faisoit des pastilles; M. Peiresch avoit ses médailles, & ses curiositez antiques; & l'Abbé de Maroles ses étampes. Ange Politien chantoit des airs, & joüoit du luth; & nous avons aujourd'hui un celebre Orateur, qui jouë de la flûte. M. Rohault alloit de boutique en boutique voir travailler les artisans; & M. Cassandre se divertissoit à considerer les bâtimens publics, & les bons morceaux d'Architecture, qui sont l'ornement de Paris.

M. Arnaud Docteur de Sorbone, lisoit à ses heures de recréation, les Livres agreables, qui lui tomboient sous les mains; Galilée lisoit l'Arioste; la Reine de Suede lisoit Martial; M. de Rabutin se joüoit avec Petrone, Ovide, Catulle, & les autres Poëtes de belle humeur; l'Abbé de Billy faisoit des Vers Latins; M.

Cro-

Grotius, & M. Valois en faiſoient auſſi; Guy Patin écrivoit des Lettres à ſes amis, exercice aſſez commun à la pluſpart des Savans; & d'autres ſe ſont plû à compoſer des traitez agréables ſur des ſujets bizares. C'eſt ainſi qu'anciennement Syneſius écrivit *de Calvitio*; que Seneque fit une Relation groteſque de la mort de l'Empereur Claudius; & que dans ces derniers tems, Pierrius s'eſt aviſé de faire l'Eloge de la Barbe; Holſtein l'Eloge du vent Borée; Heinſius l'Eloge de l'Aſne; que Balzac a fait le Barbon; Menage la Métamorphoſe du Pédant Paraſite en Perroquet, & la Requête des Dictionnaires; Saraſin la Pompe funébre de Voiture.

Baronius, le plus obſtiné de tous les hommes à ne rien relâcher de l'étude, ſe récréoit à regarder des fleurs; & j'ai connû des gens, qui pour ſe récréer le cerveau, uſoient de parfums, & d'eſſences. *Enfin il y a des ſecours, qui ſont particuliers à de certaines perſonnes, comme ſont de certaines boiſſons, certaines viandes, certains lieux, certaines diſpoſitions de corps, & quelques autres ſecours, dont chacun doit s'inſtruire par ſa propre experience.*

Ne-

IV.

Neminem lædere ; n'offenser personne, est la régle la plus délicate de toutes. *Je suis persuadé* (disoit un Ecrivain devenu sage à ses dépens) *qu'il ne faut jamais rien écrire contre personne ; car si on n'écrit que pour soi, c'est comme si on le pensoit. Si c'est pour le montrer à quelqu'un, il est infaillible qu'on le saura tôt ou tard. Si la chose est mal écrite, elle fera de la honte ; s'il y a de l'esprit, elle fera des ennemis. Cela est tout au moins inutile, s'il est secret ; & dangereux, s'il est public.*

C'est un méchant métier que celui de médire,
A l'Auteur, qui l'embrasse il est toûjours fatal,
Le mal, qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Quel suplice, & quel créve-cœur à un Ecrivain affamé de gloire, qui sait être aplaudi de tout le monde ; & qui n'ose faire savoir au monde, que c'est lui, qui mérite ses aplaudissemens. De se découvrir, il y a trop de danger ; il en a coûté la vie à plusieurs, & à d'autres la prison, & des coups.

Quoi-

Quoique la vengeance n'aille pas toûjours à ces extrêmitez, on est d'ordinaire contraint de chanter honteusement la Palinodie, ou de s'excuser par des Apologies, ausquelles personne ne veut croire. Le Public se moque de ces excuses : Il faut que vous soïez coupable, parce qu'il veut, que vous le soïez.

Il y a encore un autre malheur, c'est que les plus déterminez railleurs trouvent souvent d'autres railleurs, qui leur rendent le change, & les font crever de dépit. Les Scaligers ont trouvé des Scioppius, encore plus abondans qu'eux en invectives, & en injures. Si Saumaise, qui déchiroit les autres à belles dents, eût vécu un peu davantage, il se seroit desesperé, de se voir aussi maltraité, qu'il l'a été depuis sa mort par Vossius. M. de Rabutin a trouvé dans sa famille un faiseur de Factums tout propre à le mortifier. Enfin les faiseurs de portraits ont rencontré des faiseurs d'enlumineures, dont ils ont bien païé les couleurs ; & il n'y a pas encore long tems, que les Eugenes, & les Aristes, qui pensoient triompher de leurs ennemis par leurs insultes, tomberent entre les mains d'un Critique severe, qui leur fit la barbe de si prés, que les pauvres gens en sont demeurez tout écorchez.

Il ne faut pas épargner les vices, cela est sans doute; mais il faut épargner les gens, à moins que ce ne soient de ces insolens remplis d'eux-mêmes, qui, attaquant les autres sans honte, méritent d'être repoussez avec vigueur, sur tout quand il y va de l'interest de la verité. *Car il n'y a rien, qui soit plus dû à la vanité des hommes, que d'être raillez. Et c'est proprement à la verité, qu'il convient de railler, parce qu'elle est gaie; & de se joüer de ses ennemis, parce qu'elle est assurée de la victoire. Il faut seulement prendre garde, qu'elle ne se rende pas ridicule par ses railleries, si elles sont sans esprit, & indignes d'elle. Mais par tout où l'on poura s'en servir avec adresse, c'est un devoir; & une vertu que d'en user;* Ubicumque dignus risus, officium est.

V.

Non temerè credere; ne pas croire legerement. Cette régle s'aplique bien justement aux Sciences, étant impossible d'y faire quelques progrés, si l'on s'en raporte sans nul examen à la foi d'autrui. C'est pourquoi M. Descartes a raison de dire, que dans nos études il faut commencer par douter, non pour toûjours douter, & se fixer dans ses doutes, ce qui seroit ridicule; mais afin d'arriver en examinant

cha-

chaque chose à la connoissance de la vérité. Quand on doute de cette maniere, on cherche à éclaircir ses doutes ; & quand les doutes sont éclaircis, la verité sort des ténêbres, & croît comme l'aurore, jusqu'à ce qu'elle répande dans les facultez de l'ame un jour parfait. Un Sage de l'Antiquité, voïant un jeune garçon, qui formoit des doutes, & contredisoit son Maître, lui cria : *Courage, mon fils, vous serez bien tôt un habile homme.*

Nous avons un grand nombre de Systêmes de Chronologie : auquel croirons-nous, si nous les prenons à la boule-vûë, & sans user de critique, pour faire un choix, sur lequel nous puissions nous apuïer avec connoissance de cause.

Un Historien dit tout ce qu'il lui plaît, & il faut que pour l'amour de lui, nous demeurions dans l'admiration, & que nous épousions ses fables.

Un Antiquaire lit je ne sai quoi sur le revers d'une médaille ; & il faut par respect pour sa profonde science, que mes yeux se perdent dans les sciens ; & qu'ils lisent avec eux des choses, qui ne furent jamais, ni gravées, ni écrites.

Un Philosophe a la hardiesse de fonder de nouveaux principes de Philosophie ; & parce qu'il a cette hardiesse, il faut que je

 plie

plie humblement, & que je me ſoûmette à ſes rêveries.

Un Aſtronome fait ſes obſervations, & ſes calculs, comme il l'entend; & je ſerai obligé ſur le bruit de ſa renommée, de m'en raporter à ſa diligence, & à ſon exactitude prétenduë: tout cela, abus, & moquerie.

Il faut ſavoir douter où il faut; ſe ſoûmettre où il faut. Qui ne fait pas aïnſi, n'entend pas la force de la raiſon. Il n'y a guéres de gens, qui ne péchent contre l'un de ces trois principes, ou en aſſurant tout comme démonſtratif, manque de ſe connoître en démonſtrations; ou en doutant de tout, & demeurant dans ſes doutes, manque de ſavoir, où il faut ſe ſoûmettre; ou en ſe ſoûmettant en tout, manque de ſavoir, où il faut juger. Qu'Apollon, & les Muſes, nous gardent de ces écuëils.

VI.

De mundo non curare; laiſſer dire le monde & toûjours bien faire: c'eſt une régle, qui étant bien gardée, aſſûre nôtre repos, & établit enfin nôtre réputation.

L'Academie Françoiſe témoigna d'abord ſon jugement, en ce que ſe mettant au deſſus de la calomnie, elle ne daigna pas s'émouvoir de tous les écrits, qu'on fit con-

tr[illegible]-

tr'elle. Dés le commencement même, & avant qu'on en eût encore vû aucun, elle avoit comme résolu de ne point répondre à tous ceux, qu'on pouroit faire sur ce sujet ; & de peur que quelque particulier ne l'entreprît de son chef, elle mit un article exprés dans ses Statuts, qui défendoit à tous ceux du corps de s'en mêler, sans en avoir obtenu la permission, & sans une déliberation publique.

M. Dupuy, qui a été un modêle de prudence, & de sagesse entre les Savans, leur conseilloit de mépriser les calomnies, & les injures des insolens, qui arrêteroient, s'ils pouvoient, le progrés des Sciences par leurs insultes. Il tenoit pour maxime, qu'il faut laisser à la lie du peuple la rage de dire des injures, & aux sots le soin d'y répondre. Si le Chancelier Bacon s'étoit êmû de tout ce qu'on disoit de son tems contre sa méthode, nous n'aurions pas aujourd'hui les ouvertures, qu'il nous a données pour le rétablissement des Sciences. Si M. Descartes avoit prêté l'oreille à ses ennemis, & qu'il se fût effarouché de leurs calomnies, nous serions encore à nous refroidir auprés des principes de Physique du grand Aristote. Si M. de Launoy ne s'étoit pas rendu indépendant des rumeurs publiques, il y auroit bien des choses fabuleuses dans l'Antiqui-

té, que nous prendrions pour des veritez constantes, & que nous révérerions presque comme des points de Religion.

Tout homme, qui se hasarde à être Auteur, se hasarde en même tems à passer dans l'esprit des autres hommes pour tout ce qu'il leur plaira. Mais entre les Auteurs, ceux qui combatent les préjugez, doivent se tenir tres-assurez de leur condannation. Leurs ouvrages font trop de peine à la plûpart des hommes ; & s'ils échapent aux passions de leurs ennemis, ils ne doivent leur salut qu'à la force toute puissante de la verité, qui les protége.

C'est ce qui décourage les Auteurs, & les oblige la plûpart à debiter des bagatelles, qui flâtent les oreilles, plûtôt qu'à découvrir des veritez, qui instruisent l'esprit.

--- Nous autres Faiseurs de Livres, & d'Ecrits,
Sur les bords du Permesse aux loüanges nouris,
Nous ne sçaurions briser nos fers, & nos entraves,
Du Lecteur dédaigneux honorables Esclaves.

FIN.

TABLE

Des principales Matieres.

A.

ACCENT. De l'Accent Gascon, & Normand, & de celui des Espagnols, & des Italiens. *Pag.* 36 *& suiv.*

Alexandre VIII. Ses bons mots. 84. *& suiv.*

Eloge du Pere Alexandre Jacobin. 167 *& suiv.*

Aligre. Temperament froid de M. d'Aligre. 140. & 141

Allusions sur les Armoiries de Messieurs Fouquet, Seguier, & le Tellier. 317 & 318

Ambre. Invention nouvelle d'ensevelir les corps morts dans l'Ambre jaune, sans lui ôter sa couleur. 288. *& suiv.*

Anglois. Stile, & prononciation des Anglois. 33. *& suiv.*

Arnaud d'Andilly, Son stile. 139. & 140

Artisans savans. 118. & 119

Arts. Progrés des Arts de Peinture, de Sculpture, & de Graveure en ce siecle. 181. & 182

Auteurs anciens, & modernes. 47. & 48.

Trois Auteurs fameux attachez à des genres d'écrire, qui ne leur conviennent pas.

pas. 126. & 127

Premiers Auteurs des Devises, des Anagrammes, des Satyres en prose, des Tragedies, du Sonnet, & de l'Opera en France. 210. & 211

Auteurs, qui écrivent avec lenteur, & précipitation. 218. *& suiv.*

Auteurs originaux. 241. *& suiv.*

B.

BALZAC. Son stile. 90. & 91

Antoine *Barberin*. Son caractere. 287

Bassompierre. Ouvrages de Bassompierre. 103. & 104

Bâtards illustres. 222. & 223

Berruyeres. Eloge de M. de Berruyeres. 240. & 241

Bêtes. De l'ame des Bêtes. 94. *& suiv.*

Bibliothéque. La Bibliothéque des Historiens de France. 119

Bibliothéques ou Catalogues de Livres. 119

Bibliomanie, maladie du tems. 48. & 49

Bigot. Eloge de M. Bigot, & son caractere. 174. *& suiv.*

Bocalin. Jugement de ses ouvrages, 10 & 11

Du Bosc. Eloge de Nicolas Pierre, surnommé du Bosc. 211

Son opinion touchant les Cometes. 212. & 213

Brantôme.

Brantôme. Explication d'un mot difficile de Brantôme. 209. & 210
Brebeuf, son goût pour Horace, & pour Lucain. 25
Brerewode. Observation sur son livre de la diversité des langues, & des Religions. 120
Breviaire de Cluny. Observation curieuse sur ce Breviaire. 10
Breviaire, & Missel des Chartreux. Observations sur le Breviaire, & sur le Missel de ces Religieux. 91. & 92
Breviarium Quignonii. Observations sur le Breviaire du Cardinal Quignon, & sur quelques autres. 194. *& suiv.*
Bruyere. Portraits de M. de la Bruyere faits par lui-même, avec une critique de quelques endroits de son livre des caracteres. 325. *& suiv.*

C.

Du CANGE. Eloge de M. du Cangé. 136. & 137
Caractere. Le caractere le plus general des grands Hommes est de parler peu. 38. *& suiv.*
Cardinaux. Trois sortes de Cardinaux, 53, & 54
Cartesien. Portrait de N. N. savant Cartesien. 307. *& suiv.*
Catholicon d'Espagne. Observations histori-

toriques sur le Catholicon d'Espagne. 197. *& suiv.*
De la *Chambre*. Eloge de l'Abbé de la Chambre. 77. *& suiv.*
Charleval. Eloge de M. de Charleval. Son caractere, & ses ouvrages. 230 & 231
Chartreux. Observation sur le nom de Chartreux. 196. & 197
Chartreuse de Desportes. Ses Manuscrits. 68
Chocolat. Son usage. 8
Chroniqueurs. Anciens Chroniqueurs, diseurs de Fables. 173. & 174
Ciceron. Jugement sur les Ouvrages de Ciceron. 57. & 58
Cleopatre. Observations sur la mort de Cleopatre. 187. & 188
Clercelier. Eloge de M. Clercelier savant Cartesien. 306. & 307
Cœur. Observations sur le cœur de l'homme, & du lion. 61. & 62
Observations sur un cœur percé d'un coup d'épée. 161. & 162
Colomiez. Eloge de M. Colomiez. 263. & 264.
Comines. Memoires de Comines tres-recommandables. 305. & 306
Observations sur un endroit des Mémoires de Comines. 76

Confucius, Auteur Chinois. 257. & 258
Corneille. Eloge de Pierre de Corneille. 158. & 159
Cornet. Parole remarquable de M. Cornet. 178
Cornuël. Eloge de Madame de Cornuël. 292. & *suiv*.
Coulange. Bon mot de M. de Coulange. 311. & 312
Cour de Rome. Esprit de cette Cour. 276
Critique. Livres de Critique recommandez. 132. & *suiv*.
Cujas. Son Eloge, & sa methode d'enseigner le Droit. 42

D

DEDICACE. Observations historiques sur les Dédicaces des Livres. 179. & *suiv*.
Descartes. Eloge de M. Descartes. 151 & 152.
Digby. Secret de M. Digby pour conserver la beauté, & la fraîcheur de la jeunesse. 205. & 206
Dion Cassius, Historien celebre. 162. & 163
Disticha Catonis. 56. & 57
De Dominis. Particularitez de la vie, & des mœurs de l'Evêque de Dominis. 277. & *suiv*.
Dupuy. Eloge de Christophle Dupuy. 207. & 208

E.

ECHO. Remarques sur un Echo extraordinaire. 213. & suiv.
Ecrivains François plus estimez dans les Païs Etrangers, que chez eux. 14
Observations sur trois Ecrivains Originaux de France. 264. & suiv.
Elizabeth d'Angleterre. Ses amours. 35
Esprits Familiers attribuez aux grands Hommes. 188 & suiv.
Etymologies. L'exercice de tirer des Etymologies recommandé. 26. & 27
S. Evremont. Eloge de M. de S. Evremont. 270. & suiv.
Son Portrait par lui-même. 273. & 274

F.

FAMILLES illustres déchûës. 255. & 256
Familles de Savans. 223
Faydit. Caractere de l'Abbé Faydit. 313. & suiv.
Femmes de Savans. Leur caractere. 22 & 23
Femmes adonnées à la Magie. 227. & 228
Si les Femmes ont une ame. 20. & 21
S. Florent. Mariage de S. Florent avec sa belle-sœur. 172 & 173
Folie. Diverses causes de la Folie. 58 & suiv.
Fouquet. M. Fouquet tres-heureux en amis. 312. & 213
Les Flateurs de M. Fouquet. 317 & 318

Fure-

Furetiere. Critique sur une faute du Dictionnaire de Furetiere. 216. *& suiv.*

Furetieriana. Observations sur un endroit de ce Livre. 258. & 259.

G

GABALIS. De l'Auteur du Livre intitulé le Comte Gabalis. 275

Gaudin. Avanture remarquable de l'Abbé Gaudin. 137. & 138.

Grolier. Eloge de M. Grolier. 153 *& suiv.*

Goûts. Differens goûts pour les personnes. 244. *& suiv.*

H

HEBREU. Langue Hébraïque cultivée en ces derniers tems. 35

Helvetius, ou le Medecin Hollandois. Sa fortune. 44. *& suiv.*

Henriette d'Angleterre. Parole remarquable de cette Reine. 183. & 184.

Histoire. Methode pour lire l'Histoire. 360. *& suiv.*

Histoire du Concile de Trente par Fra Paolo. 21. & 22

Observation sur un point de l'Histoire des Troubles d'Angleterre sous Charles I. 152. *& suiv.*

Hôpital établi pour les pauvres Gentilshommes. 190. *& suiv.*

Horoscope. Un Tireur d'Horoscope prédit

dit la mort de M. le Duc de Beaufort. 252

I.

ISAÏE. Explication d'un passage d'Isaïe. 203. & suiv.
Journaux. Lettre en forme de Dissertation sur les Journaux des Savans. 197 & suiv.
Imprimerie. Remarque sur l'Histoire de l'Imprimerie. 80. & suiv.
Imprimeurs. Observation sur quelques pratiques de nos premiers Imprimeurs. 40. & 41
Instrument pour juger de l'état des malades. 206. & 207
Ipekakuana. Plante spécifique pour la guerison du flux de sang. 41
Italie fournit la France de Musiciens, &c. 216
Yvetaux. La vie Epicurienne de M. des Yvetaux. 146. & suiv.

L.

LAIT de Chévre. Ses qualitez, &c. 289. & 290
Lancelot. Eloge de D. Lancelot. 125
Langues. Differens caracteres des Langues. 262. & 263
Launoy. M. de Launoy Critique redoutable. 261. & 262

Lettres

Lettres de Bongars, & de Busbeque. 54. & 55

Liévres. Les Liévres changent de couleur dans les néges. 8

Loix. Reflexions sur les Loix de l'Academie *de gl'Intronati de Sienne.* 371. *& suiv.*

Lune. De la grandeur de la Lune à l'horizon. 49. *& suiv.*

Lunettes. Observation historique sur l'origine des Lunettes de longue vûë. 155. *& suiv.*

M.

MABILLON. Critique d'une observation du P. Mabillon. 216

Machabées. Reflexions sur l'Auteur du second Livre des Machabées. 249 *& suiv.*

Maillard. Olivier Maillard. Ses Sermons. 99. *& suiv.*

Maimbourg. Caractere de l'Historien Maimbourg. 24

Maisons illustres, finissent par les accidents funestes. 58. *& suiv.*

Maîtres. Petits-Maîtres, leur origine, & leur caractere. 315. *& suiv.*

Malbranche. Eloge du P. Malbranche. 25. & 26

Marchands. Exemples de Marchands, qui se

se sont apliquez aux Sciences. 105. & *suiv.*

Marefius. Lettres de M. Desmarets. 169. & 170

S. Martin. Le Caractere, & l'Eloge de l'Abbé de S. Martin. 318. & *suiv.*

Medecins. Exemples de Medecins, qui se sont écartez de leur Profession. 223. & *suiv.*

Memoires historiques. Du choix de ces Memoires: 162. & 163

Mœurs des Espagnols, des François, &c. 256. & 257

Montagne. Son caractere. 134. & 135

Montausier. Portrait du Duc de Montausieur. Son caractere, & son stile. 127. & *suiv.*

Montmor. Le caractere de Montmor, &c. 86. & *suiv.*

Morin. Eloge du Pere Morin. 178

Moreri. Dictionnaire de Moreri. 291 & 292

Mots nouveaux. 101. & *suiv.*

Musique. Observations sur la Musique. &c. 160. & 161

N.

NANTEÜIL. Eloge de Nanteüil. 182. & 183

Noms. Proprieté des Noms des Familles, &c: 30. & *suiv.*

Traité

Traité de l'origine des Noms. 254. & 255

Notices de l'Empire. Reflexions sur les Notices, &c. 131. & 132

O

ORATEURS. Des Orateurs, qui demeurent court en haranguant. 251. & 252

Oreilles. Remüer les oreilles. 253

Orient. Des avantages de l'Orient sur l'Occident, &c. 276

P

PALAVICIN. Ferrante Palavicin, son caractere, sa prison, & sa mort. 10. *& suiv.*

Histoire du Concile de Trente par Palavicin. 24

L'Evangile de Palavicin. *la même*

Fra Paolo. Observations sur une Traduction Françoise de la Vie de Fra Paolo. 92. & 93

Parlement. Extraits des Registres des Parlemens de Paris, & de Normandie, servant à l'Histoire, &c. 150. & 151

Parole remarquable d'un Curé de Paris. 163. & 164

Patin. Guy Patin, son caractere. 28. *& suiv.*

Pureté. Plusieurs exemples de Savans illustres,

illustres, qui ont vécu, & sont morts dans la Pauvreté. 190. *& suiv.*
Pelletier. Eloge de M. le Pelletier. 105
Analyse d'un Ouvrage du même. 106 *& suiv.*
Penitence. Les Penitences réglées par les Penitenciels. 244
Pereyre. Caractere de la Pereyre Auteur des Préadamites, &c. 143
Perron. Eloge du Cardinal du Perron. Ses Calomniateurs refutez. 63 *& suiv.*
Photius. Observation sur la Bibliothéque de Photius. 309 *& suiv.*
Piquer. Ne se point piquer de ce l'on dit contre nous. 247 *& suiv.*
Pirou. Singularitez du Château de Pirou. 120. *& suiv.*
Pline le jeune. Son caractere, & ses études. 277. & 278
Poësie. Temperament flegmatique propre à la Poësie. 176. & 177
Poëtes Tragiques. Sentiment de Ciceron touchant les Poëtes Tragiques. 136
Grands hommes, qui ont formé leur éloquence sur les Poëtes. 72 *& suiv.*
Poisson. De l'usage du Poisson. 5. *& suiv.*
Politique. Etude de la Politique. 290. & 291
Progrés de la Politique dans les derniers siécles. 228. & 229

P[illegible]ga-

Polygamie. Peine des Polygames. 173
Pontis. Obſervations ſur les Memoires de Pontis. 103. & 104
Porphyrogennete. Critique du mot de Porphyrogennete. 239. & 240
Prêcher. Ancienne coûtume des Prélats de prêcher le peuple. 60. & 61
Préfaces, apelées des Italiens, *la ſalſa del Libro*. 286. & 287
Préjugez en faveur de quelques Auteurs, &c. 220. *& ſuiv.*
Priſon utile aux Grands, & aux Savans. 184. *& ſuiv.*

Q

QUESNEL. La belle Edition de S. Leon Pape par le P. Queſnel, 75. & 76.
Quinte-Curce. Obſervations ſur cet Hiſtorien. 57

R

RABBINS, Jugement des Rabbins ſur la Loy *Zelotypia*. 7. & 8
Rabutin. Eloge de M. le Comte de Rabutin. 267 *& ſuiv.*
Relations des Voïageurs modernes. 287. & 288.
Religieux illuſtres en ſavoir de la Congrégation de S. Maur. 65 *& ſuiv.*

Rencontre. Plaisante rencontre de M. Simon. 231. *& suiv.*
Robin. Eloge de M. Robin fameux Botaniste. 208. & 209
Rochefoucault. Eloge de M. le Duc de la Rochefoucault. 264. *& suiv.*
Rohan. Alliance de la Maison de Rohan avec celle des Chabots. 86
Roma antica. L'Auteur de *Roma antica*, deffendu contre M. Menage. 236 *& suiv.*
Rouen. La Ville de Roüen abondante en Vieillards. 278. & 279
Rucellay. Caractere de l'Abbé de Rucellay. 171. *& suiv.*

S.

SALO. M. Salo premier Auteur du Journal des Savans. 297. *& suiv.*
Sanlecque. Eloge de Mrs. de Sanlecque. 80. *& suiv.*
Saumaise. M. de Saumaise méchant Poëte François. 32. & 33
Savans. Trois hommes souverainement savans, Saumaise, Grotius, & M. de Peiresc. 9. & 10
Savans Catholiques sortis de chez les Protestans. 177. & 178
Seguier. Eloge de M. le President Seguier. 150. & 151

Seldeniana, ou paroles remarquables de Selden. 48
Siri. Jugement de l'histoire de *Vittorio Siri*. 83. & 84
Stile Laconique. Observation sur ce stile. 139. & 140
Stile Lapidaire. Observation sur ce stile. 79. & 80

T.

TABAC. Diverses remarques sur le Tabac. 14. & 15
Tasse. Observation sur la Vie du Tasse. 141. & *suiv.*
Testament. Observation sur le Testament du Cardinal de Richelieu. 164. & 165
Thomas. S. Thomas d'Aquin, son origine. 115. & *suiv.*
Thonier. Eloge de M. Thonier. 259 & *suiv.*
Thou. Bibliothéque de Mrs. de Thou. 27. & 28
Trente. Trois Cardinaux s'oposent à la confirmation du Concile de Trente. 89. & 90
Tusco. Eloge du Cardinal Dominique Tusco. 263

V.

VALOIS. Adrian Valois, son caractere. 131. & 132

Vapeurs. Effets prodigieux des vapeurs grasses. 165. & *suiv*.
Vers. Exemples de plusieurs Personnes illustres, qui ont fait des Vers en mourant. 144. & 145
Vieillesse. Exemples de grands hommes, qui ont commencé à étudier en leur vieillesse. 43
De la *Vigne* Medecin habile, Pere de Mademoiselle de la Vigne. 74
Eloge de cette savante Fille. 74. & 75
Virgile. La lecture de Virgile recommandée. 44

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 9. l. 25. *l'ordonnee*, liſez *l'ordonne.*
Page 33. l. 4. *feroit*, liſez, *ſeroit.*
Page 49. l. 14. *ſurent*, liſez, *furent.*
Page 52. l. 6. *déconvrir*, liſez, *découvrir.*
Page 55. l. 16. *honoriſicè*, liſez, *honorificè.*
Page 57. l. 10. *œnvre*, liſez, *œuvre.*
Page 128. l. 14. *auvoit*, liſez, *avoit.*
Page 136. l. 6. *fachant*, liſez, *ſachant.*
Page 137. l. 20. *plerumquo*, liſez, *plerumque.*
Page 137. l. 21. *diverſitate*, liſez, *diverſitate.*
Page 140. l. dern. *aideaux*, liſez, *rideaux.*
Page 238. l. 1. *loei*, liſez, *loci.*
Page 239. l 25. *parpura*, liſez, *purpura.*
Page 257. l. 15. *chonger*, liſez, *changer.*

S'il y a quelques uns de pareilles, ou moindres fautes, le Lecteur corrigera les bien par ſoi-même.

59604626